

MANUEL
DE
MÉDECINE-PRATIQUE
OU
SOMMAIRE D'UN COURS
GRATUIT,

Donné l'an VII et l'an VIII de la RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, aux Officiers de Santé du Département du LÉMAN,

PAR

LOUIS ODIER, Dr. et Prof. en Médecine.

A GENÈVE,
De l'Impr. de la BIBLIOTHÉQUE BRITANNIQUE.
Et se trouve
chez J. J. PASCHOUD, Libraire.

AN XI. (1803. v. st.)



PRÉFACE.

CE petit Ouvrage a déjà paru par Extraits dans la *Bibliothéque Britannique.* C'est l'abrégé d'un Cours gratuit de Médecine-pratique, que je donnai l'an VII et l'an VIII aux Officiers de Santé du Département du Léman. Je le publie séparément, soit parce qu'il m'a été demandé, soit parce que lorsque je répéterai ce Cours, comme c'est bien mon intention, il sera agréable à mes Auditeurs d'en avoir le texte sous les yeux, soit enfin parce qu'il peut être utile à ceux qui, sans avoir des connoissances bien approfondies en Médecine, sont fréquemment appelés à l'exercer.

Je n'ignore pas les dangers de la Médecine populaire, et je voudrois

bles ou délicats. Je les indique par les anciens poids pharmaceutiques, et j'ai suivi d'ailleurs l'ancienne nomenclature, parce qu'on n'est point encore suffisamment familiarisé en Médecine avec les nouveaux poids, les nouvelles mesures, et les nouvelles dénominations, pour pouvoir sans danger les adopter dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Mais comme il est vraisemblable que bientôt le nouveau système des poids et des mesures prévaudra partout sur l'ancien, j'ai cru devoir annexer en parenthèse, à côté de chaque drogue, un nombre en chiffres arabes, qui indique suivant l'ordre décimal, et en grammes, l'équivalent du poids spécifié.

EXTRAIT ABRÉGÉ

DU COURS DE MÉDECINE-PRATIQUE DU Prof. ODIER.

Ire. LEÇON.

Division des maladies en classes, ordres et genres. Des maladies fébriles en général. Des fièvres proprement dites et spécialement des fièvres intermittentes.

ON peut distinguer toutes les maladies en maladies *générales* et maladies *locales*, selon qu'elles dépendent d'une affection générale de tout le systême, ou qu'elles se bornent à un organe particulier.

Il y a trois classes de maladies générales:

1. Les *Pyrexies* qui affectent spécialement le systême hydraulique, c'est-à-dire, le cœur et les vaisseaux sanguins.

2. Les *Neuroses*, qui affectent spécialement le systême nerveux, c'est-à-dire, le cerveau, les nerfs et les muscles.

3. Les *Cachexies*, qui affectent spécialement le système chimique, c'est-à-dire, les sécrétions et les excrétions.

Il y a donc 4 classes de maladies;

1. Les *Pyrexies*, communément appelées *maladies fébriles.*

2. Les *Neuroses*, communément appelées *maladies nerveuses.*

3. Les *Cachexies*, qui comprennent la plupart des *maladies chroniques.*

4. Les *Locales*, qui comprennent la plupart des *maladies chirurgicales.*

Des Pyrexies, ou maladies fébriles.

Le caractère essentiel de toutes les maladies de cette classe est une augmentation sensible dans la fréquence du pouls et dans la chaleur animale, accompagnée de plus ou moins d'accablement.

Elles sont toutes susceptibles de symptômes de malignité qui les rendent toujours très-dangereuses, et dont les principaux sont; une langue sèche et tremblante, des dents sâles, un pouls petit et foible, des soubresaults dans les tendons, des mouvemens continuels des mains et des doigts, comme si le malade chassoit aux mouches, ou cherchoit à arracher quelques fils de ses draps ou de ses

couvertures, un rire convulsif, le hocquet, le météorisme, une diarrhée souvent involontaire, un assoupissement continuel, un délire sourd, un regard imbécille ou étonné, un visage pâle, un accablement extrême.

Dans toute pyrexie simple, la diète, une boisson abondante, la réclusion dans une chambre dont l'air soit pur, tempéré, et tranquille, et un repos absolu d'esprit et de corps, sont nécessaires. Souvent aussi de très-petites doses de tartre stibié, ou de quelque autre préparation d'antimoine, de manière à ne procurer que de foibles nausées, (Nos. 1 et 2) (*), contribuent beaucoup à diminuer l'intensité de la maladie.

Dans toute pyrexie maligne, il faut avoir recours au plutôt aux vésicatoires, au kina, (No. 3 et 4) au camphre, (No. 5) ou à d'autres remèdes toniques et antispasmodiques. Le vin, qui dans les pyrexies est presque toujours préjudiciable, lorsqu'il n'y a point de malignité, devient souvent utile et nécessaire, lorsqu'elles prennent cette apparence.

La classe des pyrexies se divise en cinq Ordres :

1. Les *fièvres* proprement dites (*febres*)

(*) Voyez à la fin de l'Ouvrage les formules auxquelles je renvoie dans le texte par ces numéros.

dans lesquelles les symptômes fébriles alternent avec un état d'intermission ou de rémission.

2. Les maladies *inflammatoires* (*phlegmasiæ*) dans lesquelles la fièvre est continue et entretenue par un foyer inflammatoire visible ou par une douleur locale permanente.

3. Les maladies *éruptives* (*exanthemata*) dans lesquelles, après une courte fièvre, il se fait par tout le corps une éruption de boutons ou de taches qui durent quelques jours.

4. Les *hémorrhagies*, dans lesquelles, sans aucune cause extérieure, la fièvre est précédée, accompagnée ou suivie d'une perte de sang.

5. Les maladies *muqueuses* (*profluvia*), dans lesquelles la fièvre est accompagnée de quelque augmentation dans les excrétions muqueuses.

Des Fièvres proprement dites.

Les fièvres proprement dites, se divisent en deux genres, les *fièvres intermittentes*, dans lesquelles les intervalles des redoublemens sont exempts de fièvre, et les *fièvres continues*, dans lesquelles la fièvre n'est alternativement que plus ou moins forte, sans intermission.

Des Fièvres intermittentes.

Ces fièvres portent aussi le nom de *fièvres d'accès*, et ont ceci de particulier, c'est que la maladie ne dure que quelques heures de suite, au bout desquelles elle paroît guérie; mais c'est une illusion, elle ne tarde pas à recommencer et revient ainsi par accès, dont le retour plus ou moins fréquent fait donner à la fièvre le nom de *quotidienne*, si l'accès revient tous les jours à la même heure et avec le même degré de force; de *fièvre tierce*, s'il revient tous les deux jours; et de *fièvre quarte*, s'il ne revient que tous les trois jours. Il y a aussi des *fièvres double-tierces* qui reviennent tous les jours, mais à des heures différentes, et avec une intensité alternativement plus ou moins grande, tellement que les accès ne se correspondent que tous les deux jours. Il y a de même des *fièvres double-quartes* dans lesquelles le malade n'a qu'un jour de bon sur trois. On ne peut considérer ces différences que comme des variétés de la même maladie.

On distingue dans un accès de fièvre trois périodes différentes, le commencement, le milieu, et la fin de l'accès. Les symptômes qui caractérisent la première période sont

l'accablement, le froid, la sensibilité à l'air, le tremblement, la pâleur, la sécheresse, le pouls petit, serré et fréquent, les angoisses *præcordiales*, c'est-à-dire, qui se font sentir dans la poitrine, l'estomac, et autour du cœur, et enfin les nausées. Dans la seconde période, le malade éprouve d'abord des vomissemens qui changent peu-à-peu le sentiment de froid en une sensation non moins désagréable de chaleur sèche. Ensuite il survient un grand mal de tête, et souvent du délire. Le pouls devient plein, fort, dur et fréquent. Dans la troisième, ces symptômes cessent peu à peu par une douce moiteur, qui se change graduellement en une sueur abondante; et pendant ce temps-là le pouls devient mol, plus lent, et enfin plus naturel. La durée totale de l'accès est de 6 à 24 heures.

Dans les intervalles, le malade a communément du dégoût, la langue chargée, et un reste d'accablement et de pâleur, souvent avec une teinte jaunâtre ou plombée.

Si l'on abandonne la fièvre à elle-même, elle cesse quelquefois spontanément au bout de six ou sept accès; mais elle est sujette à revenir, et souvent elle dure sans interruption pendant plusieurs semaines, ou même plusieurs mois de suite. Alors elle produit à la longue des engorgemens et des obstruc-

tions dans les viscères du bas-ventre, sur-tout dans le foie et dans la ratte, de l'anasarque, c'est-à-dire, une enflure molle, et qui retient l'impression du doigt sur tout le corps, particuliérement aux jambes, et enfin l'hydropisie, c'est-à-dire, un épanchement d'eau dans quelqu'une des cavités, spécialement dans le bas-ventre.

Mais la maladie est susceptible de se guérir très-promptement par le kina. On commence par purger le malade dans les intervalles, (Nos. 6, 7, 8 et 9) jusqu'à-ce qu'il aît repris de l'appétit et des forces entre les accès. On administre alors le kina à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans l'intervalle d'un accès à l'autre, par prises d'un ou deux gros, données de deux en deux heures. On continue ainsi le remède en grandes doses jusqu'à-ce que la fièvre soit coupée, c'est-à-dire, que l'accès manque. Alors on le fait prendre encore pendant deux jours de suite, mais de quatre en quatre heures seulement; puis on le supprime pour le recommencer à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans les 24 heures qui précèdent le jour où devroit revenir le septième accès, à compter du premier accès suspendu. Après quoi on termine la cure par une infusion de trèfle de marais, ou par des

sucs d'herbes légérement purgatifs. (No. 10) C'est la méthode qui m'a le mieux réussi pour empêcher les rechûtes, pourvu qu'en meme temps le malade se garantisse avec soin du froid, de l'humidité et des exhalaisons marécageuses.

Je donne les sucs d'herbes avant le kina, si la fièvre est irrégulière, et que les purgatifs ne suffisent pas pour dissiper les symptômes de saburre, c'est-a-dire le dégoût, la sâleté de la langue, le teint jaunâtre ou plombé, etc. Dans ce dernier cas, ou si le malade a beaucoup de maux de cœur, je lui donne un vomitif au commencement de l'accès, et j'emploie indifféremment dans ce but le tartre stibié ou l'ipecacuanha. (Nos. 11 et 12) Si le malade a beaucoup d'angoisses pendant l'accès, ou que la sueur ait beaucoup de peine à s'établir, je lui donne aussitôt après le frisson, une potion calmante de 6 à 24 gouttes de laudanum.

Il arrive quelquefois que l'accès se manifeste par une léthargie profonde, avec une respiration stertoreuse, qui font ressembler la maladie à une attaque d'apoplexie. Ces sortes de fièvres, qui portent le nom de fièvres *carotiques*, étant extrêmement dangereuses, il faut les arrèter sur le champ par le kina en grandes doses, en l'associant, si cela est nécessaire, à des purgatifs.

J'en dis autant de certaines fièvres d'accès, qui se manifestent avec les symptômes de malignité, décrits ci-dessus comme communs à toutes les pyrexies. Dans les unes et les autres, le seul moyen de prévenir une mort prochaine est d'arrêter la fièvre par de très-grandes doses de kina, sans perdre le temps à y préparer le malade par des évacuans. Si le malade ne peut pas prendre ou supporter le kina par sa bouche, il faut le donner en lavemens, mais en double ou triple dose.

Il n'y a que deux cas où je conseille d'abandonner une fièvre d'accès à la nature, sans se presser de l'arrêter, savoir : 1. Lorsqu'elle paroît diminuer graduellement d'elle-même, ou par l'effet des simples évacuans, 2. lorsqu'elle paroît suspendre ou arrêter une autre maladie grave, telle que l'épilepsie, dans laquelle il n'est peut-être point de meilleur remède, s'il étoit toujours à la disposition du médecin, qu'une fièvre d'accès.

Il y a certaines maladies périodiques qu'on ne range pas ordinairement au nombre des fièvres, mais qui se guérissent cependant par un traitement semblable à celui des fièvres intermittentes, et qu'on ne peut guères rapporter à une autre classe de maladies. Telle est en particulier chez nous la *migraine*,

maladie singulière qui revient par accès, avec des intervalles plus ou moins réguliers, quelquefois de plusieurs semaines, mais le plus souvent hebdomadaires. Chaque accès commence par des éblouissemens, des nausées et des vomissemens, accompagnés d'une violente douleur, qui occupe tantôt toute la tête, et tantôt un côté seulement, que les moindres mouvemens, la position verticale, la nourriture ou la boisson aggravent beaucoup, et qui se dissipe spontanément au bout de quelques heures, sans aucune évacuation critique. Le traitement qui m'a le mieux réussi dans ces maladies, c'est de donner l'ipécacuanha au commement de chaque accès, et une once ou deux de kina, par prise d'un ou deux gros, immédiatement après.

IIe. LEÇON.

Des Fièvres continues.

RIEN n'est plus embrouillé que la connoissance des fièvres continues, si l'on veut en faire autant d'espèces différentes qu'elles offrent de variétés. Rien n'est plus simple, si on les considère comme *une seule et même espèce* dont les différens symptômes tiennent à des causes accidentelles.

Il

Il existe à la vérité dans les prisons, dans les camps, dans les hôpitaux, et dans tous les grands rassemblemens d'hommes entassés les uns sur les autres, une espèce de fièvre continue, très-dangereuse et très-meutrière, qu'on appelle *typhus*. Elle a ceci de particulier qu'elle est très-contagieuse, et que dès son début, elle présente des symptômes de malignité qui ne permette pas, dit-on, de la traiter par des évacuans, mais uniquement par le vin, le kina, les vésicatoires, les bains froids, l'opium, et d'autres antispasmodiques toniques.

Mais dans ce pays, cette maladie est presque totalement inconnue. Nos fièvres malignes ne sont presque jamais telles qu'accidentellement, et fonciérement elles se réduisent toutes à une seule espèce, qui porte assez mal à propos le nom de *Fièvre bilieuse*. Ces fièvres sont fréquemment épidémiques, surtout dans les campagnes, mais elles ne sont que bien rarement contagieuses, et les symptômes de malignité qu'elles présentent ne se manifestent guères dans leur début. Voici leur histoire dans leur état le plus sim-

(1) Quand je donnois ce Cours, cette fièvre n'avoit point encore pénétré dans nos prisons. (Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* Vol. XVII. p. 166.

ple, telles que je les ai observées à Genève.

Elles commencent ordinairement au mois de pluviose par quelques symptômes de catarrhe, des douleurs dans le col et dans la poitrine, une petite toux sèche, et un violent mal de tête qui redouble communément tous les soirs. Le malade se plaint toujours en même temps d'un grand dégoût. Il a souvent des maux de cœur et des vomissemens, et quelquefois des douleurs de colique, et de la diarrhée. La langue est blanche et sâle Les urines sont au commencement hautes en couleur, et souvent briquetées; mais ensuite elles deviennent presque naturelles.

Les symptômes catarrheux cessent ordinairement au bout de quelques jours; mais la fièvre, le mal de tête, le dégoût, les maux de cœur subsistent sans aucun changement sensible pendant toute la durée de la maladie, durée qui est fort incertaine. Quelquefois le malade se guérit en moins d'une semaine, surtout s'il a pris des remèdes dès le commencement. Pour l'ordinaire cependant la fièvre se prolonge jusqu'à trois, quatre, cinq et six semaines. Et il n'est pas toujours facile de distinguer la convalescence de la maladie même. Car ce n'est jamais que graduellement que le malade recouvre la santé. Le pouls après avoir été presque na-

turel sur la fin de la maladie redevient souvent très-fréquent, pendant la convalescence quoique l'estomac et les instestins aient bien repris leurs fonctions. Souvent aussi le pouls devient et demeure naturel, quoique le dégoût, la pâleur et l'accablement subsistent pendant long-temps encore.

Quelquefois il est difficile de distinguer cette fièvre d'une fièvre double tierce, ou d'une fièvre rémittente. Mais peu importe. Car l'une et l'autre maladie se traitent de la même manière, jusqu'à-ce que les accès soient séparés par une intermission complète et bien déclarée, qui permette de donner le kina.

Ce traitement est fort simple. C'est l'antimoine sous forme saline qui en fait la base (Nos. 1 et 2.) J'ai fréquemment guéri par le tartre stibié seul des enfans auxquels on ne pouvoit faire prendre aucun remède, mais la guérison est plus sûre et plus prompte, si on le combine avec du nitre et de la magnésie, ou d'autres sels (Nos. 14 et 15) de manière à ne procurer qu'un léger vomissement au commencement du traitement, et à tenir ensuite le ventre très-libre. Après cette préparation, dès la seconde semaine de la maladie, on doit purger le malade de trois en trois jours, ou de quatre en quatre jours, jusqu'à la convalescence, pendant laquelle

on termine la cure par le kina, ou quelque autre remède tonique.

Il survient souvent de la surdité pendant le cours de la maladie; mais en général elle n'est pas regardée comme d'un mauvais augure, et elle se dissipe communément par les purgatifs.

Quant aux symptômes accidentels, on y remédie à mesure par des moyens particuliers, par exemple, à la sécheresse et à la chaleur de la peau, par des *fomentations* sur le ventre, sur les cuisses, et sur les jambes; aux maux de tête violens, par des *sinapismes* sous la plante des pieds, ou si la rougeur des yeux et du visage indique un engorgement dans les vaisseaux du cerveau, par des *sangsues aux tempes*; ou si le malade est jeune et robuste, et s'il a le pouls plein, par une ou deux *saignées* au bras, ou s'il est habituellement hémorrhoïdaire, par des *sangsues au fondement*; au délire ou à l'oppression, par des *vésicatoires* aux jambes; aux soubresauts des tendons, ou à d'autres mouvemens convulsifs, par *l'éther*, (N°. 16) la *liqueur minérale* d'Hoffmann, (N°. 17) ou d'autres antispasmodiques, tels que les *fleurs de zinc*, (N°s. 18 et 19) ou le *musc*; (N°. 20) à l'insomnie, par *l'opium*; (N°s 21. 22. et 23) aux vomissemens opiniâtres, par des

saturations salines ; (Nos. 24. 25. et 26) à une diarrhée excessive, par le *diascordium* (No. 27) ou le *cachou*; (Nos. 28 et 29) à des sueurs trop abondantes, par *l'acide sulfurique*, (No. 30) ou d'autres boissons acidulées; (No. 31) à la jaunisse, ou autres symptômes de bile épanchée, qui surviennent souvent sur la fin de la maladie, par les *sucs d'herbes* ; enfin, à une extrême prostration de forces, par le *kina*.

Au surplus, il n'est point de maladie fébrile dans laquelle les symptômes de malignité, communs à toutes les pyrexies, soient plus fréquens que dans les fièvres continues, et il s'y en manifeste quelquefois d'autres dont je n'ai point encore parlé, tels que les *pétéchies*, les *ulcères gangréneux*, les *parotides* et autres dépôts phlegmoneux qu'on a appelés *critiques*, quoique souvent ils ne le soient guères. On doit traiter ces derniers par les moyens ordinaires, et chercher plutôt à les amener à suppuration par des applications émollientes ou stimulantes, qu'à les résoudre par des répercussifs.

Enfin, outre les autres remèdes que j'ai indiqués contre la malignité, j'ai souvent employé avec succès dans nos fièvres malignes, des *lavages* par tout le corps, faits plusieurs fois par jour, avec de l'eau fraîche, ou de la

bière écumeuse. Je ne connois point de moyen dont l'effet soit plus prompt pour abattre une grande chaleur, faire cesser le délire, et ramener un sommeil paisible.

IIIe. Leçon.

Des maladies inflammatoires en général, et 1°. des inflammations extérieures.

Toutes les maladies inflammatoires ont un foyer local, soit extérieur et marqué par la chaleur, la rougeur et la tension douloureuse de la partie affectée, soit intérieur et présumé par la douleur locale, et l'altération des fonctions de l'organe subjacent.

Toute inflammation se termine 1. ou par résolution, 2. ou par adhésion, 3. ou par suppuration; 4. ou par induration (squirrhe) 5. ou par gangrène.

On doit toujours tenter la résolution, surtout dans les inflammations intérieures, par la diète, le repos, les saignées générales et locales, le nitre et les autres réfrigérans, (Nos. 14. 15. 24 et 26.) les laxatifs, les fomentations, les cataplasmes émolliens, les vésicatoires. C'est ce qu'on appelle le *traitement antiphlogistique.*

Si la suppuration a lieu et qu'on puisse donner issue au pus, soit par des cataplasmes et des fomentations qui favorisent une rupture spontanée, soit en ouvrant l'abscès, il faut le faire, de peur que le pus par son séjour ne ronge les organes subjacens, ou ne produise d'autres maux. Car si la suppuration est intérieure, et que le pus n'aît point d'issue, il en résulte ordinairement ou une mort subite par la rupture de l'abscès dans quelque cavité, ou une *hectique*, ou fièvre lente et continue avec redoublemens quotidiens, grande maigreur, sueurs et diarrhées colliquatives, aphthes, œdeme aux jambes, etc. Cette maladie devient mortelle, si par le lait d'ânesse, le kina, l'extrait de cigue, donné en doses graduellement augmentées tant que le malade peut le supporter, on ne parvient pas à favoriser le repompement du pus, au point de calmer la fièvre, et de guérir l'ulcère par adhésion.

Si l'inflammation devient gangréneuse, ce qui se connoît, lorsque son foyer est visible, par la lividité et l'insensibilité de la partie affectée, et dans tous les cas par la foiblesse ou la nullité du pouls, il faut sur le champ recourir au kina en grandes doses à l'intérieur, et aux applications de charbon à l'extérieur. (No. 32.)

Il y a trois sortes de maladies inflammatoires ; 1. celles dans lesquelles l'inflammation est extérieure ; 2. celles dans lesquelles elle est intérieure ; 3. celles dans lesquelles il y a plutôt une disposition inflammatoire qu'une véritable inflammation, et qu'on peut appeler des *inflammations bâtardes.*

Les inflammations extérieures sont le *Phlegmon*, l'*Erysipèle*, l'*Ophthalmie*, et l'*Esquinancie.* Les remèdes résolutifs ne sont pas aussi nécessaires dans ces maladies que dans les inflammations intérieures, parce que la suppuration qui dans celles-ci est presque toujours mortelle, est pour l'ordinaire dans celles-là sans conséquence. Plusieurs des inflammations extérieures sont pour l'ordinaire des maladies locales, exemptes de fièvre ; mais comme elles ne diffèrent des autres maladies inflammatoires que par l'intensité des symptômes, que le traitement en est le même, et que souvent elles dégénèrent en maladies générales, on ne peut en bonne nosologie, leur assigner une autre place.

1. Le *Phlegmon* est l'inflammation d'une partie extérieure, caractérisée par une grande chaleur, une rougeur vive, une tumeur circonscrite, élevée en pointe, tendant à suppuration, avec une douleur pulsative.

Il se guérit par les cataplasmes émolliens.

Lorsque la suppuration est bien formée, ce qui se distingue par le ramollissement de la tumeur, ou si le mal est profond, par la fluctuation, et quelquefois par l'œdème, il faut ouvrir profondément l'abscès, et purger une ou deux fois le malade, pour prévenir les rechûtes.

Dans les *Clous*, ou *Furoncles*, qui sont de petits Phlegmons, saillans, durs, d'un rouge vif, dans le centre desquels le pus est accumulé autour d'un noyau dur et fibreux, la sortie de ce noyau n'est pas moins nécessaire que celle du pus.

Dans le *Panaris* qui est un Phlegmon très-douloureux, situé sous l'ongle, ou sous l'extrémité du tendon fléchisseur des doigts, j'ai vû, après l'ouverture de l'abscès, réussir parfaitement bien pour nettoyer la plaie, et faciliter sa cicatrisation, les bains de solution de potasse ou de cendres de sarment.

Les Phlegmons qui surviennent aux seins des nourrices (*Mastodynia*) ont rarement besoin d'être ouverts. Ils se résolvent souvent par des embrocations avec l'onguent mercuriel.

Ceux qui se forment dans le conduit auditif externe (*Otalgia*) sont très douloureux. On calme la douleur, et l'on facilite la résolution de l'abscès par des injections faites avec

de l'huile tiède, du baume tranquille, ou du laudanum liquide.

Ceux qui se forment sur les gencives, et qui produisent ce qu'on appelle une *Fluxion* (*Parulis*) servent souvent de crise aux violens maux de dents et exigent pour leur résolution des applications émollientes et des gargarismes adoucissans, tels qu'une simple décoction de racine d'althéa coupée avec du lait. L'air froid les durcit.

2. L'*Erysipèle*, est une inflammation d'un rouge violet, d'un contour inégal, gagnant de place en place, presque sans tumeur, accompagnée d'une douleur brûlante sans pulsations, sur laquelle surviennent souvent des phlyctènes ou vessies remplies d'une sérosité âcre, et qui se termine par une desquamation de l'épiderme en écailles.

On en rencontre dans la pratique cinq variétés ou espèces différentes, qu'il importe de distinguer, soit à raison de la cause qui les produit, soit en considération du traitement qu'elles exigent.

a. La plus formidable est l'*Anthrax* ou le *Charbon*, furoncle malin très-douloureux, peu élevé, gangréneux au sommet, entouré d'une violente inflammation érysipélateuse avec fièvre maligne, et dans lequel l'escarre gangréneuse s'étend promptement en cercle

autour du foyer, laissant après elle, quand elle tombe, un grand ulcère difficile à cicatriser et qui suppure abondamment. C'est une maladie terrible, et souvent mortelle, mais heureusement rare dans nos climats, venant quelquefois spontanément, mais pour l'ordinaire produite par une espèce de contagion, pour avoir touché ou soigné des bètes à corne atteintes de la pulmonie.

Elle se guérit par le kina en grandes doses, l'application réitérée des sangsues, de profondes scarifications, les bains, les fomentations, les cataplasmes de charbon avec de l'opium et du camphre. Sur la fin, il faut purger fréquemment le malade, entretenir toutes les sécrétions, et s'il survient des douleurs dans d'autres parties du corps, les couvrir de grands vésicatoires.

b. Le *Feu de St. Antoine*, appelé simplement *Erysipèle* (*Erysipelas Rosa.*) C'est une maladie qui n'est ni épidémique, ni contagieuse, et à laquelle on devient d'autant plus sujet qu'on en a été plus fréquemment atteint. Voici sa marche. Après un ou deux jours d'une forte fièvre, communément accompagnée de nausées et de vomissemens, il se manifeste au visage, au col, aux bras, ou aux jambes, jamais au tronc, une grande tache d'un rouge vif et uniforme, s'étendant

de proche en proche, communément parsemée de grandes phlyctènes, mais peu nombreuses. Cette inflammation qui, loin de faire cesser la fièvre, ne fait que l'augmenter, dure de cinq à neuf jours, et se termine par desquamation.

Quelquefois elle se porte sur les organes intérieurs, particuliérement sur le cerveau, si l'Erysipèle est au visage; et alors c'est une maladie grave et dangereuse, dans laquelle il survient très promptement des symptômes de malignité. Il faut dans ce cas se hâter de rappeler l'inflammation à la peau, par des vésicatoires, des sinapismes, ou d'autres rubéfians, et employer d'ailleurs le même traitement que si la maladie étoit idiopathique.

Quelquefois encore, lorsque l'Erysipèle affecte les extrémités, il produit une suppuration subcutanée qui, loin d'être contenue et circonscrite par le tissu cellulaire, comme dans les abscès phlegmoneux, le ronge au loin, gagne les intertices des muscles, et y engendre un grand nombre de fistules, par lesquels le pus cherche à se faire jour, tellement qu'il se trouve quelquefois répandu dans tout le bras ou dans toute la jambe, avant qu'on s'en soit douté. Les douleurs, le gonflement, l'œdeme et la fluctuation dans le membre affecté sont les principaux indi-

ces du mal, qui ne laisse de ressource que dans de profondes ouvertures et contr'ouvertures, qu'on fait communiquer les unes avec les autres par des mèches, pour donner issue au pus.

Ces deux accidens arrivent surtout si l'on a employé pour calmer l'inflammation des applications répercussives telles que l'eau de Goulard, ou émollientes, telles que les cataplasmes et les fomentations. Les seules qu'il soit convenable de faire sont les feuilles fraîches d'herbe à robert, ou de sureau, ou la farine d'avoine ou de seigle, légérement grillée. La fièvre n'exige d'ailleurs qu'un traitement antiphlogistique général par la diète, le régime, et quelques réfrigérans. Si elle est forte, une ou deux saignées suffisent pour la calmer, à moins de quelque métastase sur les organes intérieurs.

Quelquefois, mais rarement et seulement lorsque l'Erysipèle affecte les jambes, les phlyctènes dégénèrent en ulcères gangréneux, difficiles à guérir, et qu'il seroit dangereux de cicatriser trop brusquement ou sans avoir au préalable établi un cautère, ou quelque autre exutoire propre à prévenir de dangereuses métastases.

c. Le *Feu sacré.* (*Erysipelas zoster*) Celui-ci qui n'affecte que le tronc, est caractérisé

par de grandes taches rouges, recouvertes d'une multitude de petites phlyctènes très-douloureuses, accumulées en forme de grappes, avec peu ou point de fièvre. Au bout de cinq à sept jours, ces boutons sèchent, en noircissant, comme s'ils menaçoient de gangrène, qui n'a pourtant jamais lieu; mais les douleurs durent souvent encore pendant deux ou trois semaines, et jusqu'à-ce que les croûtes tombent. Les applications qui réussissent le mieux pour les calmer sont au commencement les feuilles de chou, et sur la fin un simple cérat fait avec de la cire et de l'huile d'olive. La maladie n'exige d'ailleurs aucun traitement particulier; mais après la desiccation, il convient de purger une ou deux fois le malade.

d. La *brûlure.* (*Combustura*) C'est un Erysipèle produit par le contact d'un corps excessivement chaud. Si l'on peut prévenir les phlyctènes, et ce que j'ai toujours vû réussir le mieux dans ce but, c'est l'application immédiate de l'huile d'olives, ou de l'axonge bien fraîche, la brûlure se guérit facilement par résolution. Sinon, elle produit ordinairement une suppuration superficielle qui dégénère en plaies très-difficiles à cicatriser, à cause de la destruction de la peau, et dangereuses, si la brûlure est bien étendue, par

l'inflammation générale qui en résulte. Un traitement antiphlogistique, plus ou moins sévère, proportionnément à la gravité de la maladie, et des applications sédatives et adoucissantes, telles que la pommade de Goulard, ou un cérat simple, avec addition d'opium, en cas de grandes douleurs, sont ce qu'il y a de mieux à faire pour la guérison du malade.

e. L'*Excoriation.* (*Intertrigo*). C'est une inflammation érysipélateuse, produite soit par l'âcreté de la sueur et des urines, soit par trop d'embonpoint, soit par une longue compression. Elle se manifeste surtout dans les plis des articulations des petits enfans, sous les seins des nourrices qui ont beaucoup de lait, et au croupion des malades qui ont resté long-temps couchés sur le dos. Elle se guérit en saupoudrant la partie enflammée de lycopode, de fleurs de zinc, de pierre calaminaire, d'amidon, ou de quelque autre substance désiccative.

Derrière les oreilles des petits enfans, elle fait souvent l'office d'un cautère, et facilite la dentition; on l'entretient avec des feuilles de poirée. Mais je l'ai vue quelquefois dégénérer soit là, soit dans les plis du col, en une espèce de gangrène grise très-dangereuse, et contre laquelle il m'a paru que le

meilleur remède est un onguent composé d'onguent d'althéa, de litharge et d'opium. (No.33.)

Celle qui se manifeste au croupion des personnes alitées depuis long-temps, dégénère souvent aussi en escarres noires et gangréneuses, sous lesquelles s'engendrent des ulcères rongeans et de mauvaise nature, qui exigent le kina en grandes doses à l'intérieur, et des pansemens avec l'onguent de styrax, ou le charbon à l'extérieur.

3. *L'Ophthalmie*, ou *Inflammation de l'œil*, se manifeste par la rougeur et la douleur de cet organe qui devient extrêmement sensible à la lumière. Il y en a deux espèces; 1. celle du globe, qui, quand elle ne se termine pas par résolution, laisse des taches ou de l'opacité sur la cornée qui empêchent ou troublent la vision; 2. celle des paupières, qui ulcèrant les petites glandes dont elles sont garnies, produit beaucoup de chassie, empêche l'œil de s'ouvrir, et fait tomber les cils.

L'une et l'autre sont souvent fort opiniâtres, et exigent l'application réitérée des sangsues près de l'œil, et des épispastiques à la tempe, (No. 34) ou des vésicatoires derrière les oreilles, ou à la nuque, des purgatifs irritans, (Nos. 7 et 8) des collyres avec du vitriol blanc, (No. 35) du sucre de saturne ou des fleurs de zinc, (No. 36) et s'il y a beaucoup de chaleur et d'irritation, des applications

plications émollientes, comme une infusion de mauves tiède, un léger cataplasme, etc.

Dans la première espèce, on peut de plus faire tous les jours de très-légères scarifications sur la conjonctive, ou si l'inflammation est très-douloureuse, injecter, ou laisser tomber deux fois par jour dans l'œil une goutte de laudanum liquide, ou d'une solution aqueuse d'opium (No. 37.)

Dans la seconde, je me sers avec succès d'une pommade mercurielle fort affoiblie (No. 38), ou faite avec le précipité rouge ou du sublimé incorporé dans du beurre frais (No. 39), ou combinée avec les fleurs de zinc et l'opium (No. 40). On se sert de l'une ou de l'autre de ces pommades pour en oindre les paupières avec un pinceau, ou en insérer le soir la grosseur de la tête d'une épingle dans le coin de l'œil du côté du nez.

4. *L'Esquinancie*, (*Cynanche tonsillaris.*) Le gonflement inflammatoire des amygdales, de la luette et du voile du palais, joint à la douleur que le malade éprouve en avalant, caractérisent suffisamment cette maladie, qui, dans ce pays, n'est jamais dangereuse. Elle se termine souvent par résolution. Mais souvent aussi il se forme des abscès dans les amygdales qui s'annoncent presque toujours par un serrement spasmodique, et per-

manent de la machoire, lequel ne permet pas d'ouvrir la bouche, et qui augmente beaucoup la difficulté de la déglutition.

La rupture de ces abscès se fait successivement ou tout d'un coup dans l'espace de cinq à sept jours. Dans ce dernier cas, le malade, après avoir craché beaucoup de pus et de sang, passe subitement de l'état le plus angoissant et le plus pénible à un bien être complet.

L'esquinancie est souvent périodique. J'en ai été moi-même atteint réguliérement tous les trois ans, depuis l'âge de 15 ans jusqu'à celui de 35. Au commencement, j'avois recours à la saignée, aux sangsues, aux vésicatoires, etc. Mais quand j'ai vu que tout cela étoit inutile et ne faisoit que prolonger la maladie en retardant la suppuration, je me suis abstenu tant pour moi que pour d'autres malades, de tout autre remède que de simples gargarismes, avec du miel, du vinaigre et de l'eau, ou avec quelque mucilage et un peu de borax, s'il y a des aphthes (N°. 41.) Je tiens le malade à la diète; je préviens la constipation par des lavemens; et après la suppuration, je termine la cure par un purgatif.

Quelquefois l'esquinancie a son siège dans le pharynx (*Cynanche pharingea*) ou dans l'œsophage (*Cynanche œsophagea*) fort au-dessous des amygdales, et jusques près du cardia,

ce qu'on reconnoît par la difficulté de la déglutition avec un sentiment d'angoisse et d'obstacle au passage des alimens. Si la maladie est légère, le régime antiphlogistique seul, et le syrop de mûres pris pur et par petite cuillerées, suffisent pour la guérir. Mais pour peu que les symptômes aient d'intensité, il faut avoir recours à la saignée et aux vésicatoires, pour prévenir la suppuration, qui pourroit dégénérer en ulcères rongeans et difficiles à cicatriser. J'ai vu une maladie grave de ce genre, qui dura plusieurs mois; et où après avoir inutilement employé un grand nombre de remèdes, je parvins enfin a arrèter les progrès de la suppuration et à guérir la malade par l'extrait de ciguë, donné en doses graduellement augmentées.

IVe. LEÇON.

Des inflammations intérieures.

LES principales inflammations intérieures sont le croup, la phrénésie, l'inflammation de poitrine, l'inflammation d'entrailles, et la colique néphrétique.

1. Le *Croup*, (*Tracheitis*, ou *Cynanche Trachealis*) est une inflammation de la membrane interne du larynx ou de la trachée ar-

tère ; maladie perfide et souvent mortelle dans l'espace de deux ou trois jours, qui se manifeste tout d'un coup comme un accès de suffocation, avec de la fièvre, une respiration difficile, une inspiration bruyante, une toux rétentissante, une voix rauque, et une légère douleur au milieu du gosier. Si l'on ne peut empêcher la suppuration, le malade crache quelquefois des fragmens de membranes purulentes, qui ont la forme de la trachée, ou bien le pus filtre le long de ce conduit dans les bronches, et suffoque le malade.

C'est pourquoi, dès la première apparence des symptômes, il faut très-promptement et à plusieurs reprises appliquer des sangsues et des vésicatoires près de la partie affectée, mais si la maladie s'annonce avec une grande violence, et qu'une saignée au bras soit praticable, c'est par où il faut commencer. Après ces premières évacuations, les moyens de guérison qui m'ont le mieux réussi, sont les bains tièdes, et de légers émétiques. Lorsqu'on est éloigné de secours, il faut dès les premiers momens, et en attendant qu'on puisse saigner le malade, ou lui mettre des sangsues, il faut, dis-je, lui appliquer sur le col un cataplasme émollient, fréquemment renouvelé.

Si la fièvre cesse, et que le mal revienne par accès, ou que dès le commencement la

maladie soit évidemment plus spasmodique qu'inflammatoire, celui de tous les antispasmodiques qui a le mieux réussi, c'est l'asafœtida (N°. 42.) Mais l'on ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'inflammation, et j'ai vu périr au quatrième accès un enfant dont la maladie s'étoit manifestée comme une fièvre tierce, avec des intermissions complettes de deux jours l'un ; à l'ouverture du corps, nous trouvames la trachée tapissée d'une membrane purulente fort épaisse, et les bronches remplies de pus.

2. *La Phrénésie*, (*Phrènitis*) est une inflammation du cerveau, ou des meninges, marquée par une fièvre ardente, un violent mal de tète, la rougeur du visage et des yeux, un délire féroce ou sourd. Cette maladie est communément dans ce pays la suite d'une longue exposition au soleil.

Outre les saignées, les sangsues, les vésicatoires et le traitement antiphlogistique poussé avec vigueur, ce qui réussit le mieux pour sa guérison, c'est l'application d'une vessie à moitié remplie de glace sur la tête. On l'ôte quand le visage du malade pàlit ou se refroidit ; on la remet, tant que les symptômes l'exigent, quand il reprend sa chaleur et sa rougeur.

3. *L'inflammation de poitrine*, (*Peripneu-*

monia) est une inflammation des poumons ou de la plèvre, caractérisée par une fièvre aigue, des douleurs dans la poitrine augmentées par l'inspiration, une toux sèche au commencement, ensuite humide, des crachats souvent teints de sang, et de l'oppression. Si l'on ne parvient pas à résoudre promptement l'inflammation, le malade périt, pour l'ordinaire dans l'espace de sept jours, ou par un épanchement de sang dans les cellules du poumon, épanchement qui amène la gangrène, ou par l'*empyeme*, soit accumulation de pus dans la cavité de la poitrine, accumulation qui suffoque promptement le malade, ou enfin par des symptômes de malignité. Si la maladie se prolonge, elle produit ou des adhérences qui demeurent long-temps irritées, et provoquent la toux et l'oppression, ou une *vomique*, soit sac purulent, qui donne lieu à une fièvre hectique, semblable à celle de la phthisie, et souvent mortelle.

Il faut donc se hâter d'employer dès le début de la maladie et avec la plus grande vigueur les remèdes généraux, tels que la saignée, les vésicatoires, les réfrigérans, etc. et il faut y ajouter des démulcens, tels que l'huile d'amandes douces, la gomme arabique, et les sirops mucilagineux (Nos. 43 et 44.) Les légers diaphorétiques, tels que le kermes minéral (No. 45) et le tartre

stibié en petites doses, sont très-convenables, après les premières évacuations de sang. Sur la fin de la maladie, si l'expectoration est difficile, l on peut employer les scillitiques (No. 46) et le seneka (No. 47), qui nuiroient au commencement. — Si l'oppression est suffoquante et revient par accès, il faut appliquer des vésicatoires aux jambes plutôt qu'à la poitrine, et donner le camphre en grandes doses. — Si la toux est très-incommode, il faut employer les anodins et les bechiques, tels que le lierre terrestre, le baume de Tolu, et la myrrhe (Nos. 48, 49 et 50). — Si le crachement de sang est abondant, il faut avoir recours aux remèdes mucilagineux et légérement adstringens, tels que la colle de poisson (No. 51), la peau d'âne (No. 52), la gomme adragant, l'amidon (No. 53), la conserve de roses, ou d'églantier, l'ipecacuanha ou la poudre de Dover en très-petites doses, et enfin s'il survient des symptômes de malignité, outre les remèdes ordinaires, j'ai vu le musc réussir parfaitement bien. Car il n'est pas rare que ces symptômes tiennent à un état spasmodique du cerveau, produit par une sorte de métastase, plutôt qu'à une atonie réelle.

Il arrive quelquefois qu'en guérissant l'inflammation de poitrine par des saignées abondantes, on donne lieu sur la fin de la mala-

die à quelques symptômes d'hydropisie de poitrine. Mais ces symptômes se dissipent beaucoup plus facilement par les diurétiques, tels que la digitale (N°. 54), la squille (N°. 55), ou la terre foliée de tartre (N°. 56), que lorsqu'ils ont une autre origine; et jamais ils ne doivent inspirer assez de crainte pour empêcher une saignée qui seroit d'ailleurs jugée nécessaire. Car dans toutes les inflammations intérieures, on a beaucoup plus fréquemment lieu de regreter d'avoir trop ménagé les saignées que de les avoir trop prodiguées.

La péripneumonie est quelquefois compliquée d'*hepatite* ou *inflammation du foie*, maladie que nous voyons rarement seule dans nos climats, et dont la complication avec l'inflammation de poitrine ne demande dans le traitement de celle-ci aucune autre modification, que de rendre l'usage des purgatifs plus nécessaire, mais seulement après les saignées.

4. *L'inflammation d'entrailles*, (*Enteritis*) affecte l'estomac, les intestins, ou le péritoine; elle est caractérisée par de grandes douleurs dans le bas ventre, que l'attouchement augmente beaucoup, et qui sont accompagnées de fièvre, et souvent de vomissemens.

On peut en distinguer trois espèces, sui-

vant la cause qui la produit, savoir : *a.* La colique inflammatoire proprement dite, qui vient pour l'ordinaire d'un coup de froid ; *b.* La fièvre puerpérale qui survient aux femmes en couche, et c. l'inflammation produite par les poisons.

a. La *colique inflammatoire* est une maladie grave et perfide qui est quelquefois accompagnée de si peu de fièvre qu'on la prendroit pour une colique spasmodique, si les douleurs n'étoient pas singuliérement augmentées par la moindre compression, et si le pouls presque naturel, quelquefois même plus lent, ne devenoit pas plus plein et plus fréquent par les saignées, quoiqu'il le soit rarement autant que dans les autres inflammations.

Si par les secours les plus prompts et les plus actifs on ne parvient pas à résoudre celle-ci, elle se termine en peu de jours, quelquefois même dans l'espace de quelques heures, par une gangrène promptement mortelle, ou par une suppuration qui n'est guères moins dangereuse. Car le pus épanché dans le bas-ventre produit à son tour ou une gangrène secondaire, ou des symptômes de malignité, ou une fièvre hectique, qui détruit tôt ou tard le malade, à moins que par quelque crise salutaire, mais rare, le pus ne se fasse jour au-dehors. Cette crise s'opère ou par la

formation d'un abscès extérieur, à l'aine ou au nombril, ou par le rassemblement du pus entre le rectum et la vessie ou la matrice, rassemblement au moyen duquel le pus perce l'intestin, et passe avec les selles. L'inflammation se termine aussi fréquemment par des adhérences douloureuses, et qui demeurant long-temps irritées, donnent lieu à une espèce de fièvre lente plus ou moins dangereuse.

Outre les saignées et autres moyens généraux de guérison, qui doivent être poussés à raison des douleurs, et non à raison du pouls, la nature de la maladie indique suffisamment que les bains tièdes, les fomentations, les cataplasmes émolliens, doivent ici être d'une plus grande utilité que dans d'autres inflammations. Il en est de même des lavemens et des purgatifs doux, tels que la magnésie, la casse, et surtout l'huile de ricin, qui sont ici particuliérement nécessaires pour obvier à l'irritation qui résulteroit de l'accumulation des matières fécales dans les intestins. Enfin les émulsions, et les boissons mucilagineuses, telles que l'eau de poulet ou l'eau de riz, sont très-convenables pour délayer et émousser l'àcreté de la bile et des autres fluides contenus dans le canal alimentaire.

b. La *Fièvre Puerpérale* est une inflamma-

tion particulière du péritoine et des organes qu'il enveloppe, produite par toutes les causes d'irritation qui peuvent affecter ces organes dans une couche, et spécialement par l'extraction forcée du placenta. Elle se manifeste peu de jours après l'accouchement, par la détumescence subite des mammelles, des frissons suivis d'une fièvre ardente, dans laquelle le pouls est beaucoup plus fréquent et moins serré que dans la colique inflammatoire, des nausées, des vomissemens et de grandes douleurs dans le bas-ventre au moindre attouchement. Ces symptômes vont rapidement en augmentant, et amènent enfin le météorisme, le hocquet, la diarrhée, les aphthes, une extrême foiblesse, l'oppression et la mort, qui termine ordinairement la maladie dans l'espace de cinq à six jours.

A l'ouverture, on trouve communément, outre les mêmes apparences d'inflammation que dans l'espèce précédente, un épanchement très-abondant de sérosité dans le bas-ventre, avec un grand nombre de flocons blancs, qui ont été pris pour du lait coagulé, mais qui ne sont qu'une modification particulière du pus, laquelle se voit aussi quelquefois, ainsi que l'épanchement séreux, dans les coliques inflammatoires ordinaires, même dans les hommes.

Si la maladie se prolonge, il survient des symptômes de leucophlegmatie et d'anasarque général, qui accélèrent quelquefois la mort, lorsqu'ils sont accompagnés d'une grande oppression, mais qui, pour l'ordinaire, si l'oppression n'est pas considérable, sont plutôt de bon augure, peuvent alors être regardés comme critiques, et annoncent un danger moins immédiat.

Cette maladie peut se guérir par les mêmes moyens que la colique inflammatoire, c'est-à-dire, par les saignées et le traitement anti-phlogistique; mais le succès de ce traitement est beaucoup plus incertain que dans les autres inflammations. La méthode prophylactique du Dr. Doulcet, qui consiste à donner, le plutôt possible, et tous les jours, de l'ipecacuanha, et dans l'intervalle, une émulsion avec du kermes, est beaucoup plus sûre. Il ne faut pas non plus négliger les fomentations, les sinapismes sous l'aisselle, la suction d'un enfant ou d'un chien. Car si le lait revient, sur-tout dans les trois premiers jours, le danger cesse, la fièvre et les autres symptômes ne tardent pas à se dissiper, et la malade est sauvée. Elle peut l'être cependant, bien que le lait ne revienne pas; on voit même des fièvres puerpérales dans lesquelles le lait n'abandonne pas les seins, et qui n'en sont pas moins dangereuses.

c. L'inflammation qui vient des *poisons*, tels que l'eau forte, le précipité rouge, le sublimé corrosif, le vert de gris, et sur-tout l'arsenic, avalés accidentellement ou volontairement en grande dose, diffère des précédentes, en ce qu'elle tend plus à la gangrène qu'à la suppuration, et en ce qu'elle affecte les nerfs au point de donner des spasmes et des convulsions, qui subsistent quelquefois long-temps après l'inflammation.

Elle en diffère encore en ce que la première indication à remplir n'est pas de saigner le malade, mais d'évacuer le poison par des vomitifs et des laxatifs, au nombre desquels l'huile de ricin est sur-tout d'une singulière utilité, ou d'en diminuer l'effet, en le délayant et en le neutralisant par une boisson abondante, par des remèdes adoucissans, et par des antidotes particuliers; ceux-ci doivent presque toujours être pris dans la classe des absorbans et des alkalis, qui décomposent les sels *métalliques* et les convertissent en d'autres sels beaucoup moins dangereux. Le lait auquel on a vulgairement recours, est souvent plus nuisible qu'utile. Je l'ai vu se coaguler dans l'estomac par l'action du poison, et former dans ce viscère une masse énorme qui, en le dilatant, devoit nécessairement augmenter beaucoup l'irritation.

5. La *colique néphrétique*, (*Nephritis*) est une inflammation de l'un des reins, caractérisée par une douleur plus ou moins vive, qui suit le cours des urétéres, et qui est accompagnée de fièvre, de nausées, de vomissemens, et de fréquens besoins d'uriner, avec dysurie ou ischurie, engourdissement dans la jambe, etc.

Cette maladie est très-douloureuse, mais courte. Elle n'exige aucun traitement particulier, se guérit pour l'ordinaire par les saignées et les bains tièdes, dans l'espace de deux ou trois jours, et est communément peu dangereuse.

Chez nous, elle est souvent produite par un principe de goutte ou de rhumatisme, jamais, comme ailleurs, par la pierre ou le gravier, qui sont dans ce pays des maladies presque inconnues. Elle revient quelquefois par accès irréguliers qui, quoiqu'accompagnés de fièvre, présentent rarement des symptômes inflammatoires d'une grande intensité. Aussi les anodins sont-ils ici plus convenables pendant l'accès que dans aucune autre inflammation. Dans les intervalles, je n'ai point trouvé de remède plus efficace pour prévenir le retour des accès, que le lait d'ânesse.

V^e^. LEÇON.

Des Inflammations bâtardes, savoir : le rhumatisme et la goutte.

1. LE *rhumatisme* est une inflammation bâtarde des muscles, des tendons, des aponevroses, ou des ligamens, caractérisée par des douleurs que le moindre mouvement spontanée excite dans ces parties, mais que le repos appaise, et qui sont souvent accompagnées de tumeur dans les grandes articulations.

J'appelle cette inflammation *bâtarde* parce qu'elle ne suppure jamais, et qu'on n'observe ni chaleur, ni rougeur, ni tension douloureuse ou pulsative dans la partie affectée. C'est cependant une maladie inflammatoire, autant qu'on peut en juger par la nature de la fièvre, lorsque le mal est assez grave pour en produire, par la plénitude, et la dureté du pouls, et par l'apparence couenneuse du sang.

J'en distingue trois espèces, *a.* Le *rhumatisme vulgaire*, *b.* Le *rhumatisme aigu*, et *c.* Le *rhumatisme chronique*.

a. Le *rhumatisme vulgaire* est presque toujours produit par une exposition directe au

froid, ou à l'humidité. Il affecte le corps des muscles plutôt que les ligamens articulaires, ou les tendons. Les douleurs qui le caractérisent ont de l'analogie avec celles que procurent la fatigue, les luxations, ou de violentes contusions. Mais elles sont si fugitives que le malade peut à peine en désigner la place, elles se calment à l'instant par le repos, et se dissipent d'elles-mêmes au bout de quelques jours, le muscle affecté recouvrant peu-à-peu sa force et sa faculté de se contracter. Le mal change souvent de place, passant aux muscles voisins, et en affectant fréquemment plusieurs à la fois, soit contigus, soit éloignés. Pour l'ordinaire il n'y a point de fièvre, mais quelquefois il y en a beaucoup. Après sa guérison, le malade demeure long-temps beaucoup plus sensible qu'auparavant au froid et à l'humidité, et exposé par là à de fréquentes rechûtes.

Cette maladie se guérit ou par le repos seul, ou par l'application de la laine sur la peau, ou par la chaleur d'une brique, ou d'un sachet de sel, ou de genièvre légérement grillé, ou par des embrocations avec le baume tranquille, l'huile de lauriers, ou le liniment volatil (N°. 57), ou par l'application des sangsues ou des ventouses, ou par celle d'un vésicatoire permanent, ou volant, c'est-à-

c'est-à-dire, appliqué pendant une ou deux heures seulement sur la partie affectée, et renouvelé de quatre en quatre heures (1).

On donne en même temps au malade une décoction de bardane ou de douce amère, ou une solution de sucre de lait (No. 58), ou simplement du petit lait en abondance. On le tient à la diète; on a soin qu'il évite le froid ou l'humidité; et on lui donne au besoin quelque calmant pour la nuit.

Les meilleurs *prophylactiques*, ou moyens de prévenir les rechûtes, sont une chemisette de flannelle portée habituellement sur la peau, le lait d'ânesse, et les bains froids par immersion.

---

(1) Il ne produit alors aucun autre effet sensible ou apparent que la cessation des douleurs, ce qui rend l'emploi du remède incomparablement plus facile et d'une utilité plus générale. Si on laisse le vésicatoire sur la peau, plus de deux heures, et moins de trois, il paroît aussi n'avoir produit aucun effet, mais au bout de quatre à cinq heures, on trouve l'ampoulle formée. L'action du vésicatoire se prolonge donc dans ce cas là pendant quelques heures après qu'on l'a enlevé. Il y a lieu de croire qu'elle continue aussi pendant quelque temps lorqu'on laisse l'emplâtre moins de deux heures. Car quoiqu'alors il ne produise ni rougeur ni ampoulle, il n'est guères moins efficace lorsqu'on l'emploie de cette manière que lorsqu'on le laisse assez long-temps pour faire plaie. (O)

Lorsque le rhumatisme affecte les muscles lombaires, de manière à empêcher absolument le malade de se tenir debout, ou de faire aucun mouvement du tronc, la maladie prend le nom de *lumbago*. Outre les remèdes ci-dessus, j'emploie avec succès pour sa guérison des lavemens de térébenthine, (N°. 59.)

Une autre maladie analogue à cette espèce de rhumatisme, est l'*odontalgie*, ou *mal de dents*. Les douleurs ont communément ici pour foyer principal une dent carriée; mais souvent aussi elles se portent sur toute la mâchoire, ou sur les dents saines, passent de l'une à l'autre avec beaucoup de rapidité, se calment par momens, et reviennent par accès irréguliers plus ou moins longs, avec beaucoup de violence. S'il survient une fluxion, (*parulis*) il faut en favoriser le dévelopement par des cataplasmes; car elle est ordinairement critique, et fait cesser totalement les douleurs, qui d'ailleurs se montrent souvent rebelles à tous les remèdes.

Pour l'ordinaire cependant on parvient à les calmer, ou en appliquant à la tempe du côté affecté une mouche chargée de 10 à 12 grains d'opium, ou un vésicatoire derrière l'oreille, ou en excitant une grande salivation par la mastication de quelques morceaux

de racine de pyrèthre, ou en frottant la gencive avec de la teinture de cantharides, ou en insérant dans la dent un grain d'opium, ou une goutte d'huile essentielle de gérofle ou de thym, ou en se gargarisant avec quelque liqueur spiritueuse, ou en prenant intérieurement, ou du kina en grandes doses, surtout si le mal revient par accès; ou, s'il est continu, des réfrigérans, tels que le nitre, (No. 60) ou les émulsions, purs ou combinés avec l'opium.

Enfin, de tous les remèdes celui dont je me suis le mieux trouvé pour moi-même, est d'avaler successivement, lentement et par bouchées une grande quantité d'eau fraîche que je laisse auparavant tiédir dans ma bouche. Quant j'en ai avalé ainsi trois ou quatre livres (un ou deux litres) j'éprouve un léger sentiment de fièvre qui dissipe solidement la douleur.

Mais si aucun de ces moyens ne réussit, surtout si la maladie est évidemment une maladie locale et que les douleurs aient toujours pour foyer une dent cariée et inutile, il faut l'arracher, à moins qu'elle ne soit susceptible d'être plombée.

b. Le *Rhumastisme aigu*, vulgairement appelé chez nous *rhumatisme goutteux*, est une maladie fébrile, dans laquelle toutes les ar-

ticulations, surtout les grandes, telles que les chevilles du pied, les genoux, les hanches, les lombes, les poignets, les coudes et les épaules, sont successivement affectées de douleur, d'enflure et d'immobilité. Le mal passe de l'une à l'autre sans aucun ordre régulier, et fait ainsi plusieurs fois le tour du corps, pendant deux ou trois semaines au moins, et souvent beaucoup plus long-temps, avec un pouls plein, dur et fréquent, jusqu'à-ce qu'enfin, la fièvre et les douleurs cessent; il ne reste plus alors que de la roideur dans les articulations, roideur que quelques jours d'exercice suffisent pour dissiper, ou qui dégénère en rhumatisme chronique.

Si l'on saigne le malade, le sang est toujours couënneux, plus que dans aucune autre maladie inflammatoire, et il conserve toujours cette apparence depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, ensorte que même lorsqu'on pousse la saignée beaucoup au-delà du besoin, et jusqu'à faire cesser la séparation de la partie séreuse, celle de la lymphe coagulable, qui forme la couënne, a toujours lieu, mais cette couënne est moins ténace, et devient enfin gélatineuse.

Dans le cours de la maladie, il arrive quelquefois que le rhumatisme se portant, comme on dit, sur le cœur, sur les poumons, sur

le foie, ou sur le cerveau, il en résulte divers symptômes graves et dangereux, tels que des palpitations, des syncopes, de l'oppression, de la toux, de la tension et de la douleur dans l'hypochondre droit, ou de violens maux de tête, avec délire, fureur, etc. Ces symptômes subsistent quelquefois après le rhumatisme, et dégénèrent en maladies chroniques.

Telle est en particulier, une espèce de *fièvre hectique* qui n'est pas rare, et qui a pour foyer une inflammation lente du cœur, communément rhumatismale. Ses symptômes caractéristiques sont la fréquence et l'irrégularité du pouls, l'oppression et la toux. Elle est souvent accompagnée d'anasarque, et se termine ou par une mort subite, ou par les symptômes de colliquation ordinaires aux fièvres lentes.

Il est remarquable que quoique les malades atteints d'un rhumatisme aigu soient sujets à des rechutes, ce n'est que de loin en loin, au bout de quelques années seulement, et que dans les intervalles, ils ne sont pas plus sujets aux douleurs, pas plus susceptibles que d'autres personnes, d'être affectés par le froid ou l'humidité. En cela cette espèce de rhumatisme diffère beaucoup de la précédente, qui laisse toujours une grande susceptibilité de douleurs au moindre changement de température.

Elle en diffère beaucoup aussi par le traitement qui consiste essentiellement à entretenir toutes les sécrétions, à calmer la fièvre, à assoupir les douleurs, par une abondante boisson de petit-lait ou de sucre de lait, par des tempérans, tels que le tartre stibié, le nitre et la magnésie (No. 14), comme dans les fièvres continues, par des anodins légérement diaphorétiques, et par des embrocations avec le baume tranquille ou le liniment volatil.

Si le malade est robuste et pléthorique, il faut le saigner une ou deux fois au commencement.

On remédie à l'oppression par des vésicatoires sur les jambes; au mal de tête et au délire, par des sangsues aux tempes, un grand vésicatoire sur la nuque, et une vessie remplie de glace sur la tête; aux palpitations par des antispasmodiques (Nos. 16-20); à la tension de l'hypochondre par des purgatifs, etc.

Sur la fin, le rhumatisme aigu doit être traité comme le rhumatisme chronique.

S'il survient une fièvre hectique par l'affection du cœur, les principaux remèdes sont le repos, le régime et les réfrigérans, tels que le nitre et les acides, en réprimant comme dans les autres fièvres lentes l'anasarque par des diurétiques, la constipation par de doux laxatifs, la diarrhée par des astringens, etc.

c. Le *Rhumatisme Chronique* diffère des deux autres par la fixité, la permanence et la nature des douleurs qui sont plutôt accompagnées d'un sentiment de froid que de chaleur, durent sans fièvre pendant des semaines, des mois, des années, et se terminent souvent par des ankiloses, des contractures, des tumeurs, et quelquefois par la paralysie.

Quant au traitement, la principale indication est de ranimer par tous les moyens possibles l'action des petits vaisseaux en général, et de ceux de l'articulation affectée en particulier, tant par des remèdes internes tirés de la classe des diaphorétiques et des stimulans, tels que le kermes minéral (N°. 45), le guayac et les autres bois sudorifiques, l'extrait d'aconit, la térébenthine, le calomel, etc. (N°s. 61-65); que par des topiques, tels que des frictions avec l'huile de laurier, l'opodeldoch (N°. 66) ou le liniment volatil, des douches d'eau froide, des vésicatoires réitérés, des fumigations avec la vapeur d'une décoction de poussière de foin, des applications de nids de fourmis recueillis dans des sacs de toile, et cuits dans l'eau, etc.

Si aucun de ces remèdes ne produit l'effet desiré, on a recours aux bains d'eaux hydrosulfureuses et très-chaudes, que le malade peut prendre ou à Genève, où depuis quel-

ques années nous avons un établissement de ce genre qui réussit bien, ou à Aix en Savoyé, ou dans tout autre endroit pourvu d'eaux thermales, dont on aît tiré le même parti.

Souvent enfin, je suis parvenu à guérir des rhumatismes très-opiniâtres, et qui avoient résisté à un grand nombre de remèdes, par un traitement sudorifique, qui consiste à faire coucher le malade avec une chemise de flanelle à manches, entre deux couvertures de laine, et sans aucun contact avec la toile, pendant trois jours consécutifs, pendant lesquels on lui administre des diaphorétiques, tels que le kermès minéral, le sel volatil concret, ou la poudre de Dover (N°s. 67 et 68), avec une boisson abondante d'infusion de sureau. Il résulte toujours de ce traitement une sueur considérable et soutenue, qu'on entretient soigneusement jusqu'au quatrième jour. Alors on transporte le malade dans un autre lit, où on lui permet d'avoir des draps et une chemise de toile. On supprime les remèdes, et on se contente de le faire boire abondamment. Au cinquième jour, il peut se lever. S'il se trouve soulagé et que cela soit encore nécessaire, on recommence la cure au bout de quelques jours. Sinon, on y renonce ; mais il est rare qu'elle ne favorise pas au moins l'effet des autres remèdes. Pour l'ordinaire, elle excite

une fièvre assez forte, et quelquefois une éruption miliaire générale, semblable à celle que produisent les eaux de Leuck en Valais, lesquelles ont aussi été recommandées pour cette espèce de rhumatisme.

2. *La goutte* (*arthritis*) est une inflammation bâtarde des articulations du pied ou de la main, et surtout du gros orteil, caractérisée par la tumeur, la rougeur et la douleur de la partie malade, revenant par intervalles, et alternant souvent avec quelque affection de l'estomac ou des intestins.

Cette espèce d'inflammation ne suppure jamais; mais elle produit à la longue des tumeurs tophacées, remplies d'une matière blanche, dure, et friable comme la craie.

Les accès de goutte sont d'abord d'une nature évidemment inflammatoire, ne durent que quelques jours, mais reviennent tous les deux ou trois ans, avec d'excellens intervalles, pendant lesquels le malade jouit de la meilleure santé. Peu-à-peu les accès deviennent plus longs, plus fréquens, moins inflammatoires; mais alors les articulations affectées demeurent beaucoup plus long-temps enflées roides, souvent œdémateuses, et les intervalles sont troublés par différens symptômes de dyspepsie et d'atonie générale, qui ont fait donner à la goutte sous cette forme, le nom de *goutte atonique*.

Lorsque la goutte quoiqu'inflammatoire, passe avec rapidité d'une articulation à l'autre, on l'appelle *goutte vague*. Il arrive souvent alors qu'elle se porte, comme le rhumatisme, sur les organes intérieurs, et produit par-là des affections très-graves, qui prennent le nom de *goutte remontée*, et peuvent devenir promptement mortelles, si, à l'aide des sinapismes et des vésicatoires, ou d'autres applications stimulantes, telles que des bains de jambes, dans lesquels on verse une once d'acide muriatique, on ne parvient pas à rappeler la goutte aux extrémités.

C'est pourquoi, lorsqu'elle est régulière et qu'elle affecte les articulations des pieds ou des mains, il n'y a aucun remède à faire. Le régime seul suffit. Le malade doit éviter toute irritation, tant de l'esprit que du corps, se garantir soigneusement du froid et de l'humidité, se tenir le ventre libre par des lavemens, et vivre un peu plus sobrement qu'à l'ordinaire.

Mais dans la goutte atonique, un régime fortifiant est convenable, et les malades se trouvent souvent très-bien des stimulans spiritueux, tels qu'une infusion de guayac dans du rhum (N°. 69), ou autres remèdes semblables. Pour rendre aux articulations de la souplesse et de la force, rien ne réussit mieux

que les douches d'eaux chaudes et hydro-sulfureuses.

Les toniques proprement dits, tels que le kina et les amers, passent pour dangereux. Je ne les ai jamais employés comme anti-goutteux. On croit qu'ils ont souvent contribué à déplacer la goutte, et à la porter sur l'intérieur.

VIe. LEÇON.

Des maladies éruptives et 1°. de la Petite-vérole.

LES exanthèmes, ou maladies éruptives, sont caractérisées par des boutons ou des taches rouges, qui se manifestent sur toute la peau, après quelques jours de fièvre simple, continue, rarement intermittente ou rémittente, ordinairement accompagnée de mal de tête, de douleur à l'épigastre, de nausées; et de vomissemens. Au bout de deux à cinq jours, l'éruption se fait, et la fièvre cesse ou diminue. Cette éruption consiste ou en boutons remplis de pus, ou de sérosité, et enflammés à leur base; ou en petites taches rouges, élevées, sans suppuration, et ramassées en grappes; ou en taches rouges et inégales, plus ou moins étendues, mais sans tumeur.

La maladie suit un cours particulier, qui

diffère dans chaque genre, mais dont elle ne s'écarte presque jamais. Sa durée est de 5 à 20 jours. Elle se guérit spontanément. Tout l'art du médecin ne peut que prévenir les accidens qui surviennent quelquefois, ou y remédier. Sur la fin de la maladie, il faut purger deux ou trois fois le malade pour éviter les phlegmons, et autres inflammations extérieures, qui en sont les suites ordinaires.

Ces maladies sont tout à-la-fois épidémiques et contagieuses. Elles étoient inconnues aux Grecs et aux Romains, et paroissent avoir été apportées dans l'Europe par les Arabes. Elles ont ceci de particulier, c'est qu'il est très-rare que le même individu en soit attaqué plus d'une fois.

Nous ne connoissons guères dans ce pays que cinq genres principaux d'exanthèmes ; 1. la petite-vérole ; 2. la petite-vérole volante ; 3. la rougeole ; 4. la fièvre rouge ; et 5. la fièvre ourtilière.

1. La *petite-vérole*. (*Variola.*) est une maladie très-contagieuse, dans laquelle après deux ou trois jours de fièvre, il se manifeste sur tout le corps des boutons qui, dans l'espace de huit jours suppurent, sèchent, et laissent quelquefois après eux une cicatrice creuse. C'est souvent une maladie très-bénigne, mais souvent aussi elle se présente sous une forme

tellement dangereuse qu'elle cause actuellement en Europe la mort de la 15e. ou 16e. partie des hommes. Le danger paroît proportionné au nombre des boutons qui surviennent au visage, et ce nombre varie au point que tantôt il n'y en a que cinq ou six, et tantôt une si grande quantité qu'ils se confondent en un seul et ne forment plus qu'une seule croûte. Quoique ce ne soit là qu'une différence de degré dans l'intensité de la maladie, et non une différence spécifique, puisque le même venin peut la reproduire sous l'une et l'autre forme, et que d'ailleurs l'on observe toutes les nuances intermédiaires entre ces deux extrêmes, cette différence suffit cependant pour partager ce genre en deux espèces très-distinctes, eu égard à la marche de la maladie, aux accidens dont elle est susceptible, et au traitement qu'elle exige.

a. La petite-vérole discrète commence par une fièvre modérée qui dure trois ou quatre jours avec des maux de tête, des nausées, des vomissemens, une grande sensibilité à l'épigastre, et quelquefois des convulsions. Au 4e. jour, il survient par tout le corps et surtout au visage des boutons rouges, élevés et séparés. Alors les symptômes de fièvre cessent. L'éruption continue à se faire pendant trois jours, au bout desquels les boutons com-

mencent à blanchir, grossissent et se changent en de petits abscès, pleins d'un pus jaunâtre, rouges, et enflammés à leur base. Au 9e. jour de la maladie, c'est-à-dire, au 6e. de l'éruption, il survient une fièvre qu'on appelle *secondaire*, et qu'on attribue à la suppuration, parce qu'elle est proportionnée au nombre des boutons. Le visage et les paupières s'enflent, les yeux se ferment, l'enflure passe ensuite aux mains, et enfin aux pieds. Au 12e. jour, les boutons commencent à sécher dans le même ordre. Au 15e. jour, les croûtes commencent à tomber, la maladie se termine par un peu de diarrhée, et le malade reprend sa gaîté, son appétit, et ses forces. Cependant, après la chûte des croutes, il se forme de petites écailles, qui tombent et se renouvellent plusieurs fois de suite, jusqu'à laisser des creux, et le malade est marqué de taches bleuâtres qui durent plusieurs semaines. La maladie demeure contagieuse pendant près de deux mois.

Tel est le cours ordinaire de la maladie, et s'il ne survient point d'accidens, le médecin n'a presque rien à faire. Car, pourvû que le malade boive abondamment, pourvû qu'en le couvrant bien par le reste du corps, on lui fasse constamment respirer un air frais, surtout pendant la fièvre éruptive, et au com-

mencement de l'éruption, pourvû enfin qu'aussitôt après la désiccation, on le purge une ou deux fois, comme cela est convenable dans tous les exanthèmes, la maladie se termine toujours heureusement. Si les convulsions sont fortes, et que l'air frais ne suffise pas pour les dissiper, il faut avoir recours aux antispasmodiques, tels que les fleurs de zinc; (Nos. 18, 19 et 70) si les urines sont peu abondantes et chargées, à l'esprit de nitre dulcifié (No. 31); si le malade a des soubresauts incommodes, à la liqueur minérale d'Hoffmann (No. 17); s'il est tourmenté par l'insomnie, au syrop de Diacode, etc. Le régime antiphlogistique est le plus convenable, et la boisson qui m'a le mieux réussi, est l'eau fraîche, pure, ou coupée avec un quart de lait.

Mais si la suppuration se fait mal, et que les boutons se remplissent d'un pus limpide, avec une base pâle, c'est mauvais signe. C'est ce qu'on appelle une *petite-vérole crystalline*, maladie heureusement assez rare, dans laquelle la fièvre est communément accompagnée de symptômes de malignité, et qu'il faut traiter par le kina (Nos. 3 et 4), le régime fortifiant et les cordiaux (Nos. 71 et 72.)

b. La *petite-vérole confluente* est précédée par une fièvre plus grave que la discrète,

par des maux de tête et des vomissemens plus opiniâtres, par une extrême angoisse précordiale, des douleurs de colique et des maux de reins. Les convulsions sont plus rares. Au 2d. ou 3e. jour, il survient une multitude de petits boutons, pâles, et confluens, au visage et dans d'autres parties du corps. Ces boutons grossissent moins et plus tard; ils sont gris plutôt que jaunes, et leur base est peu enflammée. Ils deviennent très-fétides. L'éruption ne fait point cesser la fièvre éruptive. Pendant la fièvre secondaire, le visage enfle prodigieusement, les paupières sont obstinément collées, et il se forme souvent sur le globe même de l'œil des ulcères graves, des taches, etc. Il survient aussi une salivation abondante, avec esquinancie. C'est au moment de la désiccation, qui se fait toujours plus lentement et plus tard, que commence le danger. Le malade prend alors de l'oppression, ou une diarrhée très-opiniâtre, qui, si elle ne le tue pas promptement, dégénère en une fièvre lente très-dangereuse. Lorsque la maladie s'annonce sous de plus heureux auspices, les boutons se réunissent en une seule croûte noire et fétide, qui s'ouvre par grandes fissures, dont il découle un pus ichoreux, et ce n'est qu'au bout de plusieurs jours, avec une extrême démangeaison

son, et de grandes et vilaines cicatrices que le malade se guérit.

Quelquefois il survient dès les premiers jours de la maladie des *pétéchies* noires, ou des *taches* livides et gangréneuses, sur la poitrine et sur le reste du tronc, avec de tels symptômes de malignité que le malade meurt avant l'éruption, symptômes qui peuvent aussi survenir tout d'un coup et par un accident imprévu, même dans une petite-vérole de bonne apparence, avec des convulsions prolongées au point d'empêcher l'éruption et de devenir mortelles.

Quant au traitement, il faut distinguer trois périodes dans la maladie : 1. depuis le commencement de la fièvre jusqu'à la fin de l'éruption. 2. Depuis la fin de l'éruption jusqu'au commencement de la désiccation. 3. Depuis ce moment jusqu'a la fin de la maladie.

Dans le premier période, si la fièvre s'annonce avec des symptômes inflammatoires, le régime antiphlogistique, une boisson abondante d'eau et de lait, les remèdes tempérans, et surtout l'air froid sont nécessaires; et même si le malade est adulte, jeune, robuste, pléthorique, une ou deux saignées peuvent être convenables. Mais si l'éruption est très-abondante et difficile, si les boutons sont petits et pâles, si le pouls est fréquent

et concentré, ou s'il y a des accidens convulsifs, qui paroissent menaçans, ce qui m'a réussi le mieux, c'est de faire étendre le malade nud sur le plancher, et de lui faire jeter de l'eau froide sur tout le corps avec un arrosoir de jardin, après quoi on l'enveloppe dans une couverture de laine, et on le remet dans son lit. On réitère cette opération deux ou trois fois par jour. On a recours en même temps aux vésicatoires, qu'on applique aux jambes, aux fleurs de zinc en doses graduellement augmentées, aux poudres de la Comtesse de Kent avec addition de kermes minéral, etc. (N°. 73.) 2. Dans le 2d. période, on continue les mêmes remèdes, s'ils sont encore nécessaires, mais avec ménagement; on substitue de simples lavages à l'arrosement; on administre des juleps acidulé ou antispasmodiques (Nos. 17, 30 et 31.), et pour boisson de l'eau de Seltzer en abondance. 3. Enfin, pendant la désication, si la suppuration est de mauvaise nature, les toniques et les antiseptiques, tels que le kina et le vin, sont nécessaires.

Mais tous ces moyens de guérison sont bien inférieurs en succès à la méthode prophylactique, qui consiste dans *l'inoculation*, connue, à ce qu'il paroît, depuis un temps immémorial dans les Indes, d'où la petite-

vérole est originaire, introduite en Europe et pratiquée en Angleterre depuis près de 80 ans, adoptée à Genève depuis plus de 50 ans, et bien perfectionnée aujourd'hui par la découverte de la vaccine, qui la rend absolument exempte de tout danger, quoiqu'aussi sûre.

La *vaccine* est une maladie particulière aux vaches de certain pays, qui leur fait venir autour du pis des boutons bleuâtres remplis d'une sérosité limpide. Si avec une lancette humectée de cette sérosité on fait une légère piqûre sur le bras d'un enfant, au bout de 4 jours il survient à l'endroit de la piqûre un très-petit bouton rouge et élevé, qui peu-à-peu acquiert la grosseur d'un pois, devient vésiculaire, bien circonscrit, un peu creux dans le milieu, d'une couleur jaunâtre, et rempli d'une sérosité visqueuse, mais claire comme de l'eau. Au 8e. jour il survient de la fièvre, et bientôt après, le bouton s'entoure d'une rougeur vive d'un ou deux pouces de diamètre. Au 10e. jour, la fièvre cesse, la rougeur disparoît d'abord au centre, et ensuite dans les bords; le bouton sèche et se convertit en une croûte brune et lisse qui tombe au bout de quatre semaines. Telle est la marche constante de cette maladie, qui n'est jamais contagieuse, mais pres.

que toujours extrêmement légère et exempte d'accidens, quels que soient l'âge, le sexe, et le tempérament de l'enfant.

Or, mille et mille expériences ont prouvé, que quoiqu'elle n'excite presque jamais de boutons sur aucune autre partie du corps qu'à l'endroit de l'incision, il suffit de l'avoir eue telle que je viens de la décrire pour être sûrement garanti et pour toujours de la possibilité de prendre la petite-vérole. Et comme on peut dans toutes les saisons la donner à un enfant sans aucun danger, il est évident que si l'on avoit la précaution de vacciner tous les enfans peu après leur naissance, non-seulement on les garantiroit d'une des plus funestes maladies qui les menacent, mais encore on parviendroit infailliblement par là, et en très-peu d'années, à faire entiérement disparoître la petite-vérole. C'est pourquoi en attendant que les Gouvernemens prennent tous cet important objet en considération, il est du devoir de tous les Médecins et Chirurgiens, de faire tous leurs efforts pour parvenir à ce but, soit en exhortant les parens à ne pas négliger ce préservatif et en leur en faisant sentir les avantages, soit en vaccinant tous les enfans qu'on leur présente, et en se contentant d'honoraires, dont la modicité soit proportionnée au

peu de peine que leur donne cette opération et aux facultés des parens de l'enfant.

Mais ils doivent avoir soin ; 1. de choisir toujours le virus le plus frais et le plus limpide, en le prenant autant que possible avant le 8e. jour, et sur un enfant bien sain ; 2. de ne faire à chaque bras qu'une ou deux piqûres ou incisions très-légères et très-superficielles, de la longueur d'une ligne ou une ligne et demie tout au plus (3 millimètres) et de manière à ne faire sortir de la plaie que peu ou point de sang ; 3. de recommencer l'opération, pour peu que le progrès des incisions ou des piqûres s'écarte de la marche ordinaire. Car il arrive quelquefois que la vaccine mal choisie ou dégénérée produit par l'inoculation une inflammation irrégulière, communément très-précoce, mal circonscrite, n'ayant qu'une fausse apparence de vésicule, mais accompagnée de suppuration et de fièvre. C'est ce qu'on appelle la *vaccine bâtarde*. Comme elle ne garantit point de la petite-vérole, il faut prendre garde à ne pas la confondre avec la vraie vaccine. D'un autre côté, si l'incision est trop profonde, elle produit quelquefois une *irritation érysipélateuse*, susceptible de s'étendre le long du bras, et de donner de l'inquiétude. Lorsque cela arrive, il faut avoir recours à des

lavages d'eau et de vinaigre, ou d'eau de Goulard.

VIIe. LEÇON.

De la Petite-vérole volante, de la Rougeole, de la Fièvre rouge, et de la Fièvre ourtilière.

2. LA *petite-vérole volante* (*Varicella*), est une maladie toujours très-légère, qui n'exige d'autre remède qu'une ou deux purgations à la fin, comme tous les autres exanthèmes, mais qu'il importe de bien distinguer de la petite-vérole ordinaire, pour ne pas accréditer l'erreur, que l'on peut avoir celle-ci plus d'une fois. Voici en quoi elle en diffère: 1. la fièvre éruptive est beaucoup plus légère, au point d'être souvent inobservée; 2. les boutons sont plus gros, remplis d'un fluide aqueux et limpide, qui ne suppure que rarement, et jamais abondans au point d'être cohérens ou confluens, 3. chaque bouton ne dure que trois jours, mais il se fait quelquefois plusieurs éruptions successives qui prolongent la durée de la maladie jusqu'à trois semaines.

J'ai vu le même individu être atteint plus d'une fois d'une maladie semblable; mais peut-

être est-ce une illusion; j'ai quelque lieu de soupçonner qu'il y en a plusieurs espèces différentes, qui ne garantissent point l'une de l'autre.

3. La *Rougeole*, (*Rubeola*) est une maladie épidémique et contagieuse, dans laquelle après une fièvre accompagnée de larmoiement, d'éternuement, d'enchifrénement, de toux, d'enrouement, et quelquefois d'angoisses et de vomissement, il se fait au 4e. jour ou plus tard, une éruption générale de petits boutons, semblables à des piqûres de puce, mais un peu plus élevés, en grappe, et ayant une base large, inégale, et très-rouge. Au bout de trois jours, ces boutons se terminent par écailles farineuses, qui laissent des taches violettes. La fièvre augmente pendant l'éruption, et ne cesse qu'après la désiccation. L'éruption est toujours plus égale que dans la petite-vérole; mais la maladie elle-même varie beaucoup. La fièvre est quelquefois intermittente ou rémittente, mais pour l'ordinaire continue, quelquefois très-légère, souvent très grave, tantôt subite, et tantôt annoncée long-temps à l'avance par la toux et le mal-aise. Le ventre est tantôt constipé, tantôt trop relâché. L'angoisse précordiale et les vomissemens sont souvent très-opiniâtres, surtout chez les adultes. La fièvre revient

souvent après la désiccation, sous la forme d'un catarrhe inflammatoire, et quelquefois mortel. Plus ordinairement les symptômes de catarrhe, la toux, l'enrouement, l'oppression, augmentent sans fièvre, et dégénèrent en vraie phthisie dans ceux qui y sont disposés. La diarrhée devient souvent une maladie chronique. Souvent aussi, il survient des ophthalmies graves et rebelles, des furoncles, des engorgemens scrophuleux, et quelquefois, mais rarement dans ce pays, des ulcères malins et gangréneux.

Quant au traitement, si la maladie est légère, il suffit de tenir le malade au lit et au régime, de le garantir du froid pour ne pas augmenter les symptômes de catarrhe, et de la lumière pour prévenir l'ophthalmie, de lui donner abondamment à boire quelque ptisanne adoucissante, telle que l'eau d'orge et la reguelisse, de lui faire prendre fréquemment et par cuillerées une émulsion composée d'huile d'amandes douces et de gomme arabique (N°s. 43, 44), ou ce qui revient presque au même, un linctus fait avec un jaune d'œuf, du sucre, de l'eau de fleurs d'orange et un peu d'eau, et de le purger deux ou trois fois à la fin par quelque purgatif doux, tel que la manne, la magnésie ou l'huile de ricin.

Mais si la maladie est grave et inflamma-

toire ; il ſaut avoir recours aux saignées, aux vésicatoires, au kermes minéral et aux remèdes tempérans (Nos. 14, 15, 45), dans quelque période que ce soit de la maladie, même au milieu de l'éruption. Les symptômes subséquens, l'ophthalmie, la diarrhée, la toux, etc. se traitent par les remèdes qui leur sont propres.

Dans toutes les épidémies de rougeole, on observe des maladies éruptives qui lui ressemblent par l'apparence des boutons, mais qui en diffèrent en ce que l'éruption n'est ni aussi régulière, ni accompagnée et précédée de l'appareil de catarrhe qui distingue la rougeole des autres exanthèmes. C'est ce qu'on appelle la *ſausse rougeole*, maladie qui a ſait croire à quelques Médecins qu'on peut avoir la rougeole deux ſois. Quant à moi, je n'ai jamais vû d'exemple de cette récidive, mais j'ai ſréquemment vû la ſausse rougeole survenir avant ou après la véritable.

4. *La ſièvre rouge* (*Scarlatina*), est une maladie épidémique et contagieuse, mais beaucoup moins générale que la petite-vérole ou la rougeole. Elle s'annonce par une fièvre plus ou moins ſorte, accompagnée de mal de gorge, et quelqueſois de maux de cœur. Au second ou troisième jour, il se ſait une éruption qui consiste ou en une rougeur générale de la peau, avec une multitude de points

d'une couleur plus foncée, ou en grandes taches, d'un contour inégal, mais séparées et non ponctuées. Au sixième jour, l'éruption et la fièvre disparoissent. Ensuite, mais à une époque indéterminée, la peau pèle ou par écailles farineuses, ou par grands lambeaux. Cette desquamation dure cinq ou six semaines; et pendant tout ce temps-là, si le malade est tant soit peu exposé au froid, à l'humidité, ou simplement à l'air libre, il court le danger ou d'enfler par tout le corps, ou d'être suffoqué par l'oppression, ou de tomber dans une hydropisie ascite, ou dans un hydrocéphale, par l'épanchement de sérosités dans le bas-ventre, ou dans le cerveau; ce qui n'arrive jamais, si pendant quarante jours, ou jusqu'à-ce que la desquamation soit complettement terminée, il a bien soin de ne pas prendre l'air. Telle est la marche ordinaire de la maladie; mais elle est susceptible de beaucoup de variétés. La fièvre est plus ou moins bénigne, et quelquefois elle prend de très-bonne heure un caractère de malignité; l'esquinancie est souvent accompagnée d'aphthes très-douloureux; et quelquefois, mais rarement dans ce pays, elle devient très-dangereuse par la gangrène; enfin, la desquamation est tantôt prompte et tantôt tardive, tantôt très-légère, même après une forte fiè-

vre ou une vive rougeur, et tantôt générale et abondante, même après une éruption peu considérable ou totalement inapperçue. Dans les épidémies de ce genre, on voit même des malades qui, sans aucune apparence de fièvre, de rougeur, ou de desquamation, sont tout d'un coup atteints d'anasarque ou d'oppression, comme si, après avoir eu la fièvre rouge, ils s'étoient imprudemment exposés à l'air. Il n'est pas bien sûr que toutes ces variétés appartiennent à la même espèce de maladie. Quoiqu'il en soit, j'ai vu une personne qui a eu deux fois, et à une grande distance l'une de l'autre, une fièvre rouge bien caractérisée. Mais j'ai lieu de croire que ces exemples sont bien rares.

Quant au traitement, il est fort simple. La maladie n'exige, à proprement parler, aucun remède particulier, à moins qu'elle ne s'annonce, ce qui est extrêmement rare chez nous, par un mal de gorge gangreneux, et avec des symptômes de malignité, qui exigeroient un prompt emploi des vésicatoires, du kina et des autres antiseptiques, au nombre desquels je me fais un plaisir d'annoncer les fumigations d'acide nitrique dirigées sur les ulcères mêmes de la gorge. Elles ont eu le succès le plus complet dans une des Communes de notre Département, dont le Dr.

Montfalcon de Carouge, a été appelé en dernier lieu à soigner presque tous les habitans, qu'une épidémie de ce genre plongeoit dans la désolation.

Hors de là, la fièvre rouge n'exige qu'un régime antiphlogistique, quelques remèdes tempérans (Nos. 14, 15), quelques gargarismes qui, s'il y a des aphthes, doivent être composés de miel rosat et de borax (No. 41), et une ou deux purgations à la fin de la maladie, comme dans les autres exanthèmes. Mais ce qu'il y a de plus essentiel à observer, au moins dans ce pays, c'est de bien renfermer le malade, non-seulement pendant la durée de la fièvre et des rougeurs, mais encore pendant tout le temps de la desquamation, c'est-à-dire, pendant cinq à six semaines, durant lesquelles il ne doit lui être permis de sortir de sa chambre, dont les portes et les fenêtres doivent être soigneusement fermées, que pour passer dans une autre chambre contiguë, dont la température doit constamment être la même que celle de la sienne. Dans l'une et dans l'autre, il doit toujours être bien à l'abri des courans d'air, fut-ce même de l'air chaud.

Pour accélérer la fin de la desquamation et fortifier la peau, je me suis bien trouvé de faire laver tout le corps et tous les jours, avec du vin rouge et de l'eau de savon

chaude. Mais ces lavages doivent être faits avec précaution, par le moyen d'une éponge, sans immersion, et en essuyant bien le malade aussitôt après avec des linges chauds. Car on ne sauroit trop insister sur la nécessité de le bien garantir du froid et de l'humidité.

Quand il aura achevé sa quarantaine, si la desquamation est complettement terminée, on lui permettra de prendre l'air, mais graduellement, par un temps sec seulement, en ayant soin qu'il ne s'arrête ni à la promenade, ni dans les rues, et en l'habillant bien.

Si, pour avoir négligé l'une ou l'autre de ces précautions, il survient quelqu'une des suites que produit ordinairement l'accès de l'air pendant la desquamation, telle que de l'anasarque, de l'oppression, des maux de tête avec vomissement, assoupissement ou convulsions, une suppression totale, ou une grande diminution des urines, ou d'autres symptômes d'épanchement dans les cavités du cerveau, de la poitrine, ou du bas-ventre, il faut d'abord avoir recours aux vésicatoires et aux diaphorétiques, tels que le kermès minéral et les poudres de la Comtesse de Kent (N°. 73.), sans négliger les remèdes convenables dans des affections de ce genre, considérées en elles-mêmes, et sans aucun égard à la cause qui les produit; je veux dire les diu-

rétiques, tels que la digitale, la scille, l'acétite de potasse, etc. (Nos. 54, 55, 56), ou les antispasmodiques, tels que l'éther, la teinture de succin, l'alkali volatil, etc. (Nos. 16, 25, 74.)

5. La *fièvre ourtilière* (*Urticaria*), est une maladie analogue à la fièvre rouge, dans laquelle, au second jour d'une fièvre éruptive très-légère, il survient par tout le corps de grandes taches rouges, avec des ampoules semblables à des piqûres d'orties. Cette éruption disparoît communément dans le jour, revient le soir avec un peu de fièvre, et cesse complettemen au bout de quelques jours. Il y a souvent un peu de bouffissure au visage et aux mains, mais jamais ni desquamation, ni anasarque, ni aucune des conséquences de la fièvre rouge. Le traitement n'exige rien de particulier. Il est prudent de renfermer le malade pendant quelques jours.

La fièvre ourtilière dégénère quelquefois en une maladie chronique très-rebelle, appellée *essera* ou *porcelaine*, dans laquelle, au printemps sur-tout, les ampoules reviennent tous les matins au visage et à la poitrine, avec bouffissure et démangeaison. Si le petit lait, les eaux de Seltzer, les sucs d'herbes, surtout celui de fumeterre, et autres remèdes dépuratifs, ne réussissent pas, les bains de Leuck en Valais, qui ont la propriété de

faire sortir une éruption générale laquelle dure quelques jours, sont ce qu'il y a de mienx à tenter.

VIIIe. LEÇON.

Des Hémorrhagies.

TOUT épanchement de sang par rupture s'appelle une *hémorrhagie*. Si le sang se fait jour hors du corps, on dit que l'hémorrhagie est *externe*; sinon, c'est ce qu'on appelle une hémorrhagie *interne*. Tel est, par exemple, l'épanchement de sang qui est si fréquemment la cause de l'apoplexie. Les hémorrhagies internes sont des causes présumées de maladie, plutôt que des maladies distinctes. Elles ne deviennent telles, que lorsque le sang épanché d'abord dans l'intérieur du corps se fait jour au-dehors.

Les hémorrhagies externes se divisent en hémorrhagies *actives* ou *passives*, selon qu'elles proviennent de la trop grande impétuosité du sang, ou du relâchement des vaisseaux. Les premières sont communément accompagnées de fièvre, et c'est par cette raison qu'elles constituent le quatrième ordre des *pyrexies* ou maladies fébriles, du second ordre desquelles elles se rapprochent d'ailleurs beaucoup. Car

si l'on saigne le malade, le sang se trouve couëneux, comme dans les maladies inflammatoires, ce qui n'a pas lieu dans les hémorrhagies passives. Aussi relègue-t-on celles-si pour l'ordinaire parmi les maladies *locales* dont elles forment un ordre séparé.

Mais cette distinction n'est pas toujours facile. Pour peu que la maladie se prolonge, une hémorrhagie d'abord active devient passive sur la fin. Les hémorrhagies passives tiennent souvent, d'ailleurs, à des causes générales, et quand elles sont considérables, leurs effets s'étendent aussi à toute la constitution.

Je traiterai donc ici de toutes les hémorrhagies, tant passives qu'actives, sauf celles qui étant produites par quelque force extérieure sont plutôt du ressort de la chirurgie que de la médecine.

Dans toute hémorrhagie, si le pouls est plein, fort et fréquent, il faut saigner et traiter le malade par le régime antiphlogistique, la diète, le repos et les réfrigérans, tels que le nitre, les acides et les émulsions (Nos. 75, 30, 76). Mais lorsqu'il n'y a point de fièvre, ou que les symptômes fébriles sont appaisés, et que l'hémorrhagie ne subsiste plus que comme passive, il faut avoir recours aux adstringens, parmi

mi lesquels on compte encore les acides, surtout les acides minéraux (No. 30.), et de plus, la conserve de roses ou d'églantier, l'alun, le cachou, l'ipecacuanha en petites doses, les noix de Galles, le kina, l'opium, et le diascordium, (Nos. 27, 28, 29, 77, 78 et 79.) J'ai aussi employé avec succès, dans cette intention, la poussière de charbon à la dose d'une cuillerée à café quatre fois par jour. Je ne sais trop sous quelle indication théorique peuvent se ranger les remèdes glutineux ou inspissans, tels que la racine de consoude (No. 80.), la gomme adragant, l'amidon, la colle de poisson, et celle de peau d'âne (Nos. 51, 52 et 53.); mais j'en ai vu fréquemment de bons effets dans les deux périodes.

Les principales hémorrhagies, communes dans ce pays : sont, 1. le saignement de nez; 2. le crachement de sang; 3. le vomissement de sang; 4. les hémorrhoïdes; et 5. les pertes rouges.

1. Le *saignement de nez.* (*Epistaxis.*) C'est une hémorrhagie dans laquelle le sang se fait jour goutte à goutte par les narines. Il y en a deux espèces :

a. L'une (*Epistaxis juvenilis*) à laquelle les enfans et les jeunes gens des deux sexes sont particuliérement sujets. Celui-ci est rarement accompagné de fièvre, quoique dépendant

presque toujours d'une trop grande impétuosité ou détermination du sang vers la tête. Il n'est presque jamais trop abondant ; et pour l'ordinaire c'est une évacuation critique ou salutaire qui prévient ou guérit quelque autre maladie. Aussi n'exige-t-elle jamais que quelques précautions de régime, ou tout au plus quelques bains de pieds et un peu de nitre matin et soir.

b. L'autre (*Epistaxis senilis*), qui menace plus spécialement les vieillards, est au contraire une maladie grave, communément précédée et accompagnée de maux de tête, de vertiges, d'éblouissemens et quelquefois de fièvre. L'hémorrhagie est pour l'ordinaire ici très-abondante. J'ai vu des malades perdre, en une seule fois, trois ou quatre livres de sang. Je n'ai vu personne qui en soit mort, mais j'en conçois la possibilité. J'ai vu du moins une très-grande foiblesse succéder à l'hémorrhagie.

Les moyens ordinaires suffisent rarement pour l'arrêter. Il faut souvent de plus introduire dans le nez des tampons de charpie trempée dans l'eau de Rabel (N°. 81.), s'assurer qu'ils remontent assez haut pour atteindre le vaisseau d'où sort le sang, et les attacher à un fil pendant, pour pouvoir les retirer au bout de 24 ou 36 heures. Le malade doit d'ailleurs

être gouverné pour le régime comme dans une maladie inflammatoire, tant pour prévenir le retour de l'attaque que pour empêcher qu'elle ne se renouvelle dans l'intérieur du cerveau, et ne produise une apoplexie, suite ordinaire de ces accidens.

2. Le *crachement de sang* (*Hæmoptysis*;) est plus ordinairement un symptôme accidentel de l'inflammation de poitrine qu'une maladie simple. Quand le vaisseau rompu est assez considérable pour que le sang sorte à gros bouillons, il ne tarde pas à remplir les bronches, et le malade meurt subitement, en rendant des caillots de sang qui ont la forme et le calibre des plus grosses ramifications de la trachée artère. Pour l'ordinaire cependant, l'hémorrhagie n'est pas à beaucoup près aussi effrayante. Le sang passe sous la forme de crachats de sang pur et d'une couleur vermeille, ou teints uniformément d'une couleur plus pâle, ou parsemés seulement de filets de sang. Dans tous les cas, mais surtout dans le premier, il est à craindre qu'un caillot de sang retenu dans les bronches, ou la rupture même du vaisseau, ne devienne le foyer d'une irritation inflammatoire et purulente, qui conduise à la phthisie, pour peu que le malade y soit disposé.

On n'a ici aucun moyen particulier de gué-

rison. On s'en tient aux remèdes généraux, en insistant plus particulièrement sur la saignée, les réfrigérans, les calmans et les mucilagineux. Après quoi, le malade doit être gouverné, comme s'il étoit menacé de phthisie.

3. Le *vomissement de sang.* (*Hœmatemesis.*) Il y en a deux espèces :

a. L'une qui retient le nom du genre et qui est pour l'ordinaire produite par un état de pléthore artérielle jointe à quelque irritation spasmodique, en conséquence de laquelle l'estomac se contracte à rebours, et amène un vomissement qui rompant les petites artères de cet organe, produit une évacuation plus ou moins abondante d'un sang dont la couleur vermeille annonce suffisamment l'origine.

Cette maladie qui est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes est beaucoup moins dangereuse qu'elle ne le paroît. Elle n'exige communément, pour sa guérison que quelque julep acidulé et quelques antispasmodiques. J'ai vu l'opium en particulier réussir parfaitement bien à prévenir les rechutes.

b. La *maladie noire*, (*Melæna*) est un vomissement de sang, précédé pour l'ordinaire par quelques douleurs sourdes dans l'estomac, et par des maux de cœur. Quelquefois aussi il survient subitement. Le malade rend tout

d'un coup une grande quantité (quelquefois jusqu'à huit ou dix livres) de sang noir et à demi-coagulé. Il devient en même temps d'une pâleur extrême, il perd complétement ses forces, il a des demi-défaillances continuelles, les extrémités froides, le pouls petit, palpitant et presque nul. On croiroit qu'il va mourir. Cependant, ces symptômes cessent pour l'ordinaire au bout de quelques heures; mais on sent encore pendant quelque temps à l'épigastre de fortes pulsations artérielles, et pendant trois jours les selles sont noires et poissées.

Telle est la marche de cette maladie qui tient presque toujours à une disposition hémorrhoïdale, et qui quand elle se borne à une seule attaque, n'a pour l'ordinaire aucune suite. Mais quelquefois le malade est sujet à des rechûtes, et alors il a plus ou moins continuellement des palpitations à l'épigastre, des crampes à l'estomac, et autres symptômes de dyspepsie. Quelquefois encore le vomissement de sang revient tous les jours, et alors il n'est pas aussi abondant; mais il survient de la fièvre avec des symptômes d'irritation qui dégénèrent facilement en symptômes de malignité. Quelquefois enfin, l'hémorrhagie ne se fait que dans les intestins sans vomissemens, et alors elle peut être ou assez abondante pour devenir mortelle par elle-

même, ou accompagnée de symptômes de gangrène qui ne sont pas moins redoutables. Mais ces accidens sont très-rares, et en général, la maladie noire telle que nous la voyons ici, quoique très-effrayante, n'est presque jamais une maladie bien dangereuse, à moins de quelque complication.

Au surplus, il ne faut pas la confondre avec les *vomissemens fuligineux* qui surviennent dans les cas de squirrhe au pylore, et qui sont toujours un symptôme grave. Dans ceux-ci, on n'apperçoit aucune trace de sang, ni dans les matières rendues, ni dans les selles subséquentes.

Le traitement de la maladie noire est fort simple. Quand il n'y a point de complication, je me borne à prescrire un julep acidulé (N°. 30.), et des poudres laxatives composées de crème de tartre et d'ipecacuanha (N°. 82.) La fièvre, s'il y en a, doit être traitée comme une fièvre continue, selon la nature des symptômes; si le mal tient à une suppression d'hémorrhoïdes, il faut les rappeler par des fumigations, des suppositoires et des sang-sues. Si la maladie dégénère en maladie chronique, les sucs d'herbes sont, comme dans toutes celles qui dépendent d'un engorgement dans le systême de la veine porte, le meilleur remède. Les symptômes dyspeptiques exigent des stomachiques antispasmodiques,

4. Les *Hémorrhoïdes*, (*Hæmorrhoïdes*, *Mariscæ*, etc.) sont un engorgement des veines du rectum, qui produit des tumeurs variqueuses dans l'intestin même, ou autour du fondement, ce qui donne d'abord lieu à distinguer les hémorrhoïdes en *internes* et *externes*. Ces tumeurs s'ouvrent par fois, et il en résulte une évacuation de sang plus ou moins abondante; on les nomme alors des *hémorrhoïdes fluentes*. Sinon, c'est ce qu'on appelle des *hémorrhoïdes sèches*. Quelquefois encore, il n'en sort point de sang, mais seulement des mucosités plus ou moins mêlées de lymphe coagulable; elles portent alors le nom d'*hémorrhoïdes blanches*. Les tumeurs hémorrhoïdales sont quelquefois très douloureuses, et quelquefois point du tout, ce qui les fait encore distinguer en hémorrhoïdes *irritées* ou *indolentes*.

L'hémorrhagie est plus abondante dans les hémorrhoïdes internes que dans les externes, et la maladie noire, elle-même, ne peut être considérée que commeune affection de ce genre, mais dans laquelle l'engorgement variqueux, au lieu de se borner aux veines du rectum, s'étend à d'autres parties du canal alimentaire. L'irritation hémorrhoïdale produit souvent de la fièvre, des maux de tête, des vertiges, et quelquefois des accidens lo-

caux assez graves, tels que des ulcères fistuleux, la chûte du fondement, etc. Quelquefois encore les hémorrhoïdes se portent sur le col de la vessie, et produisent le *pissement de sang*, ou la *dysurie.*

Sous quelque forme qu'elles se manifestent, les hémorrhoïdes sont toujours une maladie difficile à guérir, à moins qu'elles ne soient purement accidentelles et provoquées par la fatigue d'une grande course, d'une couche laborieuse, ou de quelque autre irritation locale. Si elles sont constitutionnelles, comme c'est l'ordinaire, elles n'admettent guères que des palliatifs. En fait d'applications locales, celles qui réussissent le mieux, sont l'onguent de peuplier, le beurre de cacao, les cataplasmes anodins, les tranches de veau, et les fumigations. D'un autre côté, l'accumulation des matières dans le gros boyau étant une cause d'irritation qui augmente toujours beaucoup l'engorgement et les douleurs hémorrhoïdales, il convient de tenir le ventre très-libre par des laxatifs doux, tels que le soufre, l'électuaire lénitif, ou la marmelade de Tronchin (N°. 83.), qui sont bien préférables non-seulement aux laxatifs résineux, tels que l'aloës, mais encore à la magnésie, et à l'huile de Ricin, lesquels quoique fort doux en général, occasionnent presque toujours plus ou moins

d'irritation au fondement. Si les tumeurs sont dures, sèches, ou polypeuses, il faut les lier ou les couper; si elles sont bien douloureuses et ne fluent pas, l'application des sang-sues devient nécesssaire. En fait de remèdes propres à détruire à la longue la disposition hémorrhoïdale, je ne connois rien de plus efficace que les sucs d'herbes, et un régime anti-phlogistique long-temps observé.

Mais nous sommes beaucoup plus fréquemment appelés à exciter les hémorrhoïdes qu'à les guérir. Car il arrive souvent que l'irritation hémorrhoïdale, se portant ailleurs qu'au fondement, occasionne des accidens plus ou moins graves, pour lesquels le meilleur moyen de guérison est de l'y rappeler par des fumigations, des suppositoires, des pilules aloëtiques (No. 84, 85.), ou d'y suppléer par l'application des sang-sues fréquemment réitérée.

5. Les *pertes rouges*, (*Menorrhagia*); sont une évacuation excessive ou irrégulière par le vagin d'un sang susceptible de coagulation. Cette maladie, souvent très-opiniâtre et très-difficile à guérir, est pour l'ordinaire produite ou par des mouvemens brusques et violens, ou par des emmenagogues irritans, ou par une couche laborieuse, par le déchirement ou l'extraction forcée du placenta, par son détachement dans la grossesse, détache-

ment dont l'*avortement* est souvent la conséquence, ou par un relâchement général de tout le système, en conséquence d'une vie molle et sédentaire, ou enfin par un état variqueux des vaisseaux de la matrice ou du vagin. Quelle que soit son origine, les boissons chaudes, et les mouvemens des bras augmentent beaucoup cette infirmité.

Quant aux remèdes, la saignée et les réfrigérans sont particuliérement utiles dans les grossesses, les antispasmodiques et les fomentations froides avec de l'eau ou du vinaigre dans les couches, et les adstringens, les toniques, un régime sec et fortifiant, dans les autres cas.

IXe. LEÇON.

Du Catarrhe et de la Dysenterie.

Le cinquième ordre des maladies fébriles est composé de deux genres qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, si ce n'est l'évacuation d'une certaine quantité de mucosité. Mais le siège de la maladie, la nature des symptômes et la méthode de cure n'ont rien de commun. Il faut donc les traiter séparément.

1. Le *Catarrhe* est une maladie dont le principal caractère est une irritation de la mem-

brane qui tapisse le nez, la gorge, la trachée artère et les bronches, irritation qui donne lieu à l'éternuement, au larmoyement, à l'enchifrénement, à l'enrouement, à la toux, et à l'oppression, selon que l'irritation a son siège dans la partie supérieure, moyenne, ou inférieure de cette membrane. Cette irritation est quelquefois très-légère; elle ne produit alors qu'un simple *rhume de cerveau*, ou de *poitrine*. Souvent au contraire elle est assez grave pour produire de la fièvre. C'est ce qu'on appelle une *fièvre catarrhale*, maladie dont les symptômes peuvent avoir un tel degré d'intensité qu'il n'y a aucune ligne de démarcation bien prononcée entre la fièvre catarrhale et l'inflammation de poitrine.

La membrane qui est le siège du catarrhe est naturellement tapissée d'une mucosité qui la garantit des impressions trop vives. L'irritation produite par le catarrhe en tarit d'abord la source. Il en résulte de la sécheresse, des efforts continuels et douloureux, mais inutiles, pour moucher et cracher. Mais ensuite l'irritation augmente l'action des vaisseaux qui produisent la mucosité. Elle devient abondante, d'abord acre et séreuse; mais peu-à-peu elle s'épaissit, et la morve ou les crachats viennent avec facilité; c'est ce qu'on appelle un *rhume múr*.

Les crachats sont quelquefois si abondans et si épais que la difficulté de les expectorer entretient la toux, donne de l'oppression, de l'angoisse, des douleurs vagues dans la poitrine. La *pituite* remplit alors les bronches au point de menacer le malade de suffocation, et gène tellement la circulation par l'embarras des poumons qu'il en résulte quelquefois un épanchement de sérosités dans les extrémités, dans la cavité du thorax, ou dans les cellules mêmes des poumons. Cette espèce de catarrhe porte le nom de *catarrhe des vieillards*. Souvent cette incommodité devient habituelle, et dure des années de suite. Le malade tousse et crache, sinon perpétuellement, au moins tous les matins, et ce n'est qu'après avoir rendu une grande quantité de pituite qu'il a quelques intervalles de repos. J'ai connu des personnes qui en rendoient ainsi de cinq à huit onces par jour, pendant plusieurs années de suite.

Les causes occasionnelles du catarrhe, sont :

1. Le *froid* et *l'humidité*, tant de l'air qu'on respire, que de celui qui nous environne et du terrain sur lequel on marche. Ce n'est pas le froid absolu qui enrhume, mais le froid relatif, d'où il suit qu'on peut y être exposé en été comme en hiver. L'habitude,

c'est-à dire, la longue durée d'un catarrhe ou sa fréquente répétition, augmente à cet égard la susceptibilité des malades. — Cette espèce de catarrhe a la plus grande analogie avec le rhumatisme vulgaire. Il est produit par les mêmes causes et presque toujours compliqué de douleurs (de la même nature que celles qui caractérisent le rhumatisme) dans les muscles du col et de la poitrine. C'est à une complication de ce genre, qui ressemble par les douleurs, la toux, la fièvre et l'oppression, à une inflammation de poitrine, qu'on a donné le nom de *fluxion de poitrine* ou *peripneumonie bâtarde*.

2. La *Contagion*. On voit tous les quatre ou cinq ans des catarrhes éminemment épidémiques et contagieux, dont on ignore l'origine, qui parcourent rapidement toute l'Europe, si ce n'est le monde entier, qui affectent la presque totalité des habitans de la ville ou du village où ils pénètrent, donnent aux uns de simples rhumes de cerveau ou de poitrine très-légers et promptement terminés, à d'autres des fièvres catarrhales plus ou moins graves; les personnes disposées à l'asthme ou à la phthisie en sont particuliérement menacées, et il en meurt un grand nombre dont la vie auroit propablement été prolongée de quelques mois ou de quelques

années sans cette circonstance. Ces épidémies portent le nom de *grippes* ou *influenzas*. Quoiqu'elles fassent assez de ravage parmi les vieillards et les personnes mal disposées, la maladie qui en résulte est pour l'ordinaire assez légère, et ne dure pas long-temps, parce que l'habitude qui augmente la susceptibilité des malades relativement à l'impression du froid, la diminue relativement à celle de la contagion. Aussi ces catarrhes ne durent communément que quelques jours, et l'épidémie gagnant avec une grande rapidité tous les habitans du lieu, sans se renouveller, cesse au bout de quelques semaines.

Le catarrhe étant toujours, quelle que soit son origine, analogue par ses premiers symptômes aux maladies inflammatoires, exige au commencement presque dans tous les cas, un régime antiphlogistique plus ou moins sévère, et si les douleurs sont vives, si le pouls est plein, dur ou fréquent, surtout si le malade est dans la force de l'âge, on doit avoir recours à la saignée, aux remèdes tempérans, et en cas d'oppression aux vésicatoires. Mais indépendamment de ces moyens généraux, le traitement doit être dirigé d'après plusieurs indications très-différentes. Car,

1°. Comme il y a lieu de croire que la suppression de la transpiration, conséquence

ordinaire du froid et de l'humidité, contribue beaucoup à l'irritation catarrhale, il y a lieu de croire aussi que le rétablissement de cette sécrétion peut sinon faire cesser tout d'un coup la maladie, en diminuer au moins beaucoup la violence et en abréger la durée. Sous ce point de vue, les boissons chaudes, le petit lait au vin, une légère infusion de fleurs de sureau, le kermès minéral etc. (N°. 45.), indépendamment de la réclusion dans une chambre bien garantie des courans d'air et de la gestation continuelle d'un gilet ou chemisette de laine sur la peau, sont les premiers remèdes recommandés.

2°. Comme l'organe affecté est par l'effet de la maladie dans un état de sécheresse et d'irritation, qui augmente beaucoup la toux, il faudroit pouvoir lui rendre la mucosité qui le tapisse et le garantit dans l'état de santé des impressions extérieures. C'est ce à quoi l'on parvient jusques à un certain point par l'usage des démulcens, tels que les gommes pures ou combinées avec l'huile (N°s. 43, 44.), les jaunes d'œufs, les syrops, les tablettes, les linctus, les infusions ou décoctions pectorales d'herbes, de racines, de semences, de fleurs ou de fruits mucilagineux et doux, etc. remèdes qui agissent directement sur la membrane de la bouche et du gosier, et indi-

réctement par sympathie sur la trachée artère et les bronches.

3°. Comme la toux est elle-même une grande cause d'irritation par l'insomnie et la fatigue qu'elle produit, il faut tâcher de la calmer, en diminuant la sensibilité de l'organe, au moyen des anodins, soit en dose complette le soir, soit en petites doses fréquemment répétées dans le jour.

4°. Comme lorsque le rhume est mûr, une des causes principales qui l'entretient et le prolonge, est l'abondance avec laquelle se forme la pituite, il faut tâcher de la réduire par des remèdes propres à augmenter les autres sécrétions, tels que les laxatifs ou les diurétiques doux, les eaux de Seltzer, la manne, le sucre de lait, etc.

5°. Comme la difficulté de l'expectoration est encore une des principales causes qui aggravent le catarrhe, il faut la faciliter par le tartre stibié (N°. 46.), l'ipecacuanha, la squille, la gomme ammoniaque (N°. 86.), le seneka (N°. 47.) et d'autres stimulans dont l'action se porte particuliérement sur les bronches. Je ne sais si c'est à ce titre que le lierre terrestre, soit en infusion, soit en poudre ou en électuaire avec la conserve de lys (N°. 48.) réussit souvent parfaitement bien.

6°. Enfin, comme le relâchement des vais-

seaux

seaux et l'atonie qui succède à leur irritation sont souvent le principal obstacle à la cessation de la toux, les toniques, tels que le vin d'Espagne, la résine de kina (No. 87), la myrrhe, le baume de Tolu, etc. (Nos. 49 et 50) sont souvent très-utiles : le lichen d'Islande dont nous voyons les meilleurs effets, est tout à la fois tonique par son amertume, et adoucissant par son mucilage (No. 88). L'ipecacuanha en très-petites doses a aussi un effet adstringent équivalent à celui des toniques, et qui en fait souvent un très-bon remède sur la fin des vieux rhumes.

Le catarrhe chronique, surtout si le malade est disposé à la phthisie ou à l'asthme, doit être traité en considération de ces maladies, et par les moyens de guérison qu'elles exigent.

Les *prophylactiques* sont les mêmes que pour le rhumatisme, la laine ou le coton sur la peau, le lait d'ânesse et les bains froids par immersion, à quoi on doit ajouter un exercice modéré fait tous les jours en plein air, quelque temps qu'il fasse, en se garantissant bien du froid et de l'humidité, par de bons vêtemens et une bonne chaussure fréquemment renouvelée.

2. La *dysenterie* est une maladie grave et souvent mortelle, qui se manifeste par de fréquens ténesmes, des évacuations glaireuses et sanguinolentes, de grandes douleurs dans

les intestins, surtout dans le rectum, et une fièvre plus ou moins aiguë, qui a de la disposition à devenir maligne. La dysenterie est fréquemment épidémique et contagieuse, produite par les mêmes causes que les fièvres intermittentes et rémittentes, funeste surtout aux armées. A Genève, elle est presque toujours sporadique, rarement maligne, et plus rarement encore contagieuse, quoique dans les villages voisins, et surtout dans le Pays-de-Vaud, elle aît souvent le même caractère de malignité et de contagion qu'en d'autres pays.

La *cause prochaine* de cette maladie paroît être un resserrement du rectum à son origine, lequel empêche le passage des grosses matières, et occasionne dans la partie inférieure de l'intestin une irritation érysipélateuse. Lorsque le malade commence à faire de véritables matières fécales, c'est communément le prélude d'une guérison prochaine. Quelquefois la maladie devient chronique, et dégénère en une fièvre lente, entretenue par l'ulcération de l'intestin. Quelquefois aussi l'inflammation devient gangréneuse. Alors les douleurs cessent, l'hémorrhagie augmente, et le malade meurt promptement de foiblesse. Mais ces accidens sont rares, et pour l'ordinaire la dysentérie se guérit fort bien ici dans l'espace de 8 à 15 jours.

Voici le traitement qui m'a le mieux réussi. Je mets le malade à un régime antiphlogistique assez sévère. Je lui fais donner pour boisson, de l'eau de veau ou de poulet avec un peu de riz et d'amidon. Je lui administre dès les premiers jours un ou deux vomitifs composés d'un denier d'ipecacuanha. Je lui fais donner tous les jours, s'il peut les recevoir, deux ou trois lavemens composés de graine de lin et d'amidon, auxquels on ajoute occasionnellement de deux à six grains d'opium. J'alterne ensuite les anodins avec les purgatifs. Celui qui réussit le mieux est la rhubarbe combinée avec $\frac{1}{6}$ de calomel. Lorsque la maladie devient chronique, il faut avoir recours a la décotion de simarouba (N°. 89), ou à d'autres adstringens, tels que le diascordium (N°. 27). ou le café de glands, (N°. 90) sans négliger les lavemens mucilagineux et anodins. S'il y a quelque crainte de gangrène, le kina en grandes doses est le seul remède sur lequel on puisse compter.

Quoique la dysenterie soit rarement chez nous une maladie contagieuse, il est bon cependant de faire matin et soir des fumigations d'acide nitrique dans la chambre du malade, parce qu'indépendamment de leur pouvoir anti-contagieux, elles ont la propriété de détruire les mauvaises odeurs, et

deviennent parlà un moyen de soulagement dont le malade et les assistans se trouvent toujours bien.

Xe. LEÇON.

Des maladies Comateuses.

La seconde classe des maladies comprend les *maladies nerveuses* (*Neuroses*), qui affectent les organes de la pensée, du sentiment et du mouvement à leur origine, et dont le siège est supposé dans le cerveau, le cervelet ou la mouëlle épinière.

On les distingue en 4 ordres :

I. Les maladies *comateuses* (*comata*), dont le principal caractère est une suspension complète, ou une grande diminution de la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires, accompagnée d'un assoupissement profond, qui ôte en même temps tout sentiment.

II. Les maladies *atoniques* (*adynamiæ*); consistant dans une grande diminution des mouvemens involontaires, qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales et naturelles.

III. Les maladies *spasmodiques* (*spasmi*), qui se manifestent par des mouvemens irréguliers dans les organes de ces fonctions.

IV. Les *maladies de l'ame* (*vesaniæ*), qui consistent dans une altération quelconque des facultés intellectuelles, sans fièvre et sans assoupissement.

Les *maladies comateuses* peuvent se distinguer en trois genres ; 1. l'*asphyxie* qui est la suspension complète de tout sentiment et de mouvement : cette maladie ne diffère en réalité de la mort que parce que le principe de vie, quoiqu'en apparence éteint, subsiste encore et est susceptible d'être ranimé, ce qu'on ne peut connoître que par l'événement. 2. L'*apoplexie*, dans laquelle les mouvemens volontaires seuls sont suspendus par un assoupissement profond et subit, tandis que l'action des organes qui servent à la circulation et à la respiration, est au contraire plus forte que dans l'état de santé ; 3. l'*hydrocéphale*, dans lequel l'assoupissement n'est ni subit, ni complet, et où ce n'est que graduellement et partiellement que le malade perd la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires.

1. L'*asphyxie* est une suspension complète de la respiration, qui produit toujours une mort apparente. Il y en a cinq espèces principales ; 1. l'asphyxie par *étranglement*, soit en conséquence de la suspension, soit par les efforts d'un accouchement laborieux ; 2. l'asphyxie par *submersion* ; c'est celle qui a lieu

lorsqu'on se noie; 3. l'asphyxie par l'effet des *vapeurs méphitiques*, telles que celle du moût de vin, ou de la braise mal allumée; 4. l'asphyxie par l'effet d'un *froid* excessif, dont il résulte une extrême tendance au sommeil, qui dégénère bientôt en une asphyxie promptement mortelle; 5. l'asphyxie par l'effet d'un violent *spasme*, produit lui-même par quelque cause morale ou physique, comme cela arrive quelquefois aux femmes hystériques, et comme on doit toujours le soupçonner dans une mort subite, dont on ne connoît pas la cause.

Dans les unes et dans les autres, les principaux moyens de guérison à employer sont, l'insufflation, les frictions, la chaleur extérieure et en général tous les moyens de réveiller l'irritabilité suspendue. Ces moyens doivent être continués sans interruption pendant quelques heures. Si l'on parvient à rétablir la respiration, le malade est pour l'ordinaire sauvé. Il ne tarde pas à reprendre ses facultés, et il suffit de quelques précautions de régime pour le ramener en peu de temps à son état naturel.

Outre ces moyens généraux et convenables dans toutes les espèces d'asphyxie, chacune exige quelques précautions particulières.

a. L'asphyxie produite par l'*étranglement*

est toujours accompagnée d'un état de pléthore dans le cerveau, en conséquence la compression des veines jugulaires, compression qui empêche le retour du sang et l'accumule dans la tête. Aussi le visage est-il presque toujours dans ces cas-là d'un rouge livide; les vaisseaux sont gonflés, et la saignée est plus convenable dans cette espèce d'asphyxie que dans toutes les autres. J'ai vu des enfans morts en apparence en venant au monde, qui ont été sauvés par une saignée accidentelle produite par la rupture du cordon.

b. L'asphyxie produite par la *submersion*, étant toujours accompagnée d'un grand froid exige plus particuliérement le secours de la chaleur extérieure, jusqu'à-ce que le malade aît repris sa chaleur naturelle. On a beaucoup recommandé dans cette espèce d'asphyxie les lavemens de fumée de tabac; et dans un grand nombre de villes, la police a fait placer dans les endroits voisins de ceux où ces accidens arrivent le plus souvent en été, des boîtes qui renferment les ustensiles propres à l'administration de ces lavemens. Mais des expériences modernes ont prouvé qu'ils peuvent avoir un effet narcotique très-dangereux (1).

---

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, Vol. XIII, ou le Recueil de ces différens morceaux, sous le titre

Si des boîtes sont nécessaires, il vaudroit mieux qu'elles renfermassent les ustensiles propres à souffler de l'air pur dans les poumons. Car c'est là, comme dans toutes les asphyxies, le moyen de guérison le plus efficace. Mais comme le succès des secours dépend surtout de leur promptitude, il faut prendre garde que les établissemens de ce genre ne fassent pas perdre un temps précieux, en persuadant au peuple qu'on ne peut donner aucun secours à un noyé jusqu'à-ce que la boîte soit arrivée.

c. L'asphyxie produite par des *vapeurs méphitiques*, exige, outre les moyens généraux, le grand air et les arrosemens d'eau froide. On sait que les malheureux chiens qu'on asphyxie dans la grotte *del cane*, pour satisfaire la curiosité des voyageurs, reprennent à l'instant connoissance, si on les plonge dans le lac voisin.

d. L'asphyxie qui est l'effet du *froid* sembleroit devoir exiger beaucoup de chaleur extérieure. Mais l'expérience a démontré qu'il ne faut faire usage de ce moyen qu'avec circonspection et graduellement, qu'il faut com-

---

d'*Observations sur les morts apparentes, traduites librement de l'Anglais par* L. ODIER, *Dr. et Prof. en Méd. in*-8°. *chez* Paschoud, *Libraire, à Genève. An* 8.

mencer le traitement de cette espèce d'asphyxie par des frictions avec la neige, ou l'eau froide, et que ce n'est que peu-à-peu qu'on doit avoir recours à une chaleur plus forte, tout changement brusque de température pouvant produire la gangrène qui est la suite naturelle de l'application long-temps continuée d'un froid excessif, surtout lorsqu'elle est locale, plutôt qu'universelle.

e. Enfin, l'asphyxie produite par un *spasme*, exige, outre les précautions générales, l'emploi des antispasmodiques, tels que l'æther, l'alkali volatil, l'assa fœtida, le musc, etc. soit en lavemens, soit en embrocations sous le nez et aux tempes, soit en potion, dès que le malade se trouve en état d'avaler.

Dans toute mort subite, dont la cause n'est pas bien apparente, il faut prendre les mêmes précautions que pour l'asphyxie, et différer l'enterrement jusqu'à la putréfaction ou l'ouverture.

2. L'*apoplexie* est une maladie comateuse, dans laquelle quoique le malade soit plongé dans un assoupissement profond, qui lui ôte ablument tout sentiment, la respiration et le pouls sont plus élevés que dans l'état naturel, ensorte que pour l'ordinaire il ronfle fortement, et que le pouls est plein, dur et souvent fréquent. Des maux de tête, des ver-

tiges, des éblouissemens précèdent communément la maladie. Tout-à-coup ces symptômes augmentent, le malade se sent incapable de faire les mouvemens qu'il médite, il chancelle, il tombe, il essaie de parler, et ne le peut qu'avec peine, en balbutiant, et en cherchant ce qu'il veut dire. Il s'agite dans des angoisses qui aboutissent au bout d'une heure ou deux a l'assoupissement profond, qui fait le caractère de la maladie. Au 3e. jour, le ronflement dégénère en agonie, le pouls baisse et le malade meurt. A l'ouverture on trouve du sang, ou une sérosité jaunâtre et limpide, épanchée dans les ventricules du cerveau, ou un simple engorgement des vaisseaux de la surface; mais si le malade sortant peu-à-peu de sa léthargie, reprend insensiblement connoissance, il se trouve pour l'ordinaire complétement impotent et *paralytique* d'un côté du corps. Il est rare que la léthargie cesse sans produire un accident pareil.

La maladie varie soit par son invasion, soit par sa durée, soit par les symptômes concomitans, qui l'ont fait distinguer en apoplexie *sanguine* et *séreuse*, selon que la rougeur ou la pâleur du visage, la plénitude ou la foiblesse du pouls, le plus ou moins de gonflement des vaisseaux sanguins, la respiration plus ou moins élevée, etc. font présu-

mer que l'épanchement est sanguin ou séreux.

Cette distinction qui paroîtroit devoir être d'une grande importance dans la pratique ne m'a pas paru telle. Car dans tous les cas, lorsque l'âge du malade ne permet pas de supposer une diathèse ou disposition inflammatoire, je trouve la saignée plus nuisible qu'utile. Elle abat pour l'ordinaire les forces du malade, et accélère la catastrophe. Les sangsues ont moins d'inconvéniens. Mais encore ne faut-il les employer qu'avec circonspection.

Il seroit plus utile de prendre pour caractère spécifique, la cause occasionnelle ; ce qui donneroit cinq espèces d'apoplexie, dans chacune desquelles le traitement doit être un peu différent.

a. L'*apoplexie pléthorique*, dans laquelle on ne distingue aucune autre cause occasionnelle que la plénitude des vaisseaux de la tête. C'est dans cette espèce à laquelle les vieillards sont particuliérement sujets, que l'attaque est communément précédée de quelques-uns des symptômes précurseurs cités ci-dessus, et qu'elle se termine pour l'ordinaire par la paralysie. Le traitement qui m'a le mieux réussi, et qui est d'autant plus convenable qu'il est également admissible dans les autres espèces d'apoplexie, consiste à appli-

quer d'abord trois vésicatoires, un à la nuque, et deux aux jambes; après quoi, si le malade peut avaler, on lui donne de deux en deux heures une potion laxative, émétique et antispasmodique (N°. 91); ou, si l'organe de la déglutition est déjà affecté, des lavemens avec le tartre stibié, ou le vin antimoniel (N°. 92). On continue ces remèdes pendant tout le temps de la léthargie, en en éloignant, ou rapprochant les doses, suivant le plus ou moins d'effet qu'ils produisent.

b. *L'apoplexie traumatique*, qui est produite immédiatement par une chûte, ou un coup violent sur la tête. Lorsqu'à la suite d'un accident semblable, le malade tombe aussitôt en léthargie avec des symptômes apoplectiques, il y a toujours lieu de soupçonner ou quelque fracture et dépression subséquente des os du crâne, ou quelque extravasation du sang entre le crâne et les membranes, extravasation qui, comprimant le cerveau, est la cause immédiate de la maladie; ce qui exige un examen attentif pour y remédier aussitôt, s'il y a lieu, par l'opération du trépan. Cette opération consiste à enlever par une scie une portion circulaire de l'os sur lequel a porté le coup, afin de donner issue par cette ouverture aux fluides extravasés, et surtout afin de se procurer parlà un point d'appui, au

moyen duquel on puisse relever les os déprimés. Indépendamment de cette précaution, la saignée et l'application réitérée des sangsues, sont presque toujours nécessaires dans cette espèce, pour prévenir l'inflammation; et les évacuans ne sont pas moins utiles pour faciliter la circulation du sang et diminuer la pléthore.

c. *L'apoplexie par empoisonnement.* Ici l'ipecacuanha, et le tartre stibié sont surtout nécessaires, tant pour évacuer le poison, s'il se trouve encore dans l'estomac, que pour servir d'antidotes et obvier ainsi à ses mauvais effets. J'ai vu ces remèdes réussir admirablement bien, sans produire cependant aucune évacuation, dans un cas de cette espèce, où la malade avoit pris volontairerement une dose excessive d'opium, dans l'intention de s'empoisonner. A l'aide de l'ipecacuanha et surtout du tartre stibié donné successivement en grandes doses, je parvins à arrèter entiérement l'effet narcotique du poison; et au bout de 36 heures, une purgation avec l'huile de ricin acheva le rétablissement complet de la malade.

d. *L'apoplexie par métastase.* Il arrive souvent que les personnes sujettes à la goutte, ou au rhumatisme, ainsi que celles qui sont atteintes de quelque affection cutanée, tom-

bent tout d'un coup, par le transport de la maladie primitive sur le cerveau, dans une espèce d'apoplexie qui exige surtout l'emploi des rubéfians, des vésicatoires multipliés et des cautères, entre lesquels le plus efficace est sans contredit l'établissement d'un séton à la nuque; ce qui n'empèche pas qu'on ne puisse d'ailleurs avoir recours aux évacuans, comme dans l'apoplexie idiopathique, ou pléthorique.

e. Enfin *l'apoplexie spasmodique* qui est primitivement produite par quelque affection nerveuse, exige surtout, outre les moyens généraux, l'emploi des antispasmodiques les plus actifs. J'ai vu le musc opérer dans cette espèce d'apoplexie les cures les plus merveilleuses tant par la promptitude que par l'intégrité de la guérison.

3. *L'hydrocéphale*, ou *hydropisie de cerveau.* C'est une maladie dont la cause ou l'effet est un épanchement de sérosités dans les ventricules du cerveau. Quoiqu'elle ait probablement toujours existé, elle n'est cependant bien connue que depuis la description qu'en a publiée le Prof. Whytt d'Edimbourg, il y a près de 40 ans, et il semble qu'elle devienne tous les jours plus commune qu'autrefois, au moins à Genève. Les enfans y sont incomparablement plus sujets que les adultes. Les

premiers symptômes par lesquels elle se manifeste, sont des maux de tête accompagnés de vomissemens et d'un dépôt très-blanc, pesant, et plus ou moins abondant dans les urines qui sont d'ailleurs très-limpides, d'un jaune citron, et souvent parsemées de points brillans. Il survient ensuite de l'assoupissement. Le pouls se rallentit; puis il devient plus fréquent. Le malade est affecté de cris, d'agitation, d'angoisses difficiles à bien définir, mais qui, aux yeux d'un Médecin exercé, décèlent la nature de la maladie long-temps avant qu'elle soit clairement caractérisée par l'affection des yeux. Cette affection, qui est ordinairement précédée d'un regard louche, consiste dans une dilatation extraordinaire, ou plutôt dans des oscillations lentes et successives de la prunelle qui se dilate et se contracte alternativement et irrégulièrement à l'approche de la lumière. L'assoupissement dégénère alors peu-à-peu en une léthargie permanente, mais incomplète. Il survient des convulsions dans les yeux, qui sur la fin deviennent rouges et chassieux, des crampes, des affections paralytiques, des vomissemens vermineux, des selles vertes, etc. et le malade meurt, communément dans l'espace de 12 à 20 jours, souvent beaucoup plus promptement, mais quelquefois beaucoup plus tard.

A l'ouverture, on trouve dans les ventricules du cerveau une grande quantité de sérosité jaunâtre, limpide, non coagulable par la chaleur et les acides, sans aucun engorgement extraordinaire dans les vaisseaux.

Cette maladie est quelquefois idiopathique, et paroît alors tenir à quelque prédisposition de famille. Souvent aussi elle se manifeste pendant la dentition, dont elle est plus communément aujourd'hui qu'autrefois un des principaux accidens. Souvent encore elle survient tout d'un coup dans le cours des fièvres continues les plus bénignes en apparence, ou dans des maladies chroniques qui paroissoient devoir se terminer différemment, ou subséquemment aux maladies éruptives, et particuliérement à la fièvre rouge, lorsque pendant la desquamation le malade a été imprudemment exposé à l'air; enfin elle est fréquemment occasionnée par une grande peur ou par quelque coup violent sur la tete.

Cette dernière cause est la plus ordinaire; elle précède souvent de loin l'hydrocéphale; on est du moins toujours à temps de prévenir ses effets par l'application des sangsues aux tempes immédiatement après l'accident, pour peu qu'il soit suivi de symptômes de contrecoup, ou de grande émotion dans le cerveau, (tels qu'un évanouissement, des vertiges,

tiges, des nausées, de l'assoupissement, des convulsions, ou seulement une grande pâleur,) quelque fugitifs que soient ces symptômes. S'ils ont beaucoup d'intensité, il faut de plus appliquer un vésicatoire à la nuque, et donner au malade une ou deux purgations brusques. Il faut employer les mèmes précautions après une grande peur; et ces précautions sont dans l'un et l'autre cas d'autant plus importantes que si, soit pour les avoir négligées, soit par quelque autre cause imprévue, la maladie se déclare d'une manière bien prononcée, il n'est aucun moyen connu de guérison sur lequel on puisse compter, je ne dis pas avec certitude, mais même avec un certain degré de probabilité. A peine guérit-on deux ou trois malades sur cent, et encore ces guérisons sont-elles pour l'ordinaire imparfaites. Le malade demeure presque toujours ou paralytique, ou sujet à l'épilepsie et aux convulsions, ou il est atteint à quelque distance de l'hydrocéphale d'une maladie lente, provenant de quelque affection du cœur, ou il succombe enfin sous quelque rechûte mortelle. Les exemples de guérison complète sans accidens subséquens sont bien rares.

Cependant j'en ai vu quelques-uns, et comme dans ces cas-là la maladie a parcouru

tous ses périodes avant qu'on pût obtenir aucun symptôme d'amélioration, comme nous réussissons souvent d'ailleurs à guérir des enfans que nous avions bien des raisons de soupçonner atteints d'un hydrocéphale commençant, on ne doit jamais négliger les moyens de guérison qui ont paru dans l'un et l'autre cas avoir le plus de succès.

Ces moyens sont dans le commencement de la maladie, lorsque le visage est rouge, le mal de tète violent, les yeux très-sensibles a la lumière, les sangsues aux tempes, les vésicatoires à la nuque ou sur la tète, le tartre stibié, les purgatifs et le mercure tant a l'intérieur (Nos 93, 94) qu'a l'extérieur en frictions. Mais lorsque la maladie fait des progrès, et que l'indication principale est de soutenir les forces et de réprimer les convulsions, on emploie les juleps avec l'æther et la teinture de succin ou de valériane, le kina, l'alkali volatil, le vin, le phosphore dissous dans de l'huile d'amandes douces (No. 95), et en cas de grandes douleurs, l'opium, que j'ai vu dans deux ou trois malades qui paroissoient souffrir beaucoup, réussir parfaitement-bien, non-seulement comme palliatif, mais encore comme remède curatif.

XIe. LEÇON.

Des maladies Atoniques.

LE second Ordre des maladies nerveuses comprend celles dont le principal symptôme est une grande diminution dans le ton ou la contraction habituelle des muscles qui servent à l'exercice de nos fonctions, mais sans léthargie. (*Adynamiæ.*)

J'en compte quatre genres ; 1. la *Paralysie* ; 2. la *Dyspepsie* ; 3. la *Chlorose* ; 4. la *Leucorrhée.*

1. La *paralysie* est l'impossibilité, ou au moins une très-grande difficulté de remuer à volonté certaines parties du corps, sans aucune douleur ou aucun vice apparent dans ces parties. On en distingue deux espèces ; *a.* l'*hémiplégie* qui affecte tout un côté du corps, de haut en bas ; et *b.* la *paraplégie*, qui n'affecte que les extrémités inférieures.

a. L'*hémiplégie* est pour l'ordinaire la suite de l'apoplexie, lorsque celle-ci ne se termine pas par la mort. Elle est produite par les mêmes causes, et communément accompagnée non-seulement d'une grande difficulté dans l'organe de la parole, mais encore de quelque désordre dans les facultés intellec-

tuelles. La mémoire, par exemple, est défectueuse, le malade prend fréquemment un mot pour l'autre, il pleure avec beaucoup de facilité, souvent il s'imagine être composé de deux corps, etc. Dans la plupart des cas, il y a tout à-la-fois paralysie de sentiment et de mouvement; mais quelquefois aussi la sensibilité du côté paralysé demeure intacte; et quelquefois encore, mais bien rarement, la paralysie n'affecte que le sentiment, les muscles pouvant encore au gré de la volonté exécuter leurs mouvemens.

Quoique la paralysie soit pour l'ordinaire une suite de l'apoplexie, je l'ai cependant vue se manifester subitement et complétement sur tout un côté du corps sans aucun symptôme de léthargie, et sans aucun dérangement dans les facultés intellectuelles; mais cela est rare.

Dans les deux cas, il faut employer d'abord les vésicasoires et les évacuans, qu'on doit continuer ensuite, mais avec plus de réserve et combinés avec les stimulans et les toniques, tels que l'infusion de raifort sauvage (No.96), la moutarde en graine, les fleurs d'arnica, les bouillons de vipère, etc. Enfin lorsqu'il y a lieu de croire que la foiblesse des membres paralysés n'est plus qu'une affection locale, les remèdes extérieurs, tels que

les frictions sèches, ou avec l'onguent martiat mèlé de baume de Froraventi (N°. 97), l'électricité, les bains et les douches d'eaux thermales et sulfureuses, etc. sont souvent d'un grand secours pour le rétablissement complet du malade.

Souvent aussi, l'hémiplégie est incurable, et lors même que les remèdes réussissent en apparence, le malade est sujet à des rechûtes de plus en plus graves, et enfin mortelles. A l'ouverture, on trouve communément quelque épanchement de sang ou de sérosité, quelque tumeur ou abscès, ou quelque autre cause de compression extraordinaire dans le cerveau, du côté opposé au côté affecté.

b. La *paraplégie* est une paralysie des extrémités inférieures, qui peut être produite par deux causes très-différentes;

1. Par quelque *affection organique* de la moëlle épinière, affection qui peut être subite ou graduelle, spontanée ou accidentelle, évidente et accompagnée d'une courbure visible dans l'épine, ou sans aucune saillie apparente, mais qui est pour l'ordinaire incurable. Dans le cours de la maladie, il arrive quelquefois que le mal paroît diminuer, quoique sa cause augmente, parce que la courbure de l'épine faisant un angle moins aigu, la compression qui en est l'effet, quoi-

que plus étendue, est moins brusque. Quand l'affection paralytique n'est pas stationnaire, la vessie et l'anus viennent enfin à y participer, et il en résulte que le malade perd ses urines sans s'en appercevoir et que l'évacuation des matières fécales ne se fait qu'en le secouant comme un sac, à moins qu'il n'aît la diarrhée. La maladie dure communément fort long-temps, et quelquefois bien des années. Elle se termine pour l'ordinaire par une maladie comateuse et mortelle. Indépendamment des remèdes convenables dans l'hémiplégie, on a recommandé pour cette espèce de paralysie l'application des mêches ou d'un séton sur l'épine du dos. Je n'ai pas été assez heureux pour en voir de bons effets.

2. Le rhumatisme, la goutte et d'autres principes généraux de maladie peuvent aussi se fixer sur la moëlle épinière, sans y produire aucune affection organique, et donner lieu néanmoins à la paraplégie. Mais celle-ci est beaucoup plus susceptible de guérison. C'est ici surtout que l'application des vésicatoires, des mêches ou des sétons, peut être utile, si la sensibilité du malade permet qu'on aît recours à des moyens aussi douloureux. Mais le remède qui m'a le mieux réussi en pareil cas, ce sont les bains dans

le marc de raisins rouges. J'ai une fois imité ces bains avec succès en substituant au marc de raisins du tan en fermentation. Les stimulans et les toniques recommandés ci-dessus, doivent en même temps être employés et combinés avec les remèdes propres à combattre le principe qui a produit la maladie.

Indépendamment de l'hémiplégie et de la paraplégie, on voit assez fréquemment des *affections paralytiques*, qui d'abord ne se manifestent que par un léger engourdissement de la main ou de quelqu'autre partie du corps, sans aucune affection comateuse, si ce n'est quelquefois un peu de pesanteur dans la tête, et quelques vertiges. Peu-à-peu le mal augmente et au bout de quelques mois ou de quelques années devient une paralysie générale. Il m'a paru que dans ces cas-là, (qu'on pourroit considérer comme une troisième espèce, si elle exigeoit quelque remède particulier ou différent de ceux qui conviennent dans les deux autres) le mal, quoique dépendant pour l'ordinaire d'un principe de rhumatisme ou de goutte, n'est pas aussi graduel qu'il le paroît, mais qu'il doit être considéré comme une très-légère attaque, qui se répétant fréquemment, rend à chaque répétition l'engourdissement et la foiblesse plus étendus et plus considérables, jusqu'à-

ce qu'enfin elle se termine par une attaque complète d'apoplexie ou foudroyante, ou très-promptement mortelle. Le traitement de cette maladie ne diffère point de celui des autres paralysies. On la guérit quelquefois par les vésicatoires, les évacuans et les frictions. Mais pour l'ordinaire tous les remèdes sont inutiles, et le malade va en déclinant jusqu'à la mort.

2. La *dyspepsie* est une maladie de l'estomac, qui rend la digestion difficile ou douloureuse; difficile, lorsque la maladie tient plus à l'atonie qu'à l'irritabilité de l'organe; douloureuse, lorsqu'il y a plus d'irritation que d'atonie.

Delà, deux espèces principales de dyspepsie, auxquelles on peut en ajouter deux autres dont le caractère spécifique exige un traitement un peu différent.

a. Dyspepsie par atonie. Les symptômes essentiels de celle-ci sont le dégoût, les gonflemens, les vents, les aigreurs, les nausées et les vomissemens après le repas, joints à une constipation habituelle, ou du moins à des selles irrégulières. Les graisses, les acides végétaux, et les alimens cruds ou indigestes augmentent ces symptômes, surtout si le malade mène une vie sédentaire. Cette maladie commune dans les villes et parmi

les riches, est difficile à guérir et devient souvent habituelle.

Pour la traiter avec succès, il faut surtout faire une grande attention au régime. En général les boissons chaudes, telles que le thé et le café, celles qui sont susceptibles de fermentation, telles que les acides végétaux, la bière et les vins blancs légers, les alimens gras, peu dissolubles, ou dont la décomposition produit beaucoup d'acide carbonique, tels que les fruits, les herbages acidules et les légumes à gousse, sont les plus pernicieux. Mais dans cette maladie plus que dans aucune autre on voit souvent des bizarreries qui font exception aux règles générales les mieux fondées en théorie, et il est toujours plus prudent de s'en tenir à cet égard à l'expérience individuelle du malade, qui doit soigneusement éviter tant relativement à la quantité qu'à la qualité ou à la combinaison de ses alimens et de ses boissons, ce qu'il a le plus fréquemment éprouvé lui être nuisible, lors même qu'on auroit de la peine à comprendre comment.

En fait de remèdes on peut avoir recours successivement aux stimulans aromatiques, tels que la menthe, la moutarde, la cannelle, le poivre blanc; aux toniques, tels que les martiaux, le kina, le colombo, l'angustura,

le bois de Surinam, ou autres amers ; aux antizymiques, ou remèdes propres à prévenir la fermentation des alimens, tels que les acides minéraux, et particuliérement l'acide ou l'élixir vitriolique; aux laxatifs absorbans, stimulans ou toniques, tels que la magnésie, l'aloës, et les différentes préparations de rhubarbe. Enfin il ne faut négliger ni l'exercice, ni les bains froids par immersion, pourvu qu'on les fasse avec une grande régularité, et qu'on y accoutume graduellement le malade.

b. Dyspepsie par irritabilité. Cette espèce très-commune à Genève, et à laquelle j'ai cru voir que le mouvement des bras dispose particuliérement, diffère de la précédente, en ce que le malade n'a pas de dégoût, et que quelle que soit la nature des alimens qu'il prend, il éprouve toujours dans l'estomac, une ou deux heures après le repas, un poids douloureux, un sentiment pénible de crampes qui se terminent pour l'ordinaire par des nausées et des vomissemens.

Après avoir pendant bien des années traité cette maladie avec peu de succès par les stomachiques et les antispasmodiques ordinaires, j'ai eu enfin le bonheur de découvrir en 1786 un remède qui, lorsqu'il n'y a pas de complication, réussit beaucoup mieux qu'aucun autre, sans avoir jamais aucun in-

convénient. C'est l'oxide blanc ou magistère de bismuth, à la dose de 6 à 12 grains quatre fois par jour. J'ai vu aussi de bons effets quoique bien moins constamment de l'oxide noir de manganèse, de l'eau oxigénée, des emplâtres gommeux et fétides, des pétales du cresson des prés combinés avec l'alum, etc. (N°. 98.)

Ces deux espèces de dyspepsie sont souvent compliquées l'une avec l'autre, ainsi qu'avec d'autres maladies. Par exemple,

c. L'*Hypochondrie* est une espèce de dyspepsie compliquée de mélancolie avec tristesse, pusillanimité, langueur, engourdissement et crainte. Le malade est sans cesse concentré sur sa santé. Il ne pense qu'à lui; il raisonne beaucoup sur la nature, les causes et les effets de sa maladie, s'en fait des idées très-chimériques et se livre quelquefois à sa mélancolie au point d'attenter à sa vie. Il paroît que cette modification de la dyspepsie tient pour l'ordinaire à un engorgement général dans le système de la veine-porte. C'est pourquoi aux remèdes propres à la dyspepsie j'ajoute l'application des sangsues au fondement et les sucs d'herbes. Il y a quelquefois plus de tension que d'atonie et dans ce cas les bains tièdes, l'eau de poulet, et les adoucissans, conviennent mieux que les toniques.

Dans tous les cas, la distraction, les voyages, et les eaux minérales, telles que celles de Spa ou de Plombières, prises sur les lieux, sont, tant au moral qu'au physique, d'excellens moyens de guérison, si les facultés ou les convenances du malade le permettent.

d. Enfin, j'ai vu quelquefois une espèce de *dyspepsie* produite *par* la *luxation* du cartilage xiphoïde dont la pointe se recourbe en-dedans, et irrite le cardia. On la distingue facilement en ce que la douleur se borne ici à un seul point répondant à l'extrémité du cartilage, qu'il suffit de relever en appuyant sur l'extrémité de l'os, pour faire cesser le mal. J'ai guéri cette maladie par un bandage ou un emplâtre, tel que celui d'André De la Croix, propre à assujettir le cartilage à sa place.

3. La *Chlorose*, (*Pâles couleurs*) est une maladie qui tient à la suspension des hémorrhagies naturelles à l'âge nubile. Elle se manifeste par une pâleur excessive, par des symptômes de dyspepsie et surtout par des appétits extraordinaires et irréguliers, par une grande lassitude dans les jambes, des palpitations, de l'oppression, etc. Ces symptômes durent plus ou moins, jusqu'à-ce que l'hémorrhagie arrive avec assez d'abondance et de régularité. Quelquefois la pâleur est accompagnée de bouffisure et d'anasarque; et

l'accident le plus à redouter lorsque la maladie prend cette tournure, c'est l'épanchement subit dans l'une des cavités de la tête, de la poitrine, ou du bas-vendre. Cependant la maladie est rarement mortelle. Elle se guérit avec le temps par les toniques, tels que les martiaux, la rhubarbe, les aloëtiques, et le bain froid, ou en cas d'irritation, par la chamomille, le pouliot et la garance, avec quelques aromates.

Les femmes nubiles éprouvent souvent des retards ou des suspensions accompagnées pour l'ordinaire de symptômes de dyspepsie plutôt que de chlorose. On y remédie par les mêmes moyens auxquels on peut avec succès ajouter les bains de pieds stimulans, les sangsues au fondement et les suppositoires. Mais il faut toujours être sur ses gardes contre une grossesse, de peur de procurer l'avortement.

4. La *Leucorrhée*, (*Pertes blanches*) est une maladie fréquente dans les villes parmi les femmes qui vivent mollement et font abus de boissons chaudes. C'est une évacuation plus ou moins constante de mucosités blanches par les vaisseaux du vagin ou de la matrice sans douleur et sans engorgement sensible dans cet organe. Il y en a deux espèces.

a. Celle où la perte n'est accompagnée d'aucune dysurie, cuisson, démangeaison, ou d'aucun sentiment d'âcreté dans les parties affectées. Elle tient alors uniquement au relâchement des vaisseaux et ne demande que des toniques et des adstringens pour sa guérison. Le régime doit être le même que pour les ménorrhagies passives. Les remèdes généraux qui m'ont le mieux réussi sont le kina, l'alum, le suc d'orties et le bain froid. Les remèdes qui agissent plus spécialement sur le vagin, la matrice et les environs, réussissent encore mieux. Tels sont le bain de fauteuil, l'élixir de guayac et la teinture de cantharides en doses graduellement augmentées jusqu'à produire un peu de dysurie.

b. Celle où la dysurie, la chaleur et la démangeaison des parties affectées, et même une rougeur dartreuse dans les environs indiquent l'acreté de la perte. Ici, outre le kina, l'alum, le bain froid, et le suc d'orties, j'emploie les yeux d'écrevisse à grandes doses, jusqu'à demi once par jour en quatre fois, et les lavages avec l'eau de Goulard. Mais je ne donne ni la teinture de cantharides, ni même l'élixir de guayac.

XIIe. LEÇON.

Des maladies convulsives, et 1o. du Tetanos, de l'Epilepsie, et des autres convulsions musculaires.

Le troisième Ordre des maladies *nerveuses*, comprend les *maladies spasmodiques*, caractérisées par une grande irrégularité dans les mouvemens des muscles, ou des fibres musculaires, sans aucune intervention de la volonté; à proprement parler, toutes les maladies sont en ce sens des maladies spasmodiques; mais on ne donne ce nom qu'aux maladies générales, dans lesquelles il n'y a ni fièvre, ni cachexie, et plus spécialement à celles dont un mouvement brusque, involontaire et violent des muscles fait le caractère principal.

On divise les maladies spasmodiques en trois faisceaux, selon qu'elles intéressent les muscles qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

Les principaux genres renfermés dans le premier faisceau, sont : 1. les *convulsions*; 2. la *Danse de St. Guy*; 3. l'*Epilepsie*, et 4. le *Tetanos*.

1. Les *convulsions* sont plutôt un symptôme d'autres maladies qu'une maladie distincte. Ce

sont des mouvemens brusques, involontaires, et souvent très-violens des muscles de la face, de la bouche, du col, ou des extrémités, mouvemens qui se font pour l'ordinaire, à l'insçu du malade, en conséquence de quelque cause irritante, telle que la dentition, les vers, la peur, le chagrin, ou d'autres passions de nature a faire une impression vive et subite. Les maladies éruptives, et spécialement la petite vérole, occasionnent souvent aussi des convulsions, au moment où l'éruption se manifeste Une extrême foiblesse, telle que celle qui est produite par une hémorrhagie excessive et subite, ou par les angoisses de la mort, est encore une cause fréquente de convulsions. Enfin, il en survient quelquefois dans les maladies chroniques de la peau, telles que la teigne, la gale, les dartres, ou autres maladies de ce genre, lorsqu'on les traite imprudemment par des remèdes répercussifs, sans une préparation convenable, ou lorsque l'éruption disparoît naturellement d'une manière trop subite.

Dans tous les cas, si la cause occasionnelle du mal est apparente, il faut l'éloigner, la détruire, ou en prévenir le retour. Si elle est inconnue, ou qu'il ne soit pas en notre pouvoir de la faire cesser, il faut chercher à diminuer l'irritabilité en général par les antispasmodiques.

modiques. Ceux qui m'ont le mieux réussi, sont les fleurs de zinc (Nos.18 et 19) et le bain tiède pour les enfans ; et le musc ou la valériane (Nos. 20 et 98), pour les adultes. Mais tous les autres, tels que l'æther, le castor, l'asa fœtida, la racine de pivoine, l'alkali volatil, l'opium, etc. (Nos. 16, 74, 99, 100, 101, 102 et 103); peuvent être employés avec succès. Quelquefois, spécialement dans la petite-vérole, il suffit d'exposer le malade à l'air froid pour faire cesser à l'instant les accidens convulsifs les plus formidables.

Quant aux prophylactiques, le kina et les bains froids sont les meilleurs, si l'on a lieu de présumer chez le malade de la foiblesse, ou un excès de mobilité, qui exige des toniques. Mais si au contraire, on a des raisons de craindre la pléthore, le régime antiphlogistique et la saignée générale ou locale sont nécessaires. L'application des sangsues derrière les oreilles est souvent, par exemple, un moyen très efficace de rendre la dentition facile et moins dangereuse. Enfin, si l'irritation est de nature à être rappelée et concentrée à la surface, les vésicatoires, les sétons, les cautères et les différens genres d'exutoires sont les remèdes les plus convenables.

Une espèce de convulsions assez fréquente, c'est la *crampe*, ou contraction permanente

de certains muscles, accompagnée de douleurs plus ou moins vives dans le muscle affecté. Elle survient quelquefois de jour, mais plus ordinairement de nuit, et pendant le sommeil; toutes les parties du corps peuvent en être affectées, mais symptômatiquement; la crampe proprement dite n'attaque guères que le gras de jambe, les orteils, ou les doigts. On la fait cesser en exposant au froid la partie affectée; et surtout en l'appuyant contre quelque corps dur. Et pour en prévenir le retour, on peut avoir recours aux antispasmodiques toniques, tels que le kina, la valériane, les fleurs de zinc, et l'oxide noir de manganèse (N°. 104), qui m'a réussi dans deux ou trois cas graves, dans lesquels d'autres remèdes avoient échoué.

Dans le *Tic douloureux*, espèce de crampe qui se manifeste pour l'ordinaire à la joue, qui ne se guérit guères que par le temps, et n'admet en fait de remèdes, que des palliatifs et des calmans, tels que l'opium et les narcotiques, on a proposé la section du nerf aboutissant aux muscles affectés. Mais outre qu'on risqueroit par-là de les paralyser, on n'est pas toujours assez sûr du nerf qu'il faudroit couper, pour détruire complétement leur sensibilité, et souvent elle est excitée par des nerfs collatéraux, qu'il ne seroit pas facile d'atteindre par cette opération.

2. La *Danse de St. Guy* ou *Chorea*, est une maladie qui n'affecte guères que les jeunes gens dans l'âge de puberté, ou un peu au-dessous, mais qui dure quelquefois fort au-dela de cet âge, et qui leur fait faire des mouvemens fort extraordinaires, brusques, irréguliers et presque ridicules, quand ils veulent saisir quelque chose, marcher ou parler. On diroit qu'ils dansent, gesticulent et font les baladins. Cette maladie affecte souvent un côté du corps plutôt que l'autre. Quelquefois aussi elle est générale. Elle ne procure d'ailleurs, ni convulsions spontanées, ni assoupissement. Dans un degré très-léger, elle ne se manifeste que par des *tics* et des *grimaces* ou mouvemens a demi volontaires, fréquemment répétés, sans aucun but, et qui deviennent facilement habituels.

Si la volonté fortement excitée par quelque moyen moral, n'est pas suffisante pour les réprimer, ou si la maladie est complète, les principaux remèdes à employer sont les antispasmodiques toniques, tels que le bain froid par immersion, la valériane et les fleurs de zinc.

3. L'*Epilepsie* est, à proprement parler, une maladie comateuse, revenant par accès, dans chacun desquels le malade tombe dans un assoupissement profond qui lui ôte tout

sentiment, et qui est accompagné de mouvemens convulsifs dans toutes les parties du corps, tels que pour l'ordinaire, il se mord la langue jusqu'au sang, et qu'il lui sort de la bouche une grande quantité d'écume. Ces accès viennent quelquefois tout d'un coup, sans être précédés par aucun symptôme. Plus communément, ils s'annoncent un peu d'avance par des maux de tête, des vertiges, des éblouissemens, et quelquefois par une sensation particulière, comme d'un vent frais qui remonteroit de l'extrémité d'un doigt ou d'un orteil, le long du bras, ou de la jambe, jusqu'à la tête, sensation qu'on a appelée *aura epileptica*. Souvent encore les accès ne reviennent que la nuit, et lors même qu'ils surviennent aussi le jour, le malade y est plus disposé après le sommeil que dans aucun autre moment. Ces accès sont quelquefois si légers qu'ils se bornent à une légère absence d'esprit, communément accompagnée de quelques légers spasmes dans les yeux, ou dans les muscles du col, symptômes qui ne durent qu'une ou deux minutes. Mais quelquefois le malade est tourmenté par les convulsions les plus violentes. Il pousse des cris aigus, ou plutôt des hurlemens, et se débat avec fureur, jusqu'à-ce qu'enfin il survienne un assoupissement léthargique, qui dure plus ou moins long-temps,

et qui termine l'accès. Quelquefois il se renouvelle très-fréquemment pendant plusieurs jours de suite, laissant après cela de longs intervalles, parfaitement lucides. Plus ordinairement, l'attaque se borne à un seul accès, qui revient plus ou moins fréquemment, mais avec des intervalles égaux.

L'épilepsie est souvent produite ou par quelque violence extérieure, dont les suites ne se manifestent souvent que long-temps après, ou par les mêmes causes qui produisent les convulsions, ou par un travail forcé de l'esprit, ou simplement par l'âge qui accumulant le sang dans les veines en rend le retour au cœur plus difficile. Aussi voit-on fréquemment des vieillards de 60 ans et au-dessus, devenir épileptiques, quoiqu'ils n'aient eu aucune atteinte de ce mal dans leur enfance. Les enfans y sont cependant plus sujets par une suite de leur excessive irritabilité qui les rend plus susceptibles de toutes les impressions vives, telles, par exemple, que celle de la peur, qui est une des causes les plus fréquentes de cette maladie.

Quant au prognostic, on distingue communément les épilepsies qui ne proviennent que d'un excès d'irritabilité, de celles qui dépendent de quelque affection organique. Celles-là sont regardées comme susceptibles de guéri-

son, celles-ci comme incurables. Cette distinction, juste en elle-même, ne m'a pas paru fondée sur des caractères faciles à reconnoître. Lorsque la maladie dure très-long-temps, résiste aux remèdes, altère dans les intervalles les facultés intellectuelles, (altération qui va quelquefois jusqu'a une imbécillité complète) lors surtout qu'elle paroît avoir pour cause première quelque coup violent sur la tête, on regarde généralement cette maladie comme étant de la dernière espèce, on s'attend à voir périr le malade par quelque accès qui, plus violent que les autres, dégénère en une apoplexie mortelle, et à trouver a l'ouverture quelque engorgement dans les vaisseaux du cerveau, quelque épanchement de sang, de pus, ou de sérosité dans ses cavités, quelque tumeur dans sa substance, ou quelque autre affection visible ou palpable, de nature à le comprimer, et à l'irriter méchaniquement. Mais j'ai vû des épileptiques dans lesquels la maladie se manifestoit avec tous ces caractères, et qui cependant se sont parfaitement et solidement guéris. J'en ai vu d'autres qui n'ont pas eu le même bonheur, mais à l'ouverture desquels on n'a trouvé aucun engorgement, aucun épanchement, aucune altération visible des organes. J'en ai vû enfin dans lesquels on n'avoit aucune raison de soupçon-

ner rien de pareil, et qui se sont trouvés cependant avoir une affection organique bien marquée et considérable. J'estime donc que le médecin n'a aucun moyen sûr de décider la question d'après les symptômes, et que s'il n'a pas le plaisir de pouvoir, en aucun cas, se flatter à coup sûr de guérir son malade, il ne doit jamais non plus en désespérer. Car il est de fait que quoique l'épilepsie résiste souvent à tous les remèdes, on a cependant un très-grand nombre d'exemples de guérison opérée dans des cas, même en apparence très-alarmans, ou spontanément et avec le temps, ou par une fièvre intermittente qui en suspend pour l'ordinaire les accès, et qui si elle dure long-temps est peut être le meilleur de tous les remèdes, ou enfin par les secours de l'art.

Dans tous les cas, après avoir attaqué les causes prédisposantes ou occasionnelles par la saignée, les sangsues, les vésicatoires, les purgations, les vermifuges, etc., il faut avoir recours successivement à différens antispasmodiques, jusqu'à-ce qu'on en trouve un assez efficace pour rendre les accès moins fréquens et moins violens, et alors il faut le continuer réguliérement et long-temps de suite jusqu'à la guérison complète du malade. Ceux qui m'ont le mieux réussi sont la valériane, les fleurs

de zinc, le cuivre ammoniacal (No. 105), et la pierre infernale, ou nitrate d'argent (No. 106), en doses graduellement augmentées. S'il survient une fièvre intermittente, il faut bien se garder de la couper. Le régime doit être dirigé selon les apparences de pléthore ou de foiblesse.

4. Le *Tetanos* est une maladie formidable qui se manifeste par un serrement de la mâchoire, suivi d'une rigidité permanente dans les muscles du col, du dos et du ventre, avec de fréquentes secousses convulsives des muscles affectés, souvent une grande difficulté à avaler, et de grandes angoisses, au milieu desquelles le malade meurt communément dans l'espace de deux ou trois jours. Quelquefois la maladie se prolonge, et laisse même de bons intervalles, mais elle n'en est pas moins mortelle. Il est très-rare qu'on la guérisse.

On ne peut donc avoir que des apperçus sur le meilleur traitement à suivre quand elle est déclarée. D'abord le bain tiède, qui paroîtroit bien indiqué, m'a paru, ainsi qu'à d'autres praticiens, décidément nuisible. Les antispasmodiques les plus actifs et les plus poignans, tels que le musc, l'æther, l'alkali volatil etc. n'ont aucune prise sur la maladie. Les seuls qui m'aient paru avoir quelque succès sont l'opium et le mercure, mais seule-

ment en très-grandes doses. Car un des moyens les plus sûrs de reconnoître le caractère du tetanos dans une affection douteuse, c'est l'essai de l'opium, en doses graduellement et rapidement augmentées. On le supporte en doses incomparablement plus grandes dans cette maladie que dans toute autre circonstance. Je crois, sans pouvoir l'affirmer positivement, qu'il en est de même du mercure. Mais soit que le cours de la maladie soit trop rapide, pour que ces remèdes aient le temps d'agir, soit que la difficulté d'avaler empêche de les administrer comme il faut, soit qu'enfin le mal soit supérieur à tous les moyens de guérison, il est rare qu'on en trouve aucun qui réussisse.

C'est donc vers les *causes occasionnelles* du *tetanos* que doit être principalement dirigée l'attention du Médecin, pour tâcher de le prévenir. Or, voici celles que j'ai eu occasion d'observer :

1°. Les *Blessures avec contusion*, ou *déchirement* de quelque nerf, aponevrose ou tendon ; les fractures compliquées, et les blessures avec une arme à feu sont sous ce rapport plus dangereuses que celles qui sont faites à l'arme blanche, ou avec un instrument tranchant. Le tetanos se manifeste ordinairement dans ces cas-là au 10e. ou 11e. jour, quel-

quefois sans aucun symptôme antérieur, qui aît pû le faire prévoir, mais souvent aussi après avoir été précédé pendant quelques jours de soubresauts dans le membre blessé. Dans le pansement de ces plaies, on doit donc avoir grand soin de couper les nerfs et les tendons offensés, de bien débrider la plaie, de fendre les aponevroses trop tendues, et de ne laisser aucun foyer d'irritation. A la première apparence de soubresauts, ou de serrement dans la mâchoire, il faut donner l'opium et le mercure en grandes doses, panser la plaie avec une forte décoction d'opium, et l'examiner fréquemment et avec soin pour enlever les esquilles et autres causes d'irritation qui pourroient avoir échappé au premier pansement.

2°. Les *piqûres* pénétrant dans une aponevrose ou dans un tendon produisent souvent des contractions et des soubresauts qui menacent de tetanos. Les fumigations d'huile sont en pareil cas le meilleur remède. Je les ai vues opérer merveilleusement bien, et résoudre sur le-champ le spasme.

3. La compression ou le tiraillement de quelque nerf compris dans une *ligature*, soit après l'amputation d'un membre, soit après l'opération pour une hernie épiploïque. Il faut donc autant que possible éviter les ligatures en masse.

4°. L'irritation d'un nerf dans son cours par le *passage du pus.* J'ai vû des coliques inflammatoires qui s'étoient terminées par la suppuration, et dans lesquelles l'irritation du nerf sciatique par le passage du pus dans l'intestin rectum où il s'étoit fait jour, ont produit pendant long-temps dans les jambes des crampes effroyables, au point même de disloquer les os. J'ai vu encore un homme qui pour avoir négligé une fluxion provenant d'un engorgement inflammatoire dans une des glandes parotides, et s'être imprudemment exposé a l'air froid, périt de tetanos et d'Empyeme; à l'ouverture on trouva dans la poitrine une grande quantité de pus qui y avoit filtré du foyer principal, le long de la trachée artère.

5. Quoiqu'en puissent dire les dentistes et quelque inconnue que soit encore la cause de ces accidens, j'ai vû le tetanos survenir à la suite de l'insertion des *dents à pivots*, même lorsque cette opération n'avoit été ni accompagnée ni suivie d'aucune douleur. J'ai lieu de croire qu'on éviteroit ce malheur en évitant soigneusement le froid, et en fixant la dent de manière à pouvoir l'ôter tous les jours pendant la nuit. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aux premières apparences de la maladie, il faut à l'instant même, ôter les dents suspectes.

6. Enfin, j'ai vû, comme d'autres praticiens,

le telanos produit sans aucune blessure ou irritation apparente, pour s'être livré au sommeil dans le gros de l'été *sur l'herbe fraîche*; et cette espèce ne m'a pas paru moins dangereuse que les autres.

XIIIe. LEÇON.

De l'Hystérie et de l'Hydrophobie.

QUOIQUE l'hystérie et l'hydrophobie affectent pour l'ordinaire les organes de nos fonctions naturelles, puisque dans l'une et dans l'autre l'œsophage paroît être le principal siège des spasmes qui les caractérisent, il convient cependant de les placer à côté des maladies spasmodiques qui intéressent particuliérement les fonctions animales, parce qu'elles ont plus d'affinité avec ces maladies, soit par la généralité de leurs symptômes, soit par leur influence directe sur les organes immédiats du sentiment et du mouvement, qu'avec celles qui troublent spécialement les fonctions vitales et naturelles.

I. L'*Hysterie* est une maladie rare chez les hommes, mais très-commune parmi les femmes, surtout parmi celles qui ont été accoutumées dès leur enfance à mener une vie molle,

et à croire qu'il n'y a rien de plus intéressant qu'une grande sensibilité. C'est de toutes les maladies la plus irrégulière et la plus variée. Elle prend toutes sortes de masques, présente souvent les symptômes les plus bizarres et les plus extraordinaires, se complique avec toutes sortes de maux, et se fortifie tellement par l'habitude qu'elle produit enfin une disposition permanente à des spasmes que les moindres causes provoquent, et qui modifie toutes les maladies accidentelles.

Voici sa marche régulière. La malade éprouve d'abord un sentiment pénible de crampe et de mal aise à l'estomac, comme si une boule se remuoit dans son ventre. Tout-à-coup elle sent cette boule remonter à son col, s'y fixer, et lui ôter la faculté de parler, d'avaler et même de respirer. C'est ce qu'on appelle *globe hystérique*. Bientôt la boule semble se partager en deux, et montant de chaque côté de l'occiput, elle va se fixer sur le sommet de la tête comme un *clou* très-douloureux. Alors la malade paroît s'assoupir. On diroit qu'elle a perdu toute connoissance. Cependant pour l'ordinaire elle voit, elle entend, elle jouit de tous ses sens; mais elle est immobile, si ce n'est que par momens elle a des soubressauts et

des contorsions qui dégénèrent quelquefois en d'épouvantables convulsions.

La longueur de l'attaque est fort inégale. Tantôt elle ne dure que quelques minutes, tantôt plusieurs heures. Enfin la malade éprouve un besoin pressant de pleurer ou d'uriner. Elle verse un torrent de larmes avec des sanglots et des gémissemens interrompus quelquefois par des éclats de rire immodérés sans aucune cause ; ou bien elle remplit un pot de chambre d'urines crues et limpides comme de l'eau ; ou bien encore, mais plus rarement, une selle copieuse et en diarrhée en tient lieu. Après l'évacuation l'attaque finit tout d'un coup ; mais la moindre cause, un son imprévu, un mot, un regard, suffisent pour la renouveler.

Quelquefois l'attaque se borne au spasme de l'œsophage ou du gosier, avec plus ou moins d'angoisse. Souvent ce sont de simples secousses convulsives, locales, dans la mâchoire, la paupière, l'une des extrémités, ou générales, par tout le corps ; ou bien ce n'est qu'une crampe violente dans un point déterminé de la tête, ou des éblouissemens et des vertiges, que j'ai vû portés au point de faire pirouetter la malade sur elle-même long-temps de suite, ou un assoupissement plus ou moins complet, pendant lequel tan-

tôt les membres retiennent la situation qu'on leur donne (c'est ce qu'on appelle *catalepsie*), tantôt la malade conserve sur ses actions un empire qui retrace tous les prodiges du *somnambulisme*, tantôt enfin le mouvement du cœur s'affoiblit au point de produire une vraie *asphyxie*.

Les facultés de l'ame participent à ce désordre. La malade est dans une sorte de délire qui tantôt la fait parler avec incomparablement plus de volubilité, de précision et de saillies qu'à l'ordinaire, tantôt lui ôte la mémoire et la jette dans une apparence d'imbécillité, mais presque toujours la fait passer rapidement de la gaîté la plus exaltée à la plus profonde tristesse, et réciproquement. Elle est alternativement remplie de courage et de force ou de pusillanimité et de crainte. Elle chante, elle pleure, elle rit, presque dans le même instant.

Souvent aussi l'hystérie se cache sous la forme d'une autre maladie en apparence très-différente. Je l'ai vue se manifester avec les caractères d'une fièvre, tierce, continue, ou inflammatoire, produire des hémorrhagies évidemment influencées par les passions, ressembler à l'apoplexie, à l'épilepsie, à la danse de St. Guy, au tetanos, à l'asthme, à la coqueluche, à la folie, produire la jaunisse,

et même des tumeurs squirrheuses. En un mot, il n'est presque point de maladie, dont celle-ci ne prenne quelquefois le masque; et ce n'est que par l'événement et la disposition habituelle de la malade qu'on peut l'en distinguer.

Quant aux causes qui la produisent, il est difficile de distinguer ici les causes prédisposantes des causes occasionnelles proprement dites. Les premières, qui ne font qu'augmenter la mobilité, agissent souvent avec tant de force que les stimulans naturels les plus ordinaires et les moins apperçus suffisent pour la mettre en jeu. L'action des secondes, qui produisent directement le spasme, donne lieu, quand elle est fréquemment répétée, à une prédisposition réelle et indépendante de tout autre agent, par l'effet seul de l'habitude. En général, les affections hystériques sont presque toujours le résultat immédiat ou éloigné de l'une ou l'autre de ces quatre causes :

1. Les *émotions de l'ame* subites et imprévues. Souvent on s'y trompe, parce qu'on n'apperçoit aucune proportion entre la cause et l'effet. C'est qu'il ne faut calculer l'intensité de ces émotions que d'après le genre de sensibilité de l'individu qui les éprouve. Or cette sensibilité étant pour l'ordinaire passive plutôt qu'active, fait naître le desir d'inté-

resser

resser et d'attirer sur soi l'attention des autres ; bien plus qu'elle n'inspire une tendre compassion pour les malheureux, jointe a un besoin pressant de les secourir, sans aucun retour sur soi-même : d'où il suit que la susceptibilité de l'égoïsme concentré, les ressentimens de l'amour jaloux ou mal partagé, ceux de la vanité offensée, de la coquetterie humiliée, et plus fréquemment encore un saisissement de peur ou de crainte personnelle ont communément bien plus d'influence à cet égard que les élans généreux de la philantropie et de la pitié, qui pourtant produisent aussi quelquefois de semblables effets.

2. L'*imitation*. On a souvent remarqué dans les hôpitaux et dans les nombreuses assemblées de femmes, que si l'une d'entr'elles prend inopinément des maux de nerfs, quelques-unes des autres, et quelquefois toutes sont saisies successivement des mêmes accidens, de la même manière que dans une grande compagnie il suffit souvent que quelqu'un bâille pour faire bâiller tout le monde. C'est par une suite de ce penchant à l'imitation que l'épilepsie et les autres maladies nerveuses ont souvent été regardées comme contagieuses. Un grand effort de volonté suffit pour l'ordinaire pour réprimer ce penchant; mais cet effort n'est pas toujours fa-

cile à obtenir, et passé le premier moment on n'est plus à temps d'arrêter les mouvemens qu'il auroit pû prévenir (1).

3. Tout ce qui fatigue, épuise ou *relâche* subitement, comme une course forcée, une attention trop soutenue à quelque objet capable d'émouvoir les passions, de grandes évacuations, un manque subit de tension, un relâchement habituel de la matrice, etc.

4. Enfin, toutes les causes *d'irritation*, soit à l'intérieur, telles que la pléthore, les vers, les alimens indigestes, etc. soit à l'extérieur, telles que les sensations brusques et vives, ou seulement les impressions qui les rappellent.

Traitement. Les *moyens moraux* de guérison ont souvent ici plus d'efficacité que les drogues. Dans les grandes calamités publiques, ces maladies sont beaucoup plus rares que dans les temps prospères et tranquilles. Les malheurs particuliers ont souvent le même effet. Tout ce qui donne de l'activité à l'ame, et la dirige vers un but utile et suivi, tend à diminuer cette excessive mobilité qui n'est jamais qu'une source de malheur tant pour la femme qui l'éprouve que pour ceux qui

---

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXI, p. 71.

l'entourent. C'est peut être sous ce point de vue, plus que sous celui de l'amour satisfait, que le mariage est souvent un excellent remède.

Les médecins n'ont guères à leur disposition que les *moyens physiques*. La *saignée* et les sangsues sont quelquefois nécessaires; mais il ne faut y avoir recours qu'avec réserve pour ne pas trop affoiblir la malade, et uniquement en cas de pléthore évidente. J'en dis autant des *vomitifs*, des *purgatifs*, des *vermifuges*, et autres moyens de remédier aux causes prédisposantes et occasionnelles bien démontrées. L'effet heureux des *vésicatoires* est souvent plus moral que physique. Indépendamment de ces moyens qui ne peuvent être considérés que comme des auxiliaires; les remèdes propres à l'hystérie sont les *antispasmodiques* et les *toniques*. Dans le temps des attaques, il faut donner la préférence aux antispasmodiques les plus poignans, et dont l'effet est le plus prompt, tels que l'eau de fleurs d'orange, les liqueurs æthérées, l'alkali volatil, le musc, l'assa-fœtida, la teinture de valériane ou de castor (N°s. 107 et 108.) L'odeur du papier brûlé, ou d'une chandelle qui s'éteint, ou de quelque autre substance fétide suffit quelquefois pour mettre fin a l'attaque; mais si la malade souffre beaucoup, ou que les

convulsions soient opiniâtres, il faut avoir recours à l'opium. Dans les intervalles, l'indication essentielle est de diminuer la mobilité par les toniques proprement dits, tels que le kina, le bain froid, les amers (N°. 109), l'exercice, et par ceux des antispasmodiques qui jouissent jusqu'à un certain point de la même propriété, tels que les différens oxides métalliques, la valériane, l'eau oxigénée, etc. ou ceux dont l'effet est plus permanent, tels que le camphre, et les gommes fétides, le galbanum, la myrrhe, le sagapenum, l'assa fœtida (N°. 110), etc.—Le *bain tiède* n'est utile que dans l'accès même, ou dans les intervalles, lorsque les accès sont assez rapprochés l'un de l'autre pour que le premier ne puisse pas être terminé avant que le second survienne, ou bien encore lorsque le mal tient évidemment à quelque cause irritante de nature à produire plutôt une tension permanente que l'atonie qui est toujours le résultat subséquent d'une irritation momentanée.

Mais lorsque le mal tient à des causes morales, tous les remèdes échouent complétement, à moins qu'il ne soient secondés par un changement essentiel dans la manière de vivre, de penser, et de sentir.

II. L'*hydrophobie* est une maladie contagieuse, provenant de la morsure d'un ani-

mal enragé, et qui a pour caractère principal la crainte de l'eau ou plutôt de toute espèce de boisson. Au moment où la maladie se déclare, c'est à-dire, environ quarante jours après la morsure, et quelquefois plus tard, le malade sent la douleur et l'inflammation de ses plaies se ranimer. Il éprouve des frissons, des maux de cœur, un mal aise inexprimable dans l'estomac et dans le gosier. Si on lui offre à boire, il tressaille et déclare que cela lui est impossible; si on insiste, et qu'il prenne le verre, il ne le tient qu'en tremblant et ne le porte à sa bouche que par des mouvemens à demi-convulsifs, qui augmentent à l'instant où la boisson touche ses lèvres, particuliérement si elle est transparente, ou contenue dans un vase transparent. Toutes ses sensations deviennent plus vives. Le bruit, les odeurs, les mouvemens de l'air qui l'entoure, lui sont insupportables. Bientôt le pouls devient fréquent. Le malade commence à avoir constamment un besoin de cracher et de rendre. Les angoisses augmentent par accès. Il survient des convulsions générales, quelquefois du délire, et enfin au troisième jour le malade meurt; sans que sa mort soit, à ce qu'il m'a paru, précédée ni de grandes souffrances ni de circonstances bien extraor-

dinaires dans son délire. Si jamais, comme on l'a dit, les hydrophobes ont le desir de mordre, s'ils aboient comme des chiens, j'ai lieu de croire que ce n'est que par l'effet de leur imagination et parce qu'ils ont entendu dire que cela arrivoit ainsi.

On n'a découvert jusqu'à présent *aucun remède* pour cette maladie. Elle est toujours mortelle, ou si l'on a quelques exemples de guérison dans des cas bien prononcés, ils sont si rares qu'on doit les compter pour rien. On peut et l'on doit tenter les antispasmodiques, l'opium, le mercure et la teinture de cantharides (No. 111), dont on assure avoir vû de bons effets. Mais tous ces remèdes sont infiniment précaires, et le seul moyen sûr et légitime de sauver la vie d'une personne mordue par un animal décidément enragé, c'est de brûler profondément et avec un fer bien rouge chacune des morsures. Sans doute il vaut mieux faire cette opération aussitôt après l'accident. Mais je suis bien convaincu que c'est une erreur de croire qu'on ne soit plus à temps au bout de quelques jours; et puisqu'on peut toujours arrêter le cours de la vaccine ou de la petite-vérole inoculée, pourvû qu'on aît recours à la cautérisation des plaies avant la fièvre éruptive, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas par le même moyen

prévenir en tout temps celui de la rage, en détruisant le virus avant son développement.

On a proposé trois autres prophylactiques, l'excision de la partie mordue, le lavage à grande eau tombant de haut, et le mercure. Plusieurs praticiens dignes de foi assurent en avoir obtenu de grands succès. Je le crois sur leur parole; mais je pourrois citer des exemples de personnes mordues qui ont employé ces trois moyens et qui n'ont pas été préservées par là de la maladie; tandis que je n'en connois aucun, où la brûlure, quand elle a été bien faite et sur toutes les morsures, n'ait pas complétement réussi. Cette considération décide péremptoirement le conseil que doit donner tout médecin consulté pour une personne mordue par un animal suspect. Il faut absolument faire bien rougir au feu un fer assez large pour couvrir toute la morsure, et l'appliquer dessus comme si l'on cachetoit une lettre, jusqu'à-ce que la peau soit détruite et s'exhale en fumée. Si la dent de l'animal a pénétré dans les chairs, il faut dilater la plaie, et porter le fer rouge jusqu'au fond. On panse ensuite cette brûlure, qui est beaucoup moins douloureuse qu'on ne se l'imagine, avec un onguent simple, tel que celui de diapalme ou de goulard.

XIVe. Leçon.

Des Palpitations, de l'Asthme et de la Coqueluche.

Les maladies spasmodiques qui affectent les organes de nos fonctions vitales sont : 1. les *palpitations* (à l'occasion desquelles je traiterai aussi de la *syncope*, et de tous les accidens que peut produire l'irrégularité de l'action du cœur) 2. *l'asthme*, et 3. la *coqueluche*.

I. Les *palpitations* sont, à proprement parler, la sensation pénible que nous fait éprouver, au-dessous du sein gauche, le battement du cœur, lorsqu'il est trop fort, ou au creux de l'estomac, celui de l'aorte, lorsque l'impulsion du sang y est gènée par quelque cause que ce soit. Lorsque sans être plus fortés qu'à l'ordinaire, les contractions du cœur sont inégales, il en résulte une sensation pénible non de battement, mais d'angoisse, et comme d'un commencement de défaillance. Si elle est légère, et que le malade y soit accoutumé depuis long-temps, il ne s'en apperçoit plus. Si elle est subite ou assez considérable pour suspendre pendant quelques

minutes l'action du cœur, la défaillance devient complète. C'est ce qu'on appelle *syncope*, maladie qui peut dégénérer en une asphyxie mortelle. Quand elle se borne à un évanouissement, le malade conserve un reste de chaleur, de respiration et de pouls. Mais il a une sueur froide, le visage pâle, les lèvres blanches; à la fin de l'évanouissement, il se réveille comme d'un profond sommeil, ne se rappelle rien, et reprend peu-à-peu ses couleurs, sa chaleur et ses sensations ordinaires. Si le mal a été produit par des causes fugitives et extérieures, communément il n'a pas de suite; mais si c'est par des causes permanentes et intérieures, il en résulte une maladie grave qui se manifeste par de fréquentes rechûtes et qui devient enfin habituelle.

Entre la syncope et de simples palpitations accidentelles, il y a bien des affections intermédiaires. Quelquefois le pouls est habituellement irrégulier et intermittent, sans que le malade en soit incommodé; cela arrive surtout aux vieillards. D'autres fois, cette irrégularité est accompagnée d'angoisses, de palpitations, d'oppression, au moindre mouvement. Quelquefois elle ne se manifeste que par une extrême fréquence dans les pulsations, qui n'étant plus susceptibles d'être comp-

tées, ressemblent plutôt à un tremblement continuel de l'artère ; et quand cet état est très-violent, le malade reste étendu dans son lit, sans oser bouger, de peur de mourir. Quand l'irrégularité dure long-temps, il survient des symptômes d'anasarque et d'hydropisie. Quelquefois enfin, cette irrégularité des contractions du cœur ne donne ni palpitations, ni angoisses, mais affecte la respiration, et produit une maladie particulière, à laquelle on a donné le nom d'*angina pectoris*. Le symptôme caractéristique de cette maladie est une sensation de resserrement ou de constriction dans la région du diaphragme, qui survient tout d'un coup et est accompagnée d'une douleur vive dans le milieu du bras gauche. Le malade l'éprouve surtout en marchant vîte, ou en montant. Elle l'arrête subitement dans sa marche. Il est comme suffoqué et obligé de se reposer pour reprendre haleine. Mais cet état passe vîte, et dans les intervalles, le malade est fort bien. Peu-à-peu les accès deviennent plus fréquens et plus graves, et enfin, ils se terminent tout d'un coup par une mort subite. C'est aussi la terminaison de presque toutes les palpitations longues, et qui résistent aux antispasmodiques, sans produire d'hydropisie.

Causes. A. Une *affection organique* du cœur,

ou des gros vaisseaux, de nature à gêner, ou déranger la circulation, telle que

1. La *dilatation* de ces organes, ou de leurs cavités. Cette dilatation est quelquefois énorme.

2. L'*ossification* de quelque partie de l'aorte, ou de sa crosse, ou des valvules sémilunaires, ou du cercle tendineux qui fait la base des valvules tricuspidales.

3. Des *concrétions polypeuses* dans le cœur ou les gros vaisseaux. Ces concrétions se forment souvent après la mort. Mais si elles font corps avec les solides environnans, il y a lieu de les croire anciennes.

4. Un *épanchement*, séreux, ou purulent *dans le péricarde*, soit par une disposition générale à l'hydropisie, soit par une irritation inflammatoire ou rhumatismale.

5. La *compression de l'aorte* par l'engorgement de quelque organe voisin, tel que le foie, l'estomac, le pancreas, ou par une simple accumulation de matières fécales dans le colon.

Toutes ces causes peuvent produire de fréquentes syncopes, ou des palpitations, ou ce qui est plus ordinaire, une grande fréquence habituelle dans le pouls, sans aucune autre irrégularité. Mais aucun de ces symptômes ne peut jamais donner la certitude d'une affec-

tion organique. Car ils sont souvent produits par

B. Une *cause irritante*, agissant

1. Ou *sur un organe éloigné*, comme les vers et particuliérement le tænia, la goutte, etc.

2. Ou sur le *système nerveux* en général, comme les affections de l'ame, les grandes évacuations, et toutes les causes d'hystérie, ou de convulsion.

Traitement. On ne peut considérer les maladies du cœur comme susceptibles de guérison qu'entant qu'elles ne tiennent pas à une cause organique; et alors elles rentrent dans la classe des maladies convulsives, pour la guérison desquelles, après avoir écarté les causes occasionnelles ou prédisposantes, on a recours aux antispasmodiques. On doit même les employer, lorsque tout annonce la présence d'une affection organique, soit parce qu'on ne peut jamais en avoir la certitude, soit parce que cette affection se combine toujours du plus au moins avec un état de spasme, qui tend à l'aggraver. On doit en même temps chercher par tous les moyens possibles à diminuer l'impétuosité de la circulation; et pour cet effet, outre les antispasmodiques, il faut administrer continuellement au malade de petites doses de nitre fréquemment répétées, lui prescrire un repos absolu, sauf l'exercice

à cheval, ou en voiture, et le tenir à un régime antiphlogistique aussi sévère que son tempérament le permettra.

Au moyen de ces précautions long-temps continuées, j'ai vu des maladies de ce genre, qui paroissoient décidément incurables, se guérir peu-à-peu parfaitement. J'en ai vu d'autres pour le soulagement ou la guérison desquelles les purgatifs irritans combinés avec les amers (N°. 112), ont merveilleusement bien réussi sans qu'il me fût possible de me rendre raison de leur manière d'agir dans ces cas-là. Mais dans l'exercice de la médecine, il ne faut jamais perdre de vue que la nature, le hasard ou l'empyrisme ont quelquefois des ressources inespérées.

II. *L'asthme* est une maladie spasmodique, dont le principal caractère est une grande difficulté de respirer, qui vient tout d'un coup, et par accès plus ou moins longs, dans l'intervalle desquels le malade est parfaitement bien. Ces accès sont pour l'ordinaire précédés la veille d'angoisse dans la région de l'estomac, de quelques symptômes de dyspepsie, de flatulence et même d'un peu d'oppression. Au milieu de la nuit, communément sur les deux heures du matin, le malade se réveille tout d'un coup avec une respiration bruyante, et extrêmement difficile, qui lui fait éprouver

un grand besoin d'air, qui est accompagnée d'une toux sèche, et souvent d'un pouls petit, fréquent et irrégulier. Au bout de quelque temps, il commence à pouvoir cracher un peu; mais d'abord ce n'est qu'une sérosité acre, qui peu-à-peu s'épaissit, jusqu'à ce qu'enfin l'expectoration devenant de plus en plus facile, et les crachats plus pituiteux, l'accès se termine. Quelquefois sa durée totale n'est que de quelques heures; mais dans ce cas, il revient plus fréquemment, surtout en hiver. Pour l'ordinaire et surtout en été, l'accès dure trois ou quatre jours, et alors les intervalles sont plus longs.

Les *causes* qui paroissent communément renouveler les accès, sont les passions, les odeurs, l'approche des orages, un changement subit dans la température de l'air, ou dans la direction du vent. Cette maladie est très-difficile à guérir. Elle dure quelquefois toute la vie; et alors les accès deviennent de plus en plus fréquens, les intervalles moins nets et moins lucides; l'expectoration dure d'un accès à l'autre avec plus ou moins d'oppression; celle-ci devient enfin continuelle, et la maladie se termine ou par un catarrhe mortel, ou par la phthisie, ou par l'hydropisie de poitrine. Je l'ai cependant guérie quelquefois; et les *remèdes* qui m'ont le mieux

réussi, sont : 1. pendant l'accès, l'alkali volatil, l'assa fætida, les préparations de squille, la gomme ammoniaque, les fleurs de benzoin (No. 113), le tartre émétique, l'ipecacuanha, et les vésicatoires. J'ai vu aussi la mastication du tabac avoir de très-bons effets. 2. Dans les intervalles, le camphre en doses graduellement augmentées, le cresson des prés (No. 114), le marrube, la camphrée, les fleurs de benzoin, le kermes minéral, les pilules de Bacher, le changement d'air, et le miel en grandes doses.

On ne voit pas bien fréquemment dans ce pays l'asthme spasmodique, tel que je viens de le décrire, mais on voit souvent des malades avoir une *disposition asthmatique* qui se combine habituellement avec quelque maladie chronique de la poitrine, telle que le catarrhe, ou la phthisie. Les remedes que je viens d'indiquer peuvent dans ces cas là être occasionnellement combinés avec ceux qu'exige la maladie principale. Depuis quelques années j'ai employé avec quelque succès dans des cas de cette espèce l'eau oxigénée.

III. La *coqueluche* (*Pertussis*) est une maladie épidémique et contagieuse qui se manifeste d'abord comme un catarrhe, dans lequel au bout de quelques jours la fièvre cesse, et la toux ne revient plus que par accès, mais

précipitée, convulsive, et avec tant de violence, qu'il semble que le malade est sur le point d'étouffer. Quand il retire sa respiration, l'air qui se précipite dans ses poumons fait un bruit aigu, son visage devient rouge et livide, ses yeux se gonflent, tous les muscles de la face, du col, du gosier et de la poitrine se contractent, les vaisseaux du nez, de la gorge, des yeux même, se rompent souvent, et il rend du sang par le nez, par la bouche par toutes les ouvertures de la tête. Dans le sentiment d'angoisse qui le presse, il s'accroche à tout ce qui se trouve à sa portée, pour augmenter la force des secousses par lesquelles il tâche d'expectorer un amas de glaires, qu'il rend enfin, moitié par le vomissement, et moitié par la toux. Alors l'accès finit tout d'un coup, et le malade reprend à l'instant même sa gaîté et son visage naturel. Peu à peu les accès s'éloignent, et deviennent moins fréquens. Sur la fin de la maladie, l'enfant n'en a plus que lorsqu'il fait quelque mouvement brusque, lorsqu'il court, qu'il pleure ou qu'il rit. Enfin ils cessent entiérement.

La durée ordinaire de la maladie est de quatre mois. Souvent elle se prolonge fort au delà; souvent encore elle dégénère en phthisie, ou en fièvre lente; mais pour l'ordinaire,

on

on parvient à l'abréger beaucoup par le régime et les remèdes.

Le *traitement* qui m'a le mieux réussi consiste à donner au malade un léger vomitif d'ipécacuanha, de deux jours l'un, trois fois de suite, après quoi j'emploie l'extrait de cigue en doses graduellement augmentées, délayé dans de l'eau de roses, et combiné sur la fin de la maladie avec le kina. Je recommande un régime sec, et autant d'exercice que le malade peut en supporter sans fatigue, particuliérement par gestation. — J'ai vu de bons effets d'un remède vanté autrefois par Willis, qui est de conduire tous les jours le malade pendant une heure ou deux dans un moulin en mouvement. — Enfin dans des cas opiniâtres, le changement d'air réussit fréquemment, tant de la campagne à la ville, que de la ville à la campagne.

Au reste, il faut remarquer que quoique les remèdes guérissent ou soulagent quelquefois sur le champ, pour l'ordinaire cependant ils ne font qu'accélérer le cours de la maladie, qui paroît même aller en augmentant sous leur influence. Mais sa durée totale est par-là fort abrégée, et réduite pour le moins de quatre mois à six semaines.

XVe. LEÇON.

De la Colique, de la Diarrhée et du Cholera-morbus.

LES principales maladies spasmodiques qui affectent les organes de nos fonctions naturelles, sont la *colique*, la *diarrhée* et le *cholera-morbus*. Ces trois maladies ont entr'elles le plus grand rapport.

1. La *colique* est un spasme des intestins, qui se manifeste par des douleurs dans le ventre accompagnées de vomissemens ou de nausées, et pour l'ordinaire de constipation. La principale circonstance à considérer pour le traitement, est la cause occasionnelle; et cette considération donne lieu à un grand nombre d'espèces différentes, parmi lesquelles les plus fréquentes sont, 1. la *colique venteuse*, 2. la *colique stercorale*, 3. la *colique vermineuse*, 4. la *colique vénéneuse*, 5. la *colique catarrhale*, 6. le *miserere*. Les autres peuvent se rapporter à la diarrhée.

1. La *colique venteuse* a pour cause l'incarcération de l'air entre deux parties contractées des intestins, d'où il résulte un gonflement douloureux, qui pour l'ordinaire attaque successivement plusieurs parties du canal alimentaire et ne cesse que lorsque l'air s'ab-

sorbe et perd son élasticité, ou qu'il s'échappe avec bruit par le haut ou par le bas. Ce gonflement est quelquefois court et passager, mais quelquefois aussi, long et opiniâtre; au point de dégénérer en une *tympanite*; l'intestin qui a pâti devient communément plus foible et plus incapable de contenir l'air qui le traverse, ce qui donne lieu à de fréquentes rechûtes.

Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont; les boissons chaudes et carminatives, telles qu'une infusion de melisse, de chamomilles, de menthe, d'anis vert ou étoilé, l'application soutenue de linges, de flannelles, ou, ce qui vaut encore mieux, de tuiles bien chaudes sur le ventre, les noix de Galles données à la manière du Dr. Durand de Dijon (No. 115), et l'alum recommandé par le Dr. Percival de Manchester (No. 117.) J'ai aussi vû de bons effets des lavemens secs, par lesquels on pompe l'air des intestins au lieu de l'y injecter, et de la poussière de charbon, donnée à l'intérieur par cuillerées à café. — Les meilleurs prophylactiques sont le régime et un long usage d'une infusion de noix de Galles (No. 116.) Les bains froids, les amers, les toniques et surtout de petites doses de rhubarbe sont aussi très-convenables.

2. La *colique stercorale* est un gonflement

doulonreux de la totalité des intestins, en conséquence de l'accumulation des matières fécales, accumulation qui fait aussi quelquefois dégénérer en tympanite cette espèce de colique comme la précédente. Les lavemens sont pour l'ordinaire insuffisans. Le seul moyen de guérison à employer est l'évacuation des matières par des purgatifs, tels que l'extrait cathartique (No. 118) ou l'huile de ricin. Si les matières sont accumulées dans le rectum, on peut quelquefois les extraire méchaniquement, en curant l'intestin par le moyen d'une cuiller. La précaution la plus essentielle pour prévenir les rechûtes, est de tenir constamment le ventre libre par des laxatifs, tels que les aloëtiques, ou de petites doses d'huile de ricin, de magnésie, de crême de tartre, etc. J'ai vû des cas où tous ces remèdes se trouvant inutiles, des moyens très-simples, et en apparence très-insignifians, tels qu'un peu de sucre de lait, une ou deux tasses de café à la crême, ou seulement l'habitude de se présenter tous les jours à la garderobe à la même heure, ont parfaitement bien réussi.

3. *Colique vermineuse.* Rien n'est plus rare à Genève que ces fièvres vermineuses aigues ou chroniques, qui paroissent avoir pour principale cause un grand amas de vers dans les intestins, fièvres très-communes en d'autres

pays, et qui se manifestent même quelquefois avec un caractère épidémique, dans les campagnes de notre Département, mais ne pénètrent jamais dans la ville; nous voyons fréquemment à la vérité des vers dans les maladies aigues, telles que les fièvres, et particuliérement dans l'hydrocéphale; mais alors ils sont isolés, ne paroissent avoir aucune part à la production de la maladie, dont ils sont plutôt l'effet que la cause, et leur expulsion ne soulage que peu ou point le malade. Hors delà les vers ne produisent guères que des douleurs de colique, accompagnées d'accidens nerveux plus ou moins graves, mais jamais mortels.

Nous en connoissons trois espèces, *a* le *Tœnia*, *b.* les *Lombrics* et c les *Ascarides.*

a. Le *Tœnia* est un ver plat comme un ruban, long de plusieurs aunes, composé d'anneaux parfaitement semblables, qui tous ont un suçoir, et qui en se rapetissant peu-à-peu, se terminent d'un côté par un fil délié, à l'extrémité duquel se trouve un petit bourrelet, qu'on appelle la tête de l'animal. On en connoît un grand nombre d'espèces. La plus ordinaire à Genève et en Suisse, quoique fort rare ailleurs, est le *Tœnia lata* de Linnœus, dont les anneaux sont plus larges que longs, et qui porte ses stigmates ou su-

goirs, au centre de chaque anneau, et non pas sur les bords. Il est si fréquent chez nous qu'au moins le quart des habitans l'a, l'a eu ou l'aura. Les symptômes qu'il produit sont des gonflemens dans différentes parties du ventre, des selles irrégulières, des nausées, des vertiges, des palpitations, des cris et des soubresaults pendant la nuit, de la cardialgie, des défaillances, etc. ; mais soit qu'aucun de ces symptômes n'annonce bien sûrement son existence, soit que ce ver aît la faculté de résister à tous nos remèdes, lorsqu'il n'est pas malade, on ne réussit à l'expulser que lorsque par une maladie qui lui est propre, et qui paroît augmenter beaucoup son irritabilité, il se déchire, et qu'il en passe des fragmens plus ou moins longs dans les selles. Si l'on saisit ce moment pour administrer le remède, et que le malade puisse le supporter, ce remède, tel que je l'ai modifié en 1776, ne manque jamais, et fait presque toujours rendre le ver en pelotton sans aucun inconvénient. Il suffit d'administrer au malade trois gros de racine de fougère mâle en poudre, délayée dans cinq à six onces d'eau, ou incorporée en bols avec quelque syrop, et par dessus, deux onces d'huile douce de ricin, donnée par cuillerées à soupe de demi-heure en demi-heure, dans du bouillon.

Ce remède ne réussit qu'imparfaitement pour l'expulsion du ver *cucurbitain*, qui heureusement est chez nous aussi rare qu'ailleurs, et qui diffère des autres espèces de tænia, en ce que ses anneaux plus longs que larges se détachent très-facilement les uns des autres, sous la forme de pepins de courge, et ont leur suçoir sur les bords. Je n'ai jamais eu le bonheur de l'expulser en entier. L'huile de ricin m'a cependant paru plus efficace que les autres purgatifs pour le faire disparoître sans l'expulser (peut-être en le tuant); et j'ai aussi obtenu cet effet d'un électuaire composé de miel et de poussière d'étain, à la manière du Dr. Alston (No. 119.)

b. Les *Lombrics* sont des vers longs et ronds, pointus par les deux bouts, semblables en apparence aux vers de terre, dont ils diffèrent cependant par leur structure. Les enfans y sont beaucoup plus sujets que les adultes. Ces vers s'engendrent très-facilement, puisqu'on en voit souvent d'isolés dans des maladies accidentelles. Les symptômes qu'ils produisent sont la pâleur du visage, la démangeaison au nez, le gonflement de la lèvre supérieure, une grande irrégularité dans l'appétit et dans les selles, des grincemens de dents pendant la nuit, un sommeil agité et interrompu par des soubresauts, et quelque-

fois des accès de fièvre irréguliers. Les meilleurs remèdes pour les expulser sont la *mousse de mer*, en syrop ou en infusion Nos. 120 et 121), et le *semen contra* (*artemisia santonicum* appelée dans ce pays *grenette*), en poudre, ou en infusion (No. 122), suivis de quelque purgatif ou administrés en même temps.

c. Les *Ascarides* sont de très-petits vers blancs, pointus par les deux bouts, et de la longueur d'une petite épingle. Ils se logent aux environs du fondement, et y occasionnent de grandes démangeaisons. Souvent aussi ils donnent de vives douleurs de colique. Ils se reproduisent avec une grande facilité, particulièrement si l'on mange du fromage, et l'on a beaucoup de peine à les détruire. Ce qui m'a réussi le mieux, c'est de fréquentes doses d'huile de ricin.

4. *Colique vénéneuse.* Les poisons végétaux donnent souvent des douleurs de colique, mais avec diarrhée. C'est pourquoi je les range dans le genre suivant. Les poisons minéraux, tels que l'arsenic, le sublimé, etc. en produisent souvent aussi de très-vives, mais avec inflammation. Il en a été question dans l'article des *Enteritis*. Le poison que j'ai principalement en vue dans cette espèce, c'est le plomb qui, soit qu'on le prenne à l'intérieur dans du vin frelatté, soit qu'on le manie trop

fréquemment, et trop imprudemment, dispose presque toujours à de grandes douleurs dans le ventre, qui reviennent par accès et sont accompagnées d'une constipation opiniâtre. C'est ce qu'on appelle la *colique des peintres.* Elle a ceci de particulier, c'est qu'elle produit à la longue une foiblesse paralytique des extrémités, et surtout aux poignets. Cette maladie est heureusement assez rare a Genève. Je l'ai cependant vue quelquefois, particuliérement chez les polisseurs d'acier qui se servent d'un laminoir de plomb , sur lequel ils appuyent fortement avec le doigt la pièce d'acier qu'ils veulent polir, pendant que la roue tourne. Il m'a paru que le danger de ce métier ne vient pas précisément de ce contact, mais de ce que l'artiste porte fréquemment son doigt à la bouche pour l'humecter et le rafraîchir. Car les accidens ont cessé lorsque par mon conseil il a eu la précaution d'avoir à côté de soi, dans ce but, un verre d'eau ou une éponge mouillée. Quoiqu'il en soit, la colique des peintres se traitoit autrefois à Paris par le tartre stibié, et par des purgatifs irritans. Je n'ai jamais employé cette méthode, qui a été fort blâmée par le Dr. Tronchin; mais je n'ai pas assez d'expérience de la maladie pour rien prononcer sur le meilleur traitement à suivre. Celui que

j'ai adopté, et qui m'a fort bien réussi dans le petit nombre de malades que j'ai vus, consiste à les purger fréquemment avec de l'huile de ricin, et à leur faire prendre dans les intervalles de la valériane et des bains froids.

5. La *colique catarrhale*, qui est de beaucoup la plus fréquente, est comme les affections qui portent ce nom, produite par une transpiration arrêtée en conséquence du froid ou de l'humidité. Elle se guérit comme ces affections par les boissons chaudes, adoucissantes et légérement diaphorétiques, telles qu'une infusion de sureau avec de la confection, de l'eau de riz, des émulsions, des mucilagineux, en y ajoutant l'application des linges ou des flannelles chaudes, les fomentations et les lavemens adoucissans. Les anodins sont souvent très-convenables. — Les prophylactiques sont aussi, comme dans le catarrhe, de bons habillemens, et une attention soutenue à se garantir du froid et de l'humidité, surtout aux pieds. Il faut aussi éviter soigneusement la constipation.

6. Le *miserere* est une maladie formidable qui se manifeste par les plus violentes douleurs de colique, accompagnées d'un extrême accablement, avec beaucoup d'angoisse, et des vomissemens continuels, mais sans fièvre. C'est ce qui les a fait distinguer des coliques

inflammatoires, quoiqu'elles soient encore plus promptement mortelles, puisque pour l'ordinaire le malade périt en moins de vingt-quatre heures. A l'ouverture, on trouve communément une partie des intestins sphacélée d'une gangrène noire et livide, comme dans les maladies inflammatoires, ou grise et sans aucune apparence de phlogose. On trouve souvent encore l'estomac et les intestins troués, et les boissons, les alimens, quelquefois même des vers et les matières fécales épanchées dans le bas-ventre, ce qui accélère la mort. Cette maladie est souvent produite par les mêmes causes que les espèces précédentes. Souvent elle paroît tenir à un principe de goutte ou de rhumatisme. Souvent encore elle n'a aucune cause assignable, et je l'ai vue survenir sans qu'il fût possible de concevoir pourquoi, et avec des caractères également fâcheux, tantôt au sein de la plus brillante santé, tantôt au milieu de fièvres bilieuses dans lesquelles le malade avoit été pendant plusieurs jours à la diète, et n'avoit commis aucune imprudence.

Quant au traitement, le danger est si grand et si pressant, qu'on ne sauroit trop accumuler ici tous les moyens de guérison, les bains, les fomentations, les émulsions, les laxatifs doux et sûrs, tels que l'huile de ricin,

les antiémétiques, tels que les saturations salines, les lavemens, les vésicatoires, et surtout le kina. On ne trouve communément aucun moment de la maladie où la saignée soit admissible, parce que les symptômes de gangrène rendent dès le commencement l'accablement extrême. S'il y a lieu à quelque évacuation de ce genre, ce ne peut être que par les sangsues.

II. La *Diarrhée* est souvent une modification de la colique, produite par les mêmes causes, et accompagnée des mêmes douleurs. Souvent aussi elle subsiste comme symptôme ou suite d'une autre maladie, telle que les fièvres continues, les maladies éruptives, les hémorrhoïdes, la dysenterie, la dyspepsie, la phthisie, etc. ; souvent encore elle tient à une affection organique des intestins, ou des organes voisins, ou à l'abondance de la bile ou des mucosités qui tapissent le canal alimentaire, et que l'irritation résout en une sérosité âcre. En un mot, la diarrhée n'est presque jamais une maladie idiopathique, mais comme symptôme elle exige souvent un traitement particulier, et mérite plus d'attention que le fond du mal.

Il importe de l'envisager rélativement à ses causes prochaines, et sous ce point de vue j'en distingue trois espèces, selon qu'elle dé-

pend, *a.* du resserrement des intestins, *b* de leur irritation, ou c. de leur atonie.

a. Dans la première on peut ranger toutes les diarrhées qui dépendent d'un rétrécissement dans le canal des intestins produit par quelque spasme antérieur, ainsi que celles qui tiennent à leur compression par quelque tumeur voisine. Ici les matières sont souvent applatties comme un ruban. — Les remèdes sont inutiles dans ces maladies ; mais elles se guérissent quelquefois à la longue par une grande attention à éviter toutes les causes d'irritation ou de relâchement, et par un régime sec, propre à faire des matières dures qui dilatent peu-à-peu l'intestin.

b. Dans la seconde espèce, on peut ranger, 1. toutes celles qui tiennent à des poisons, tels que des purgatifs violens, de mauvais champignons, etc. Celles-ci n'exigent qu'une boisson abondante, pour délayer le poison et diminuer par là son activité, ou si l'on est à temps d'en débarrasser l'estomac, un émétique doux; 2. celles qui viennent de la surcharge des intestins par une indigestion, ou par l'accumulation des matières fécales. Une boisson chaude, abondante, et légérement aromatisée, telle qu'une infusion de mélisse ou de chamomilles, est ici le principal remède; et si après la cessation de la diar-

rhée, il reste des symptômes de saburre, la rhubarbe complétera l'évacuation, 3. celles qui tiennent aux vers, et qui se traitent comme les coliques vermineuses, 4. celles qui tiennent au froid ou à l'humidité. Ce sont les plus fréquentes. Je les traite avec succès par l'ipecacuanha, la corne de cerf (Nos.123 et 124), les émulsions et les anodins en petites doses, 5. celles qui tiennent à une surabondance habituelle et chronique de bile, qui se corrige par les sucs d'herbes, la limonade et les fruits rouges, 6. à un engorgement hémorrhoïdal, qui demande aussi des sucs d'herbes, et l'application réitérée des sangsues, ou 7. enfin, à une irritation éloignée telle que la dentition. Les adoucissans, les mucilagineux, les bains tièdes et les absorbans, sont ici les meilleurs remèdes.

c. Dans la troisième espèce, je range ; 1. les *diarrhées colliquatives*, qui terminent presque toujours les fièvres lentes ; 2. celles qui surviennent par épuisement dans la convalescence d'une maladie longue ; 3. celles qui succèdent à une diarrhée d'irritation, longtemps prolongée, lorsque les douleurs ont cessé. Les anodins, les styptiques, et les toniques, tels que l'opium et la rhubarbe en petites doses, le cachou, le diascordium, la décoction de glands grillés, la noix de Galles, la teinture de corail (N°.125), etc. joints à un régime

sec et nourrissant, à un exercice proportionné aux forces du malade, et à des boissons légérement adstringentes, sont dans ces dernières espèces de diarrhée les remèdes les plus convenables.

3. Le *Cholera morbus* ou *trousse-galant*, est une maladie d'été qui ne se manifeste guères que dans les mois de juillet, d'août et de septembre, et qui survient tout d'un coup par des vomissemens, des douleurs de colique, et une diarrhée tellement précipitée que le malade se laisse souvent aller sous lui, d'autant plus que la maladie est accompagnée d'une extrême prostration de forces et de violentes crampes dans les gras de jambes. L'accablement est tel que le malade pâlit, son pouls devient petit, irrégulier et presque nul. Il paroit mourant. Cependant, la maladie n'est mortelle pour l'ordinaire que lorsque quelque accident la prolonge et la fait dégénérer en fièvre maligne. Communément au bout de quelques heures la violence des symptômes diminue et le malade se guérit dans l'espace de quelques jours.

Le traitement qui m'a le mieux réussi consiste à donner d'abord un julep composé d'une saturation éthérée et succinée, dans laquelle on délaie de la confection d'hiacinthe (N°. 126.) On administre en même temps au malade une

grande abondance d'eau de poulet : on le nourrit de panades; et sur la fin de la maladie, lorsque les symptômes sont bien dissipés, on le purge deux ou trois fois avec quelque préparation de rhubarbe. Si la maladie se prolonge, et prend le caractère d'une fièvre maligne, on la traite comme telle par les toniques, mais sans perdre de vue que sa cause principale est une surcharge de bile fort acre, qui exige toujours des boissons abondantes et douces, et des purgatifs astringens, tels que la rhubarbe.

Les champignons et autres poisons végétaux produisent quelquefois des symptômes analogues à ceux du cholera et qui se traitent de même.

XVI. LEÇON.

Des maladies de l'Ame.

LES maladies de l'ame qui forment le 4me. ordre des Neuroses ou maladies nerveuses, sont : 1. *l'imbécillité* (*amentia*); 2. la *mélancolie* (*melancholia*), qui n'est qu'une folie partielle, et 3. la *folie* complète (*mania.*)

Toutes ces maladies, quoique très-différentes les unes des autres, ont entr'elles, de grands rapports et surtout celui-ci, c'est qu'il est

est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer ici une ligne de démarcation bien prononcée entre l'état de santé et l'état de maladie; ensorte que de quelque manière qu'on définisse l'imbécillité ou la folie, et quelque sage qu'on puisse supposer un homme, il se trouvera toujours compris dans la définition, susceptible d'être affecté d'une manière bizarre par certains objets extérieurs, manquant de jugement à quelques égards, égaré par ses passions a d'autres. Aussi n'y a-t-il rien de plus difficile que de décider en justice si un homme est imbécille ou fou, et souvent dans les procès de cette espèce, les mêmes traits ont été cités de part et d'autre pour prouver la réalité ou la non-existence de ces maladies. C'est pourquoi c'est au moraliste à les suivre dans le cours ordinaire de la vie. Ce n'est que dans leurs degrés extrêmes qu'elles sont du ressort de la médecine. Laissant donc de côté toute distinction subtile entre l'état de santé et l'état de maladie, et sans perdre le temps à les bien définir, ni même à les décrire exactement, je dis que:

I. L'*Imbécillité*, est cet état de l'ame dans lequel elle est incapable de comparer les objets entr'eux, d'en saisir les rapports, et d'en tirer des conséquences. Cet état est pour l'or-

dinaire accompagné de la perte, de la privation, ou d'un grand affoiblissement de la mémoire. Il peut être produit par plusieurs causes très-différentes ; il importe pour le traitement de les considérer séparément. 1. C'est souvent une *maladie de naissance*, dans les pays surtout où il y a beaucoup de gouëtres. Les enfans nés imbécilles s'appellent des *Crétins*. Il y en a peu à Genève, et on les considère comme incurables. 2. Une seconde cause d'imbécillité, c'est la privation de l'ouïe. Les *sourds de naissance* paroissent fréquemment imbécilles, et l'on ne peut douter que souvent ils ne le soient réellement jusqu'à un certain point. Car, privés comme ils le sont de toutes les occasions de s'instruire, d'apprendre une langue et d'étendre leurs idées par la conversation, il est moralement impossible que leurs facultés intellectuelles ne s'abatardissent beaucoup par le manque d'exercice. Comment enseigner quelque chose à un enfant qui n'entend rien ? Cependant, on a trouvé ce précieux secret, et depuis cette belle découverte, l'expérience nous a prouvé que lorsqu'un instituteur habile a donné aux sourds toute l'éducation dont ils sont susceptibles, leurs facultés morales et rationnelles sont pour le moins égales à celles des autres hommes. Ce n'est donc que lorsqu'on a négligé de leur procurer cet

avantage qu'ils deviennent imbécilles. 3. La *vieillesse* émousse toujours du plus au moins la sensibilité et rend les opérations de l'esprit plus difficiles. Quand ces effets sont exagérés, ils vont jusqu'à produire une imbécillité complète et incurable. C'est ce qu'on appelle, *tomber dans l'enfance*. 4. Une quatrième cause d'imbécillité; c'est une *maladie antécédente*, particuliérement si elle affecte le cerveau d'une manière spéciale. C'est ainsi qu'on voit assez fréquemment les personnes convalescentes d'une fièvre continue, surtout si elle a eu des caractères de malignité, perdre la mémoire, et tomber par cette raison dans une imbécillité plus ou moins complète. J'en ai vu un exemple à la suite d'une fièvre bilieuse très-grave, dans laquelle cependant la tète n'avoit point été affectée. J'ai vû même de simples fièvres tierces assez légères produire cet effet. Mais on l'observe beaucoup plus fréquemment dans les convalescences de maladies nerveuses, telles que l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie et l'hydrocéphale. Cette espèce se guérit pour l'ordinaire à la longue, soit par un régime fortifiant, soit par les antispasmodiques et les toniques, tels que la valériane et le kina. Quand elle est incurable, c'est parce qu'elle tient à une affection organique produite par la maladie. Car, 5. toutes

les *causes de compression* dans le cerveau, telles que les tumeurs fongueuses, l'accumulation de sérosité ou de matière gélatineuse entre les membranes, la dilatation extrême des artères ou des veines, affection qui dans d'autres circonstances peuvent produire l'apoplexie, la paralysie, l'hydrocéphale, peuvent aussi produire l'imbécillité. Dans ces cas-là, le mal commence par un affoiblissement sensible de la mémoire et va graduellement en augmentant jusqu'à l'imbécillité la plus complète; et alors la maladie se complique pour l'ordinaire d'affections épileptiques, qui aboutissent enfin à une mort subite. Cette espèce d'imbécillité est absolument incurable. Mais il est souvent difficile de la distinguer des suivantes : 6. Toutes les causes de *spasme* qui agissent puissamment sur le systême nerveux, produisent quelquefois l'imbécillité. Telles sont les grandes passions, la peur, la terreur, les fortes contractions d'esprit, et finalement les poisons, parmi lesquels celui dont nous sommes le plus fréquemment appelés à voir les tristes effets, est l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses. Toutes ces causes, dis-je, produisent tantôt d'autres maladies nerveuses, et tantôt l'imbécillité, sans qu'il soit possible de distinguer à quoi tient cette différence. Leurs effets sont quelquefois susceptibles de guérison par

les antispasmodiques et les toniques, et par une attention soutenue à éviter le retour de l'impression nuisible. Mais pour l'ordinaire, lorsqu'elle produit l'imbécillité, celle-ci résiste aux remèdes, et devient plus incurable que d'autres affections nerveuses. 7. Enfin, j'ai vu fréquemment un léger degré d'imbécillité, ou plutôt de perte de mémoire survenir tout d'un coup comme une attaque d'apoplexie ou de paralysie, et en tenir lieu. Dans ces cas-là les sangsues appliquées aux tempes ou au fondement en cas de pléthore et un grand vésicatoire à la nuque, en y joignant quelque purgatif un peu brusque, manquent rarement de guérir le malade; mais une rechûte plus grave est à craindre.

II. La *Mélancholie* est de toutes les maladies de l'ame la plus commune. C'est un état de déraison qui ne porte que sur un seul objet, qui laisse sur tous les autres une pleine et entière liberté d'esprit, mais qui concentre toutes les facultés de l'ame sur l'objet de la maladie, lequel est toujours d'une nature sinistre; ensorte que les malades sont presque incapables de s'occuper d'aucun autre sentiment que de celui de la profonde tristesse qui les accable, et qui les rend tellement malheureux que la plupart cherchent à s'ôter la vie et y parviennent souvent. Cette mala-

die qui porte chez nous le nom de *vapeurs*, est rarement mortelle par elle-même. Je connois un grand nombre de femmes (car elles y sont beaucoup plus sujettes que les hommes) qu'elle a rendues souverainement à plaindre pendant plusieurs mois. Presque toutes se sont guéries. Les plus longues attaques que j'en aie vues, n'ont pas duré au-delà de 18 mois. Communément elles ne sont pas à beaucoup près aussi longues.

Je distingue dans la pratique deux espèces de mélancolie :

1. La *Mélancholie accidentelle*, qui est produite pour l'ordinaire par des causes morales, telles qu'une passion violente et malheureuse, une grande et irréparable perte, un retour pénible sur soi-même, ou un excès de dévotion, la crainte de l'enfer, les combats de l'incrédulité contre la piété, etc.

Cette maladie attaque indifféremment les jeunes personnes, et celles qui sont avancées en âge. Elle participe plus de la nature de la folie que de l'hypochondrie. Elle est même fréquemment accompagnée non-seulement d'insomnie, mais encore d'accès violens de spasme et de déraison complète, ou au moins de pleurs et de désespoir, tels que les malades deviennent extrêmement à charge à leurs alentours, très-difficiles à gouverner, toujours prêts à se

tuer, si on les perd un seul instant de vue, provoquant toujours les conversations sur leur état, et s'irritant des consolations qu'on leur donne, ou si l'on garde avec eux le silence, se plaignant amèrement de l'indifférence qu'on leur témoigne. — Dans cette espèce, indépendamment des moyens moreaux de guérison, qui ne sont pas toujours faciles à diriger et qui demandent beaucoup d'adresse, les remèdes qui m'ont le mieux réussi, sont les bains tièdes alternés avec les bains froids, les antispasmodiques et surtout l'opium en grandes doses.

2. La *mélancholie constitutionnelle* est indépendante des causes accidentelles et étrangères. Ce sont surtout les femmes qui ont atteint l'âge critique qui y sont exposées. Elle tient plus de l'hypochondrie que de la folie; mais elle en diffère en ce que l'atonie porte moins directement sur l'estomac et les intestins, qui font bien leurs fonctions. Les malades ne sont pas à beaucoup près aussi agités que dans la mélancolie accidentelle. Ils sont tristes et abattus, indifférens à tout, sans courage et dans un état d'apathie qui leur donne le dégoût de la vie, et les rend incapables de prendre plaisir à rien. La maladie est souvent héréditaire; elle revient périodiquement au bout de quelques mois, et alors l'intervalle des accès est communément marqué par un excès d'ac-

tivité, de gaieté et d'exaltation qui fait présager le retour de la mélancolie. Elle paroît presque toujours tenir à quelque engorgement dans le système de la veine-porte. Car s'il survient ou une abondante évacuation hémorrhoïdale, ou un retour des règles, ou même une jaunisse complète et permanente, il arrive assez fréquemment que la mélancolie cesse et ne revient plus. Aussi les remèdes qui ont le plus de succès sont, l'application réitérée des sangsues au fondement ou à la vulve, les sucs d'herbes légérement purgatifs et les suppositoires aloëtiques. J'ai vu aussi de bons effets dans ces cas-là de l'eau oxigénée, et des oxides métalliques. Mais les voyages et la distraction, quand le malade en est susceptible, ont encore plus de succès que les remèdes, tant dans cette espèce que dans la précédente.

III. La *Folie* (*Mania*) est un état violent de déraison complète avec exaltation, fureur, défiance très-ombrageuse, une grande force de corps, et souvent plus d'esprit, de mémoire et de saillies heureuses dans les accès que dans l'état de santé. On ne peut pas dire que les fous manquent complétement de jugement. Car ils ont de la ruse, de la finesse et de la persévérance. Mais ils voient les objets autrement qu'ils ne sont, et en tirent

par-là même des conséquences extravagantes. Leurs sensations et leurs appétits sont quelquefois dénaturés au point de manger leurs excrémens, de prendre des pierres pour des diamans; quelquefois ils croient voir des phantômes ou entendre des bruits extraordinaires, et ces illusions les font divaguer très-brusquement. Ils sont tous plus ou moins insensibles au froid et à la contagion. Ils ne dorment que peu ou point. Dans les intervalles de fureur, ils paroissent doux et caressans, mais plus ou moins imbécilles. Quand la maladie se termine par la mort, ce qui arrive quelquefois, c'est pour l'ordinaire en se convertissant en une fièvre continue qui prend très-promptement un caractère de malignité. A l'ouverture des cadavres, on trouve presque toujours la substance du cerveau plus dure que dans l'état de santé.

Les causes qui paroissent produire la folie, sont : 1. les mêmes que celles de la mélancolie accidentelle ; 2. la cessation brusque d'une autre maladie, et surtout d'une maladie de la peau, telle que la galle, les dartres, etc. Ces causes produisent indifférement l'imbécillité, la mélancolie ou la folie. Ces trois maladies se succèdent ou se combinent souvent l'une avec l'autre, et l'ouverture des cadavres présente fréquemment dans

les deux premières les mêmes apparences que dans la dernière.

Quant au traitement, si l'on a lieu de croire que la maladie tient à la répercussion de quelque affection cutanée, il faut se hâter de rétablir, à la surface, des foyers d'irritation par des vésicatoires, des sétons et des cautères, ou même, s'il est possible, rappeler la maladie primitive. C'est ainsi que j'ai réussi une fois à guérir une folie très-rebelle dont une jeune fille de 18 ans étoit atteinte depuis 3 mois pour avoir été guérie trop brusquement, et par des moyens extérieurs seulement, d'une galle abondante. Je la fis coucher dans des draps de galleux. Je rappelai ainsi une éruption générale, et avec elle la raison de la malade, que je traitai ensuite méthodiquement et avec succès par des remèdes internes, sans produire aucune rechûte de démence. Mais l'on n'a cette ressource que dans un petit nombre de cas. Dans les autres les remèdes qui réussissent le mieux, sont les évacuans les plus actifs, l'opium en grandes doses, et surtout un changement complet dans les habitudes et la manière de vivre du malade, joint à une grande liberté d'agir et de promener, tempérée par des moyens de contrainte en cas d'écarts. Les coups et la terreur ont eu quelquefois des succès ; mais l'humanité les réprouve d'autant

plus qu'ils ont souvent aggravé le mal.

Outre l'imbécillité, la mélancolie et la folie, le Dr. Cullen range parmi les maladies de l'ame, le *somnambulisme*. Je n'ai rien vu de parfaitement semblable à ce qu'on en raconte, si ce n'est dans certaines affections hystériques qui m'ont présenté quelques phénomènes analogues. Mais j'ai vu fréquemment le sommeil provoquer des attaques d'asthme, d'épilepsie, ou d'autres maladies nerveuses, parmi lesquelles il en est une que le Dr. Cullen considère aussi comme une espèce de somnambulisme, c'est le *cochemar* (*ephialtes* ou *incubus*), maladie singulière qui consiste en une sensation de pression extraordinaire sur la poitrine ou sur la tête, survenant tout d'un coup après une heure ou deux de sommeil, et revenant tous les soirs (1).

---

(1) J'ai vu un cas de ce genre fort extraordinaire et fort opiniâtre. C'étoit un voyageur âgé de 25 à 30 ans, qui ne pouvoit s'endormir dans sa chaise de poste en mouvement, sans être réveillé tout d'un coup au bout de quelques instans par une sensation très-pénible, comme si un poids énorme lui étoit tombé sur le cerveau. Sa tête se courboit en avant sous ce poids imaginaire, il ne pouvoit parler, et tout son corps étoit en même temps saisi d'un tremblement convulsif qui duroit assez longtemps. Cela ne lui arrivoit jamais ni lorsqu'il s'endormoit en repos, ni lorsqu'il pouvoit résister au sommeil dans sa chaise. Il falloit la réunion de ces

J'ai vu encore un grand nombre d'enfans être réveillés toutes les nuits en sursaut par des *songes effrayans*, au point d'être pâles et tremblans long-temps après leurs réveils. J'en ai vu un, chez lequel ces symptômes alloient jusqu'à lui donner toutes les nuits un véritable accès de folie, qui duroit une heure ou deux, et pendant lequel l'enfant ne reconnoissoit aucun des objets qui l'entouroient, jusqu'à-ce qu'enfin une soupe qu'on lui présentoit dès le commencement de l'accès frappât ses regards. Il la mangeoit avec avidité et se trouvoit aussitôt après parfaitement bien. Dans tous ces cas-là j'ai employé les antispasmodiques et particuliérement les fleurs de zinc avec succès.

---

deux circonstances, le mouvement et le sommeil, pour le plonger dans cet état. Mais comme ses affaires l'obligeoient fréquemment à voyager de nuit, il avoit extrêmement à cœur de se guérir. Après avoir essayé inutilement plusieurs autres antispasmodiques, j'eus enfin recours aux pétales du cresson des prés, (*Cardamine pratensis*) remède fort recommandé dans l'asthme nerveux, par le Dr. Baker, à la dose de deux à quatre gros par jour, ce remède délivra entiérement mon malade de ces accidens; et lui rendit la faculté, très-précieuse pour lui, de dormir en voyageant, sans en être incommodé.

XVIIe. LEÇON.

Des Fièvres lentes et de l'Atrophie.

LES *Cachexies* qui constituent la 3e. classe des maladies, sont celles dans lesquelles l'apparence extérieure du corps est essentiellement altérée, ou par une excessive *maigreur*, ou par quelque *intumescence*, soit générale, soit affectant une grande partie du corps; ou par quelque *vice de la peau* (*impetigo*) tenant à une cause générale, avec difformité évidente, et quelque symptôme morbifique. Delà, trois ordres de cachexies; (*marcores*, *intumescentiæ*, *impetigines*.)

Dans le premier ordre, je compte quatre genres, 1. les *Fièvres lentes* (*Tabes*), 2. les *Fièvres hectiques*, 3. la *Phthisie*; 4. le *Marasme*, (*Atrophia*). Les deux et même les trois premiers, qu'on confond souvent sous le nom de *maladies de langueur*, sont pour l'ordinaire des maladies secondaires, mais qui méritent d'être traitées à part, vû qu'elles exigent des moyens de guérison particuliers, et que d'ailleurs la maladie primitive est souvent légère, inapperçue, et toujours fort courte en comparaison.

Toutes les maladies de cet ordre ont entr'elles le plus grand rapport, le marasme

dégénérant souvent en fièvre lente; la fièvre lente en fièvre hectique, et la fièvre hectique en phthisie. Toutes exigent 1. Une nourriture douce et facile à digérer. 2. Des toniques propres à soutenir les forces. La diète blanche et le kina sont la base du traitement.

1. *Fièvres lentes* (*Tabes.*) Leurs symptômes principaux sont un amaigrissement rapide et une fièvre uniforme et constante, marquée par la chaleur et la sécheresse de la peau, et par la fréquence du pouls, qui pour l'ordinaire est foible et petit. Quelquefois la maladie se termine au bout de quelques semaines; plus communément sa durée est de plusieurs mois. La cause prochaine est presque toujours une inflammation sourde à la surface de quelqu'un des vicères, inflammation souvent inapperçue, masquée sous l'apparence d'une autre maladie, et alors toujours lente, obscure et absolument intraitable par les saignées et les antiphlogistiques ordinaires.

En me bornant aux fièvres lentes qu'on voit le plus fréquemment à Genève, en les caractérisant par la maladie primitive qui y a donné lieu, et sans parler des fièvres scrofuleuses, vénériennes, ou cancéreuses, j'en compte huit espèces, assez distinctes les unes des autres.

1. Les *Fièvres bilieuses* se prolongent souvent au delà de leur durée ordinaire, et dégénèrent en fièvres lentes. On ne peut pas déterminer le moment où la maladie commence à mériter cette dénomination. Mais si au bout de six semaines révolues, une fièvre bilieuse dure encore, sans redoublemens marqués, et sans symptômes de saburre, on est fondé à supposer qu'elle est entretenue par une inflammation sourde dans le bas-ventre; et alors il faut recourir à la diète blanche et au kina. Si la maladie se termine par la mort, celle-ci est ordinairement précédée par une extrême et subite augmentation de foiblesse, par du météorisme, de fréquentes douleurs de colique, de la diarrhée, des sueurs colliquatives, de l'œdème dans les extrémités, etc.; à l'ouverture, on trouve communément les intestins, ou recouverts d'une légère croûte purulente, sans aucun foyer particulier de suppuration, croûte par laquelle ils contractent entr'eux, et avec les organes voisins, des adhérences non-naturelles; ou parsemés à leur surface de points gangréneux, qui quelquefois percent l'intestin, et produisent un épanchement; ou uniformément sphacélés d'une gangrène blanche et sans phlogose, dans une partie plus ou moins étendue; ou enfin, et ce sont surtout les gros intestins

qui présentent cette apparence, extrêmement contractés et d'un calibre beaucoup plus petit que dans l'état de santé.

2. La *Péripneumonie* dégénère non-seulement en phthisie proprement dite, par l'effet d'une suppuration dans l'intérieur du poumon, mais encore en fièvre lente, de la nature de celles dont il est ici question, par l'exsudation d'une croûte purulente qui produit entre les poumons et la plévre ces adhérences qu'on rencontre si souvent dans les cadavres. Ces adhérences sont presque toujours plus ou moins irritées à leur formation, et donnent lieu à la continuation de la fièvre et des douleurs, avec une toux sèche et de l'oppression, symptômes qui durent fort long temps, et aboutissent quelquefois à une phthisie, mais sont plus souvent encore susceptibles de guérison par des vésicatoires réitérés, par le lait d'ânesse, par le régime, et les adoucissans.

3. Les *Coliques inflammatoires* sont susceptibles de la même dégénération; et la fièvre lente qui en résulte est caractérisée par des douleurs vagues de colique; de la tension et de la sensibilité dans le bas-ventre, des selles irrégulières, souvent des maux de cœur et des vomissemens. Elle se guérit pour l'ordinaire par la ciguë et la jusquiame, en doses

doses graduellement augmentées, et par les fomentations, les cataplasmes émolliens, les embrocations huileuses, les lavemens adoucissans, etc. — Si les malades périssent, l'ouverture présente les mêmes désordres que dans la première espèce, mais avec des apparences de phlogose plus distinctes.

4. Une fièvre lente est assez fréquemment la conséquence d'un *rhumatisme aigu*, lorsqu'il affecte le cœur. A l'ouverture, on trouve communément cet organe extrêmement grossi, et quelquefois recouvert d'une croûte plus gélatineuse que purulente. Les meilleurs remèdes sont ici, outre le lait d'ânesse et le régime, un long usage d'antiphlogistiques et d'adoucissans, tels que le sucre de lait et le nitre, et une attention soutenue à éviter tout ce qui peut accélérer la circulation, et particuliérement le mouvement musculaire. Celui de gestation, s'il est bien doux, ne fait point de mal (1).

(1) Lorsque le rhumatisme se porte sur le *foie*, il dégénère aussi quelquefois en une fièvre lente, d'une nature un peu différente de celle que produit l'affection du cœur. Elle a plus d'analogie avec celle qui est le résultat de l'inflammation de poitrine; à l'ouverture des cadavres, on trouve communément le volume du foie fort augmenté. C'est particuliérement dans cette espèce que l'acide nitrique, dont on a vanté l'efficacité dans l'Hépatite chronique des pays chauds, peut être employé avec avantage.

5. Les *Maladies éruptives* et spécialement la *rougeole* se terminent aussi quelquefois par une fièvre lente, qui ressemble à la seconde espèce, mais qui en diffère par la diarrhée et la foiblesse qui l'accompagnent, symptômes qui exigent plus particuliérement l'emploi des astringens et des toniques (Nos. 27-29. 3. 4), outre le lait et le régime.

6. Celle qui suit la *dysenterie* est aussi caractérisée par la diarrhée et la foiblesse, mais avec des douleurs dans la partie inférieure des intestins, douleurs qui tiennent à l'irritation inflammatoire, lente et sourde du rectum. Ici les lavemens anodins, mucilagineux et adoucissans sont particuliérement nécessaires.

7. Lorsque la *Diarrhée* est produite par des vers, ou par quelque autre cause irritante, elle se termine souvent aussi par une fièvre lente, qui, outre les remèdes ordinaires, exige spécialement des astringens.

8. Enfin, il y a des fièvres lentes qui se manifestent *spontanément*, sans avoir été précédées par aucune maladie apparente, si ce n'est le marasme, qui, quand il est mortel, se termine toujours ainsi.

II. Les *Fièvres hectiques* diffèrent des fièvres lentes par leur cause prochaine, qui est toujours un foyer de suppuration dans certaines

parties du corps, et par des redoublemens irréguliers semblables à des accès de fièvre intermittente, avec un frisson bien prononcé, et de vives couleurs sur les joues pendant la chaleur. Il semble que cette maladie suppose toujours l'absorption du pus dans le sang. Car lorsqu'il se forme un foyer de suppuration dans des organes dépourvus de vaisseaux lymphatiques, comme dans le cerveau, il n'en résulte jamais une semblable fièvre.

Le traitement roule principalement comme dans les fièvres lentes, sur la diète blanche, le kina et les toniques. On remédie à la diarrhée colliquative par la poudre de Dover en pilules (No. 127), aux sueurs par l'acide vitriolique (No. 30), aux aphthes par les gargarismes de borax (No. 41).

Je distingue quatre espèces de fièvre hectique :

1. Celles dans lesquelles la *suppuration est extérieure*, comme dans les grands ulcères, ou les plaies étendues. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours dans ces cas la entretenir une suppuration abondante. Il faut souvent la réprimer, quand on peut le faire sans irritation. Une des grandes améliorations qu'on aït faites de nos jours dans la chirurgie, est la nouvelle méthode d'amputation en épargnant la peau, pour guérir la plaie par la première intention.

2. Celles qui tiennent à un *abscès* dans l'intérieur *d'un viscère* du bas-ventre, et principalement du foye. Dans les Indes, où cette maladie est commune, on recommande beaucoup le mercure. Mais dans nos climats, il produit trop aisément la salivation. J'ai lieu de croire que l'acide nitreux qu'on a proposé de lui substituer réussiroit beaucoup mieux.

3. Celles qui tiennent à un *abscès dans le tissu cellulaire* qui entoure les viscères du bas-ventre, soit en conséquence d'une colique inflammatoire, soit à la suite de quelque chûte, de quelque coup de froid, ou de quelque autre cause accidentelle qui produit une inflammation sourde, locale, et aboutissant néanmoins à un foyer de suppuration dans l'intérieur du bas ventre. Cette espèce qui a beaucoup d'analogie avec la troisième espèce des fièvres lentes, n'est pas rare. Ici le pus se fait quelquefois jour au nombril, à l'aîne, ou dans le rectum. Il faut autant que possible favoriser cette terminaison, qui est la seule favorable, puisqu'on n'a ancun autre moyen d'aborder l'abscès. La maladie n'exige d'ailleurs qu'un traitement général.

4. Les *abscès lombaires* qui se forment pour l'ordinaire sourdement, sans aucun symptôme préalable d'inflammation, et qui donnent ce-

pendant lieu à une grande accumulation de pus dans la fosse iliaque, se terminent aussi par une fièvre hectique, d'autant plus dangereuse, qu'elle ne se manifeste guères que lorsque la maladie est incurable. Si l'on ouvre le dépôt et qu'on donne accès à l'air ; le mal empire, les os se carient, et le malade meurt plus promptement. C'est pourquoi l'on a proposé de ne donner issue au pus que successivement et par de simples piqûres.—Quelquefois il se fait jour spontanément à l'aine, ou bien il pénètre tout d'un coup dans la cuisse, qui grossit alors prodigieusement. Dans ce dernier cas, on a une plus grande chance de guérison par un séton.

III. La *Phthisie* est une maladie fébrile et chronique, dépendant d'un ou de plusieurs foyers d'irritation dans les poumons. Elle diffère des autres fièvres hectiques, avec lesquelles elle a d'ailleurs beaucoup de rapport, par la toux, l'oppression, les crachats purulens, et souvent teints de sang ; qui indiquent clairement quel est l'organe affecté. Les redoublemens sont ici beaucoup plus réguliers, et le frisson par lequel ils s'annoncent, est beaucoup moins violent, et souvent imperceptible. —La phthisie est presque toujours une maladie secondaire, suite de la péripneumonie, de la coqueluche, de l'hémoptysie, d'un sim-

ple catarrhe, ou d'une fièvre hectique d'un autre genre. Quelquefois aussi elle est spontanée, sans aucune maladie antécédente.

J'en distingue trois espèces;

1. Les *Vomiques*, sont des sacs purulens dans l'intérieur du poumon, qui s'annoncent par les symptômes ordinaires de la phthisie, mais plus violens, avec de plus grands efforts d'expectoration et des crachats décidément purulens et plus abondans, surtout quand la rupture du sac en procure l'évacuation. Alors la maladie est susceptible de guérison par l'affaissement du sac. Elle l'est aussi par son desséchement sans rupture. Enfin, la vomique peut rester long temps indolente, et laisser ainsi de grands intervalles lucides.

2. Les *Tubercules* sont un engorgement des glandes lymphatiques des poumons, d'abord squirrheux et dur, et ensuite ulcéré et comme cancéreux. Cette maladie tient pour l'ordinaire à une disposition scrophuleuse. Elle est souvent héréditaire, rarement contagieuse, (quoiqu'elle passe pour l'être extrêmement) quelquefois spontanée, presque toujours incurable, mais laissant de longs intervalles lucides, pourvu qu'on évite toutes les causes d'irritation.

3. Les *Phthisies secondaires* sont le dernier terme d'une fièvre hectique, dont le foyer

primitif n'est pas dans la poitrine, mais dans l'un des viscères voisins du diaphragme ; à l'ouverture, il arrive bien quelquefois que quoique les crachats du malade aient eu une apparence très-purulente, on ne trouve cependant aucune lésion dans les poumons. Là phthisie n'est alors qu'apparente et symptomatique ; mais pour l'ordinaire les poumons se trouvent avoir participé à l'affection primitive ; et indépendamment du foyer principal qui la caractérise, leurs glandes lymphatiques se trouvent engorgées et en suppuration.

Dans toute phthisie, on peut distinguer trois périodes; 1. celle de *l'irritation*, pendant laquelle les symptômes marquent une affection de poitrine, mais qui n'est encore que locale et sans fièvre; 2. celle de la *fièvre*, pendant laquelle le pouls s'accélère, et l'affection devient générale; et 3. celle de la *colliquation*, qui est caractérisée par la diarrhée, les sueurs nocturnes, les aphthes, l'œdème des extrémités, et une excessive maigreur. Ce n'est guères que dans la première et quelquefois dans la seconde de ces trois périodes, que la phthisie est susceptible de guérison. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont le lait de chèvre, le lait d'ânesse, et ce qui est bien préférable encore, lorsque le ma-

lade peut la supporter, la diète blanche absolue, en le privant de tout autre aliment et de toute autre boisson que du lait ; les bouillons d'escargots, le lichen d'Islande (No.88), le lierre terrestre, le kermes minéral, le foie de soufre (No.128), la digitale, l'extrait d'aconit, et les toniques non-irritans, comme le kina, l'élixir de vitriol, etc. J'ai vû de bons effets de l'exercice du cheval, de celui de l'escarpolette et des bains froids. J'en ai vû aussi d'une réclusion absolue dans une température douce et uniforme. On a beaucoup recommandé, sous ce point de vue, un séjour long dans une étable de bêtes à corne. On a vanté encore les voyages sur mer ; on a surtout recommandé pendant l'hiver les climats tempérés du Portugal, de l'Espagne, de l'Italie et des Départemens méridionaux de la France, etc. Mais quoiqu'on fasse, la guérison d'une phthisie bien prononcée, particuliérement de la seconde espèce, est toujours très-difficile, et très-rare. Dans la première, de légers vomitifs fréquemment réitérés, et des fumigations, soit avec de l'eau pure et tiède, soit avec l'æther et la ciguë, ont eu souvent quelque succès. Dans toutes, les anodins qui sembleroient bien indiqués par la toux, et qui en effet sont souvent très-utiles pour la calmer, ne doivent cependant être employés qu'avec beaucoup de réserve, et en très-petites doses.

IV. Le *Marasme* (*Atrophia*) est un dépérissement, marqué par une excessive maigreur, jointe à beaucoup d'accablement, mais sans fièvre. J'en compte cinq espèces principales :

1. Le *Marasme des petits enfans* à la mammelle, qu'on voit quelquefois sans aucune cause connue dépérir évidemment, prendre une physionomie pâle, ridée et décharnée, qui les fait ressembler à de petits vieillards. Il m'a paru que les enfans nourris par une mère tendre et sensible y sont plus sujets que d'autres. Il y a apparence que cela tient à quelque altération dans le lait, en conséquence de l'affection maternelle, qui trop exaltée, ou mal dirigée, le dénature momentanément. Car pour l'ordinaire, il suffit de donner à l'enfant malade une nourrice plus calme, ou même de le sevrer entièrement, pour lui rendre en peu de jours de la fraîcheur et de l'embonpoint. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que le même lait, qui ne lui profitoit point, se trouve quelquefois convenir très-bien à un autre enfant bien portant, mais pour lequel la mère n'éprouve que de l'indifférence; ou même au bout de quelques jours, lorsque son ame est dans une assiette plus tranquille, au sien propre; ensorte qu'un simple échange de nourrice et de nourrisson

pendant quelque temps peut souvent suffire pour dissiper, avec le *marasme*, les alarmes qu'il avoit fait concevoir et qui tendoient nécessairement à l'aggraver.—En général, toutes les fois qu'un enfant à la mammelle dépérit sans aucune cause connue, il y a lieu de croire que le lait de sa nourrice *ne* lui convient pas; et il faut se hâter, ou de lui donner une autre nourrice; ou de suspendre pendant quelques jours l'allaitement; ou de le sevrer tout-à-fait.

2. Le *Marasme des vieillards*, qui tient à une espèce particulière de dyspepsie, résultant de la foiblesse, ou plutôt de l'engourdissement dans lequel tombent les personnes d'un âge avancé, surtout après de longs excès de travail, d'étude ou de plaisir, et de l'impossibilité où se trouvent des organes usés de faire de bonnes digestions. — Lorsque cette espèce de marasme est susceptible de guérison, il n'exige qu'une nourriture succulente, facile à digérer, et soutenue de quelques remèdes stimulans, tels que le vin et les aromates, qui puissent rendre à l'estomac et aux intestins le jeu qu'ils ont perdu.

3. Le marasme qui a pour cause prochaine ou efficiente une *affection squirrheuse de l'estomac* ou du *pylore*. Les inquiétudes et le chagrin sont les causes occasionnelles les plus

fréquentes de cette maladie, qui dure quelquefois bien des années, et est pour l'ordinaire mortelle, par la dégénération du marasme en fièvre lente, ou si le squirrhe s'ulcère, en fièvre hectique. Ses symptômes caractéristiques sont une douleur sourde et constante au creux de l'estomac, avec tumeur et dureté, une constipation opiniâtre, des maux de cœur et des vomissemens après le repas, et une grande maigreur accompagnée d'accablement. La tumeur, qu'on ne sent d'abord, en palpant le malade, que bien profondément, et quelquefois point du tout, devient ensuite saillante et très-reconnoissable au tact, lorsque le squirrhe est bien prononcé; et les vomissemens par lesquels le malade ne rend d'abord que les alimens et la boisson, deviennent enfin *fuligineux*, c'est-à-dire, amènent une grande abondance de matières qui ressemblent à de la suie délayée dans de l'eau. Chaque évacuation de ce genre est suivie d'un redoublement de foiblesse, qui va quelquefois jusqu'à faire mourir subitement le malade, avant que la maladie ait parcouru tous ses périodes. Lorsqu'elle est bien caractérisée par tous ces symptômes, il n'y a plus aucune ressource. Mais lorsqu'elle n'est pas encore bien développée, on guérit quelquefois les malades qui en sont menacés, par la rhubarbe, la ciguë et les sels neutres.

4. Le *Marasme mésentérique*, autrement appelé, *Carreau*, est une maladie chronique, à laquelle sont particuliérement sujets les enfans mal nourris, et qui ont une disposition scrophuleuse. Elle a pour cause efficiente des obstructions dans les glandes du mésentère, obstructions qui empêchent le travail de la nutrition, et produisent ainsi la tuméfaction et la dureté du bas ventre, des douleurs de colique, de la diarrhée, des vers, des vomissemens, avec de la pâleur et de la maigreur; symptômes qui, si la maladie ne se guérit pas, dégénèrent tantôt en hydropisie par l'inertie des vaisseaux lymphatiques, et le manque d'absorption qui en résulte, tantôt en fièvre lente et en fièvre hectique par la suppuration des glandes engorgées du mésentère, souvent enfin en phthisie par une affection analogue et secondaire des glandes du poumon. — Quoique très-dangereuse, cette maladie est souvent, (pourvu que le mal ne soit pas trop avancé,) susceptible de guérison, par une bonne nourriture, des frictions sur le ventre, du syrop magistral, du lierre grimpant, tant en poudre qu'en infusion, et surtout un long usage de rhubarbe et de calomel en doses laxatives; en purgeant en outre le malade, de quatre en quatre jours, d'une manière plus active, avec du séné et quelque sel neutre.

5. Le *Marasme sans cause apparente* est toujours suspect d'avoir été produit par des excès vénériens. C'est ce que les Anglais appellent une *consomption dorsale* parce que les maux de reins sont, avec la considération de la cause, le principal symptôme qui la distingue des autres espèces. — Les remèdes les plus efficaces sont une nourriture douce et fortifiante, telle que les bouillons et les gelées de salep, le kina, les martiaux, les bains froids, joints à l'abstinence des plaisirs vénériens, et de tout ce qui en provoque le desir.

Si le malade est tourmenté par des pollusions, il conviendra de le faire coucher sur la dure, et sur le côté plutôt que sur le dos, et de lui donner trois ou quatre fois le jour, particuliérement le soir, une bonne cuillerée à café d'un électuaire composé de nitre et de conserve de roses (N°. 75).

XVIIIe. Leçon.

De la Tympanite, de l'Anasarque, et de l'Hydropisie.

Le second ordre des cachexies est celui des *Intumescences*, ou gonflemens extraordinaires d'une partie extérieure et considé-

rable du corps. Ce gonflement n'est palpable que sous la peau ou dans le bas-ventre. Il peut être produit par une grande surabondance, ou accumulation non-naturelle de graisse, d'air, ou d'eau, ou par une grande augmentation dans le volume des viscères. Delà, quatre genres de maladies; *l'Obésité*, ou intumescence produite par une accumulation de graisse; 2. la *Tympanite*, ou intumescence produite par une accumulation d'air dans la capacité du bas-ventre; 3. l'*Hydropisie*, ou intumescence produite par un épanchement de sérosités dans le tissu cellulaire subcutanée, ou dans l'une des cavités; 4. les *Obstructions* ou l'intumescence produite par une augmentation de volume de l'un des viscères du bas-ventre.

I. L'*Obésité*, (ou *l'Embonpoint*), qui a pour cause ordinaire la bonne chère et l'indolence, ne peut être guérie avec sécurité que par l'exercice et la sobriété. Il faut la réunion de ces deux moyens. L'exercice seul ne feroit qu'aggraver la maladie, en augmentant l'appétit. Quant aux remèdes, je n'en connois aucun d'efficace, qu'au risque de produire une maladie beaucoup plus dangereuse.

II. La *Tympanite* est un gonflement extraordinaire, élastique, et général, du ventre,

qui devient extrêmement ballonné et résonne comme un tambour quand on le frappe. Ce gonflement est produit par la dilatation de l'air contenu dans la totalité du canal alimentaire, et il est communément accompagné de douleurs de colique et de maux de cœur. — Dans les maladies fébriles, il survient fréquemment un gonflement semblable du ventre, qui porte alors le nom de *météorisme*. Ce n'est qu'un symptôme de la maladie; mais qui pourtant mérite quelquefois, par sa permanence et son intensité, plus d'attention que la maladie principale. Ce sont surtout les femmes en couche qui y sont sujettes. Delà deux espèces de tympanite.

1. La *T. idiopathique* ou *stercorale*, est une maladie grave et communément mortelle. Elle commence pour l'ordinaire par une constipation opiniâtre, bientôt suivie du gonflement qui caractérise la tympanite, puis de douleurs dans tout le ventre, accompagnées de fréquens vomissemens. Le malade rend les alimens, les boissons, les remèdes qu'on lui donne, et jusqu'à des matières fécales. Il survient enfin des symptômes de gangrène, un pouls très-foible et presque nul, les extrémités froides, un grand accablement. Ces symptômes se terminent promptement par la mort, sans aucun indice préalable de fiè-

vre ou d'inflammation. Cette maladie est presque toujours produite par quelque obstacle insurmontable à l'expulsion des matières. C'est le dernier période d'une colique stercorale. Le seul moyen de guérison est l'évacuation des intestins par un purgatif sûr, et qui ne provoque pas le vomissement, tels que l'huile de ricin, ou les pilules de Pringle; ou par des lavemens ou des suppositoires fort actifs, ou enfin, par l'entérotomie que j'ai vû faire avec succès (1).

2. La

(1) C'étoit sur une malade, âgée de 70 ans, qui, après une diarrhée de quelques mois, se trouva constipée au point que les purgatifs les plus forts furent sans effet. Le ventre se balonna et devint douloureux. Il survint enfin des symptômes très-prononcés de gangrène, et une mort prochaine sembloit inévitable. Dans cette extrémité, nous résolumes de tenter l'opération, et elle réussit. Mr. Fine, qui la pratiqua, fit une incision dans la partie de l'abdomen qui étoit la plus saillante. Il retint ensuite l'intestin à la surface de la plaie en passant au travers du mésentère un fil qu'il assujettit sur les côtés du ventre par des bandelettes d'emplâtre agglutinatif. Il ouvrit enfin l'intestin par une incision assez longue pour donner issue aux matières fécales, qui en sortirent en abondance. Le balonnement et les symptômes de gangrène diminuèrent d'abord et cessèrent entiérement peu de jours après. L'intestin contracta bientôt avec les bords de la plaie des adhérences qui rendirent le fil inutile. Il s'y forma un anus artificiel, par lequel les matières fécales sortoient, non

pas

2. La *Tympanite puerpérale* est quelquefois le symptôme principal des fièvres bilieuses malignes; mais les femmes en couche y sont plus particuliérement sujettes, soit dans le cours d'une fièvre puerpérale ou bilieuse, soit indépendamment d'aucune affection inflammatoire ou fébrile. Elle commence dans ce dernier cas par de la diarrhée et des maux de cœur, bientôt suivis d'un météorisme permanent et tel que le ventre est beaucoup plus gros après l'accouchement qu'avant. Dans un cas de cette espèce, qui se termina par la mort, et où j'obtins l'ouverture, je ne trouvai qu'un gonflement extraordinaire des intestins qui étoient d'un calibre énorme. Le colon étoit tout bosselé; en le piquant, on ne faisoit cesser le gonflement qu'en partie. Il n'y avoit d'ailleurs aucun épanchement, comme on en voit constamment dans les fiè-

---

pas continuellement, comme nous nous y étions attendus, mais une ou deux fois par jour seulement, et avec un sentiment de besoin préalable qui donnoit à la malade le temps de préparer le petit pansement nécessaire pour ne pas se sâlir. A cette incommodité près, elle fut pendant plus d'un an assez bien pour aller et venir, et faire toutes ses fonctions. Alors elle devint hydropique et mourut; à l'ouverture on trouva une tumeur fort dure, qui comprimoit l'intestin rectum à son origine, et l'oblitéroit entiérement.

vres puerpérales ; il y avoit quelques points gangréneux çà et là, mais peu de phlogose apparente. L'ipécacuanha n'a pas sur cette maladie la même prise que sur les fièvres puerpérales. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont les frictions faites avec de la glace sur le ventre, les fomentations, et les lavemens avec une décoction de chamomilles et du vinaigre, et le kina et la rhubarbe en poudre ou en infusion avec de l'eau de chaux. (No. 129). Lorsqu'à la diarrhée succède la constipation, la magnésie calcinée m'a paru aussi avoir de bons effets.

La tympanite n'est pas la seule intumescence aërienne et palpable. Lorsque par une blessure du poumon, l'air pénètre de la poitrine dans le tissu cellulaire de la peau, il en résulte une enflure élastique et générale, qu'on appelle l'*Emphyseme*, mais que je n'ai jamais vue. — Il arrive aussi quelquefois, je ne sais comment, que la matrice se remplit d'air au point de grossir considérablement, de faire saillie au-dessus du pubis comme dans une grossesse, et de rendre des vents quand on la comprime. C'est ce qu'on appelle *Physomètre*. Je n'en ai vû qu'un seul exemple. La malade se guérit par le tartre émétique.

III. Mais les intumescenses aqueuses sont beaucoup plus communes. On en compte sept

genres. 1. L'*Anasarque* dans lequel l'épanchement se fait dans le tissu cellulaire, sous la peau, qui retient alors l'impression du doigt. 2. L'*Hydrocéphale externe*, dans lequel la tête est d'une grosseur énorme, par l'accumulation d'une grande quantité de sérosité entre le crâne et les meninges, maladie qui est ordinairement un défaut de naissance; ainsi que la suivante : 3. *Hydrorachitis* ou *spina bifida*. C'est une espèce d'hydrocéphale interne, dans lequel la sérosité se fait jour le long de la moëlle épinière jusqu'aux vertèbres lombaires, où elle forme une tumeur molle. Si on se hasarde à l'ouvrir, l'enfant meurt, dit-on, à l'instant même. 4. L'*Hydrothorax* ou *hydropisie de poitrine*, dans laquelle l'épanchement se fait entre la plèvre et les poumons, ou dans le tissu même des cellules aëriennes; les symptômes qui le caractérisent sont l'oppression, l'irrégularité du pouls, un sommeil fréquemment interrompu par des soubresauts et des palpitations, une grande difficulté à se coucher la tête basse, joints à des urines troubles et peu abondantes, à la pâleur du visage et à l'œdème des extrémités. Lorsque l'épanchement se borne au péricarde, comme cela arrive quelquefois, les palpitations sont plus fréquentes, et l'irrégularité du pouls plus prononcée. Mais il est rare que l'*hydropisie*

du pericarde ne soit pas compliquée avec l'hydropisie de poitrine proprement dite ; et elle ne peut jamais en être distinguée avec certitude. 5. L'*Ascite*, ou *hydropisie du bas-ventre*, dans laquelle le gonflement qu'elle produit se distingue de celui de la tympanite par son manque d'élasticité, et par la sensation de fluctuation qu'on éprouve en frappant la tumeur avec les deux mains. 6. L'*Hydromètre*, ou *hydropisie de matrice*, caractérisée par une tumeur graduellement croissante à l'hypogastre, molle, avec fluctuation, et sans aucun des symptômes qui caractérisent une affection de la vessie. Si elle se complique avec une grossesse, elle produit pour l'ordinaire l'avortement, qui se fait avec une grande évacuation d'eaux. 7. L'*Hydrocèle* ou *hydropisie des testicules*, caractérisée par une tumeur indolente, molle et transparente du scrotum avec fluctuation.

De ces sept genres, il y en a trois qui ne sont presque jamais l'objet de la pratique, soit à cause de leur rareté, soit parce qu'ils sont incurables par les remèdes, savoir l'hydrocéphale externe, l'hydrorachitis, et l'hydromètre. Les quatre autres genres sont des maladies très fréquentes, souvent incurables, mais souvent aussi susceptibles de guérison, et qui ont entr'elles un rapport assez immédiat pour exiger le même traitement, quel-

que diversité qu'il y aît dans les causes qui les produisent. C'est pourquoi il seroit assez inutile et très-difficile de les distinguer en différentes espèces, soit d'après ces causes, soit d'après la nature des symptômes. L'expérience a démontré que dans la plupart des hydropisies, la considération de la cause doit être laissée de côté pour ne s'attacher qu'à l'effet; quitte à y revenir pour l'attaquer vigoureusement, lorsque l'hydropisie est guérie.

Or, deux méthodes principales ont été imaginées pour remédier à l'épanchement qui constitue tous les différens genres d'hydropisie. Toutes deux ont pour but de favoriser le repompement de la sérosité épanchée, en augmentant extraordinairement les sécrétions séreuses; et cela se fait ou par des purgatifs drastiques, qui parce qu'ils produisent une grande évacuation d'eau par les selles, s'appellent des *hydragogues*, ou par des *diurétiques*, qui augmentent beaucoup la sécrétion des urines. Chacune de ces deux méthodes a eu ses partisans. Cependant le traitement par les hydragogues est aujourd'hui presque complétement abandonné par les médecins instruits. Quant à moi j'en ai peu d'expérience. Persuadé que la plupart des malades sont trop épuisés ou par la maladie antécédente, ou par l'hydropisie elle-même, pour pouvoir le supporter,

je n'ai presque jamais employé les purgatifs pour le traitement des hydropiques, ou du moins je n'ai employé que ceux qui, sans agir excessivement sur les intestins, ont en même temps un effet diurétique assez marqué. Je m'en suis tenu aux diurétiques et je vais indiquer successivement ceux qui m'ont le mieux réussi.

1. Je mets au premier rang les feuilles de la *digitale* pourprée. On peut employer ce remède en décoction, en infusion, en teinture, ou en poudre. C'est sous cette dernière forme que je la donne le plus fréquemment dans l'hydropisie. En grande dose, elle produit des symptômes nerveux que plusieurs médecins croient nécessaires pour qu'elle aît tout son effet, mais qu'il m'a toujours paru plus prudent d'éviter, et qu'il seroit certainement dangereux d'entretenir long-temps. Le plus remarquable est un ralentissement subit du pouls, qui tombe quelquefois tout d'un coup à trente ou quarante pulsations par minute. Je l'ai vue aussi donner des angoisses inexprimables; par fois de la diarrhée, et dans deux ou trois cas, de l'assoupissement. Mais ces effets cessent bientôt si l'on suspend le remède ou qu'on en diminue la dose; et pour l'ordinaire il ne produit aucun de ces effrayans symptômes lorsqu'on ne le donne qu'à

la dose d'un ou deux grains, quatre fois par jour. A cette dose cependant, la digitale opère sur les urines, les rend claires, et augmente leur sécrétion beaucoup plus promptement, plus puissamment et d'une manière beaucoup plus permanente que les autres diurétiques. 2. Après la digitale, le remède qui réussit le mieux est la *squille* (oignon d'une grande et belle plante liliacée qui croît sur les bords de la mer Méditerranée); on peut l'employer en poudre (N°.55); mais sous cette forme elle a l'inconvénient de donner de la diarrhée et des nausées. Le vinaigre et le vin scillitiques sont en général plus faciles à supporter. J'emploie le vinaigre de deux manières, ou par gouttes, en doses graduellement augmentées, ou plus ordinairement, saturé avec le *sel de tartre*, et alors on peut le donner en doses beaucoup plus fortes. 3. Même le *vinaigre* ordinaire *saturé* de la même manière, ce qui forme de la *terre foliée de tartre*, est un très-bon diurétique qu'on peut donner par cuillerées à soupe plusieurs fois par jour dans un véhicule convenable (N°. 56). 4. Un autre remède que j'employois beaucoup autrefois, et avec un grand succès, étoit les *pilules de Bacher*. Il paroît d'après la recette qu'en a publiée ce médecin, que la base du remède étoit l'extrait d'hellébore noir; quand nous avons voulu

préparer cet extrait, en suivant exactement le procédé recommandé, il ne nous a pas réussi; c'est pourquoi nous faisions venir de Paris même, l'extrait ou les pilules toutes faites. Pendant quelques années, nous nous en sommes bien trouvés. Elles avoient l'avantage de n'exciter aucun mal de cœur, de produire un effet laxatif qu'on pouvoit modérer à volonté, et d'agir assez efficacément, non-seulement sur les urines, en les rendant très-abondantes, et très-claires; mais encore sur les accidens spasmodiques qui accompagnent souvent l'hydropisie, particulièrement celle de poitrine : malheureusement ce remède ne réussit plus aujourd'hui aussi bien que dans sa nouveauté. Il y a apparence qu'il n'est plus préparé avec le même soin, ou plutôt que la racine que l'auteur fait venir, à ce qu'il paroît. de la Suisse ou de l'Allemagne, et qu'on lui donne pour de l'hellébore noir, n'est plus la même. Quoiqu'il en soit, nous employons encore fréquemment ces pilules, telles qu'elles sont, et quelquefois avec succès. 5. J'emploie très-souvent aussi, surtout dans les cas où le pouls est plein, fort et fréquent, un mélange de *crême de tartre et de nitre*, en petites doses, répétées plusieurs fois par jour. (N°.130). 6. La *crême de tartre seule* donnée en grandes doses, dans du bouillon, et combinée

avec un quart de borax, réussit encore quelquefois très-bien. C'est un purgatif hydragogue, mais peu irritant, et qui agit en même temps sur les urines. Il favorise au moins beaucoup l'effet des autres diurétiques. — 7. Quand il *y* a une disposition trop grande à la diarrhée, ou aux vomissemens pour employer ceux dont je viens de parler, j'ai recours à une infusion de *cascarille*, de *scordium* et de *vincetoxicum* (N°. 131), qui m'a, dans bien des cas de ce genre, réussi admirablement et qui n'a jamais aucun inconvénient. — J'ai vû aussi quelques bons effets, 8. de l'infusion des feuilles d'*arum* ou *pied de veau*, fraîches; — 9. de celles du *quassis*, ou *groseiller noir*, — 10. de la seconde écorce de *berberis*, ou *épine-vinette* (N°. 132), ou 11. de la décoction des cinq *racines apéritives*, l'ache, le persil, le fenouil, le houx et l'asperge. 12. Dans les cas de grande atonie, la *teinture de mars*, a quelquefois des effets diurétiques très-marqués. — 13. Les *cloportes* ont eu une grande réputation. Je n'en ai jamais vu aucun effet si ce n'est peut-être lorsqu'elles étoient fraiches, pilées et données en suc dans du bouillon. — 14. La *teinture volatile de cuivre*, a été recommandée par Boerhaave, et j'en ai vû de bons effets dans l'hydropisie de poitrine, mais je soupçonne qu'elle agit plutôt

là comme antispasmodique que comme diurétique.

Dans toutes les hydropisies bien prononcées, quelle que soit leur cause, j'essaie successivement tous ces remèdes, jusqu'à-ce que j'en trouve un qui ait l'apparence de réussir. Je le continue long-temps de suite, jusqu'à-ce que les urines devenant beaucoup plus abondantes que la boisson, le malade soit complétement désenflé. Alors je termine la cure par quelques toniques, tels que le kina et les martiaux, ou par un traitement relatif à la cause de la maladie, si elle substite encore.

Mais les diurétiques ne réussissent guères que dans les cas où l'épanchement est accompagné d'une diminution sensible dans les urines. Lorsque celles-ci sont abondantes, ou que leur diminution n'est que secondaire et ne paroît avoir eu que peu d'influence sur la production de l'épanchement, les diurétiques sont pour l'ordinaire dans ces cas là inutiles ou insuffisans; il faut se tourner d'un autre côté, reprendre par exemple au préalable la cause en considération, et l'attaquer par des remèdes convenables, si elle est susceptible de guérison. C'est ainsi qu'on dissipe l'anasarque produit par une maladie éruptive, en ramenant le cours des fluides à

la peau par des diaphorétiques secondés par la réclusion. De même dans celui qui est produit par la disparution subite du lait, si l'on peut par la suction d'un enfant ou d'un chien, ou par des sinapismes sous les aisselles, ou par quelqu'autre moyen, ramener le lait dans les seins, on guérit l'anasarque. C'est ainsi encore, que dans certains cas d'hydropisie compliquée avec un état de pléthore qui quelquefois la produit et l'entretient, on a vu de petites saignées, ou ce qui est bien moins dangereux, l'application de quelques sangsues au fondement ramener les urines et dissiper l'enflure; mais pour pouvoir avec sécurité avoir recours à de pareils moyens, il faut que la pléthore soit bien caractérisée, non-seulement comme symptôme concomitant, mais comme cause principale de la maladie.

Il arrive quelquefois que dans les cas même où les diurétiques sont le genre de remèdes sur lequel on peut le plus compter pour l'absorption des sérosités épanchées, leur effet est si lent, si incomplet, si gêné par la compression que produit sur tous les organes voisins une grande accumulation d'eau, qu'on se voit forcé, ne fût-ce que pour le soulagement du malade, à donner à ces sérosités une issue à l'extérieur. C'est ainsi que dans l'anasarque,

lorsque la peau est trop tendue par la sérosité contenue dans le tissu cellulaire pour pouvoir l'en expulser par son élasticité et sa force tonique, on a recours aux *vésicatoires* et aux *scarifications*, qui par la grande évacuation séreuse et la détente de la peau qui en résultent, deviennent quelquefois des moyens de rendre aux remèdes curatifs leur efficacité. Mais ces moyens ne sont pas sans danger, et il faut quand on les emploie être sur ses gardes contre la gangrène, qui en est souvent la conséquence. C'est ainsi encore que dans l'ascite, lorsque la tension et l'extrême ballonnement du ventre rend tous les remèdes inutiles, lorsque l'oppression qui en résulte devient insupportable, et lorsqu'on sent bien distinctement la fluctuation, on a recours à la *ponction*, qui ne manque jamais de soulager extrêmement le malade. Car on le débarrasse communément par là d'une énorme quantité d'une sérosité visqueuse, à demi gélatineuse, et coagulable comme un blanc d'œuf par la chaleur. Il est souvent à la vérité nécessaire de revenir fréquemment à cette opération, parce que le sac ne tarde pas à se remplir de nouveau, mais souvent aussi elle favorise l'effet des remèdes en faisant cesser la compression; et j'ai vu plusieurs malades guéris par ce moyen, ce qui me fait présu-

mer que dans bien des cas où il n'a servi que de palliatif et a manqué comme moyen de guérison, c'est parce qu'on y a eu recours trop tard. C'est particuliérement dans les cas d'*hydropisie enkystée* que la ponction est nécessaire, lorsque la sérosité est épanchée dans un kyste, sac ou cavité non-naturelle, fermée de tous côtés. Or, dans ces cas là même qui paroissent plus que tout autre de nature à résister à l'effet des remèdes, j'ai vû la ponction devenir un moyen de guérison, sans doute par l'affaissement des parois du sac qui, contractant entr'elles des adhérences, oblitéroient entiérement par là la cavité.

On a aussi recours à la ponction dans l'*hydrocèle*, espèce d'hydropisie enkystée, dans laquelle le sac est une cavité naturelle. Mais ici après qu'on l'a vidé par la ponction, on peut l'oblitérer par une inflammation légère et superficielle qui fait adhérer ses parois, et qu'on excite ou par des injections faites avec un vin spiritueux ou par un séton. C'est ce qu'on appelle la *cure radicale.* On a quelquefois hazardé avec succès des moyens analogues dans les hydropisies enkystées du bas-ventre. Mais ces moyens de guérison sont toujours ici très-dangereux par l'inflammation du péritoine et des intestins qui peut en être la conséquence.

XIXe. LEÇON.

Des Obstructions et de la Jaunisse.

I. Le dernier genre d'intumescence que nous ayons à examiner, c'est celui des *intumescences solides* produites par l'augmentation du volume des viscères, augmentation qui, quand elle est considérsble, se manifeste au-dehors par une saillie marquée du bas ventre, ou est au moins susceptible d'être palpée. C'est ce qu'on appelle des *obstructions* (*Physconia*). Tous les viscères abdominaux y sont sujets; mais ce n'est que par l'ouverture des cadavres qu'on peut se faire une juste idée des différentes affections de ce genre dont ces viscères sont susceptibles. Voici les apparences que j'ai observées dans chacun d'eux.

J'ai vû le *foye* obstrué de trois manières; 1. par une simple *augmentation de volume*, sans aucune altération dans sa texture ou sa substance. Cette augmentation est souvent très-considérable. Dans ces cas là, on sent le bord extérieur du grand lobe fort bas au-dessous des côtes; le petit lobe recouvre la plus grande partie de l'estomac; et s'étend presque jusques dans l'hypochondre gauche. Il en résulte un sentiment de gène et de plé-

nitude dans ces parties, de l'oppression, de la toux, souvent des digestions difficiles. Cette espèce d'obstruction du foye est la plus commune. On l'observe souvent après les fièvres, et après le rhumatisme aigu. Elle est aussi quelquefois spontanée, surtout dans les pays chauds et après de vives affections de l'ame. Elle est pour l'ordinaire susceptible de guérison, tant par les remèdes que par une autre maladie. Je l'ai vue disparoître complétement dans un hydrocéphale. L'hydropisie de poitrine présente souvent l'apparence d'une semblable obstruction, par le refoulement du diaphragme qui pousse le foye au-dessous des côtes beaucoup plus bas que dans l'état de santé; 2. par *épanchement de lymphe* coagulable, sous la forme d'une substance homogène, blanche, un peu onctueuse, semblable à du fromage, souvent fort dure, et presque cartilagineuse, répandue en morceaux de différentes grosseurs, épars çà et là, tant dans l'intérieur du foye qu'a la surface, qui en est pour l'ordinaire bosselée, et susceptibles d'etre facilement détachés de la cavité qu'ils se sont creusées. Les bords et les parois de ces cavités sont plus durs que le reste du viscère, qui est lui-même en ces cas là presque toujours désorganisé, soit par une extrême augmentation de son volume, soit par

une couleur plus fauve, soit par un tissu plus grenelé. Je regarde cette obstruction, qu'on qualifie de *squirreuse*, comme incurable. Quand elle est bien prononcée et qu'on palpe le malade, elle donne au tact la sensation de plusieurs corps durs et circonscrits, dans l'hypochondre. 3. Par *hydatides*, ou sphères membraneuses, de la grosseur d'un grain de raisin, détachées les unes des autres, très-minces, et parfaitement transparentes, remplies d'un fluide extrêmement limpide, mobiles dans tous les sens et spontanément. Ce sont autant d'animaux, vivans long-temps après la mort de l'individu qui les porte, contenus dans une capsule sphérique, dure, élastique, dans les tuniques de laquelle on trouve souvent une grande quantité de tuf friable et blanc, semblable à celui qui se dépose dans les articulations des goutteux. Ces capsules adhérent à la surface du foye, et sont plus ou moins enfoncées dans son parenchyme. Lorsqu'on les ouvre, toutes les hydatides, et il y en a des milliers dans une seule capsule, se gonflent, se mettent en mouvement, et occupent un volume beaucoup plus considérable. Quelquefois la capsule quoique grande, ne renferme qu'une seule hydatide, entiérement remplie d'eau. Cette hydatide grossit, et peut occasionner ou une mort

subite

subite par la rupture de son enveloppe, ou une *hydropisie enkystée.* — Ce n'est pas seulement dans le foye que s'engendrent les hydatides. J'en ai vû dans le cerveau et dans la poitrine; mais c'est surtout dans le foye, dans les reins, dans les ovaires, et dans la matrice, comme je le dirai bientôt, qu'on en trouve. Il est vraisemblable qu'elles sont toujours incurables.

Je n'ai vû le *pancréas* atteint que d'une seule espèce d'obstruction. C'est un véritable squirre tuberculeux, comme ceux des poumons, très-dur et souvent ulcéré, pour l'ordinaire avec une grande augmentation de volume. Cette affection du pancréas produit communément le *pyrosis* ou *fer chaud*, qu'on voit cependant aussi dans d'autres affections indépendantes de cet organe.

La *ratte* m'a paru susceptible de deux sortes d'obstructions; l'une par une *augmentation de volume*, quelquefois excessive et facile à reconnoître au tact; l'autre par un *raccornissement* dur et squirreux qui ne s'apperçoit que dans certaines positions. Aucune ouverture ne m'a présenté cette dernière espèce; mais je l'ai quelquefois sentie en palpant le malade. La première est très-commune après les fièvres. L'une et l'autre ne

produisent que peu de symptômes de maladie, et sont susceptibles de guérison.

L'*estomac* est fréquemment affecté de *squirres* assez considérables pour être palpés. C'est un épaississement circonscrit et à-peu-près circulaire de ses membranes, dans une partie seulement de l'organe, le plus souvent au pylore, mais quelquefois aussi dans les parois antérieure et latérale. La partie squirreuse est dans certains cas presqu'aussi dure que de la corne. Le vomissement fuligineux est le symptôme le plus caractéristique de cette maladie. Lorsque le squirre est au pylore, il s'étend un peu sur le duodenum. A cela près, je n'ai vû aucune autre partie du canal alimentaire être affectée d'une obstruction semblable. Le calibre du *colon* est quelquefois très-resserré, et ses membranes se trouvent épaissies en conséquence de ce rétrécissement, mais sans aucune apparence de squirre. J'ai eu connoissance d'un ou deux malades atteints d'une affection semblable au rectum, mais je n'ai été appelé à en soigner aucun; elle est, dit-on, susceptible de guérison par la compression.

Le *mesentère* est quelquefois obstrué par *l'engorgement des glandes* lymphatiques. On ne peut pas toujours s'en assurer en palpant le malade; pour l'ordinaire, cet engorge-

ment ne produit qu'une tuméfaction générale. J'en ai parlé en traitant du marasme.

L'*Epiploon* est quelquefois le siège de tumeurs plus ou moins considérables du genre des *stéatomes*. Ces tumeurs sont communément flottantes, ou du moins très-mobiles. Elles sont susceptibles d'une guérison spontanée. J'en ai vû de très grosses disparoître entiérement d'un jour à l'autre.

Les *reins* sont assez fréquemment affectés d'obstructions hydatidées; mais ces *hydatides* sont rarement vivantes. J'en ai vû de deux espèces; 1. de grandes capsules immobiles, solitaires, assez dures et élastiques, remplies d'une sérosité limpide et coagulable, adhérentes à la surface de l'organe, dont la structure n'est point altérée. 2. Toute la substance même des reins convertie en poches sphériques, contigues les unes aux autres, remplies d'une eau limpide, semblables à des grappes de raisins, et séparées par des cloisons dures, élastiques et tapissées d'un enduit calcaire. Quand les reins sont ainsi affectés, leur volume grossit pour l'ordinaire prodigieusement, de manière à être facilement palpé. Et quoique toute la substance de l'organe soit convertie en poches pareilles, il n'en fait pas moins bien ses fonctions; ces obstructions ne produisant que des symptô-

mes généraux d'irritation et de marasme, dont la cause est toujours fort obscure pendant la vie du malade.

Les *Ovaires* sont encore plus fréquemment convertis en une *obstruction hydatidée* de la même espèce. Quand on ouvre ces hydatides, on les trouve ordinairement, à l'intérieur, et particuliérement autour de leur base, c'est-à-dire, près de l'ouverture par laquelle elles communiquent entr'elles, ou adhérent aux compartimens qui les séparent, garnies d'autres hydatides plus petites, dans lesquelles il s'en trouve d'autres disposées de la même manière, dans celles-ci d'autres encore, et ainsi de suite. Quand la maladie suit son cours, l'une de ces poches devient d'une grosseur énorme qui remplit tout le bas-ventre, et produit une *hydropisie enkystée.* — Outre l'obstruction hydatidée de l'ovaire, j'en ai vû une autre espèce dans laquelle cet organe avoit tellement augmenté de volume qu'il remplissoit une grande partie de la capacité du bas-ventre, sous la forme d'une *masse solide et homogène.*

Les *Trompes de Fallope* sont quelquefois prodigieusement dilatées par une *conception extra-utérine*, et si l'enfant meurt sans rompre son enveloppe, rupture qui produit pour l'ordinaire une mort subite, ou sans se faire

jour au dehors par un abscès, ce dont on a bien des exemples, il se dessèche dans la poche qui le contient, et il n'en résulte pour la mère qu'une tumeur indolente à l'aine.

Enfin, *la matrice* est susceptible d'obstructions extérieures, ou intérieures. Celles qui se trouvent à l'*extérieur*, consistent en une tumeur squirreuse, adhérente au fonds ou aux parois de la matrice, et qui grossit quelquefois énormément, quelquefois même s'ulcère; mais cet accident n'arrive guères que lorsque la tumeur est latérale et près de l'orifice. Quelquefois ces ulcères, ainsi que ceux de la matrice elle-même, obstruent l'orifice des urétères à leur entrée dans la vessie, et alors ces conduits se dilatent et grossissent énormément. J'en ai vu qui ressembloient à l'un des gros intestins. — Les obstructions *intérieures* consistent en une tumeur aqueuse, polypeuse, ou osseuse, qui remplit la capacité de la matrice. Les *tumeurs aqueuses* qui constituent ce qu'on appelle l'*hydromètre*, ou *hydropisie de matrice*, appartiennent ordinairement au genre des hydatides; elles se guérissent spontanément par une grande évacuation d'eaux, en conséquence de la rupture subite des membranes qui les contiennent. Les *tumeurs polypeuses* sont des excrescences de la nature des *sarcomes* qui partant du fonds.

ou des parois de la matrice par une base étroite, se prolongent et se font jour au travers de son orifice dans le vagin. Elles sont susceptibles de guérison par une opération de chirurgie qui consiste à les flétrir et à les détacher de la matrice par une ligature faite à leur base. Les *tumeurs osseuses* sont des concrétions dures et de la nature des os, creuses ou solides, qui se forment, je ne sais comment, dans l'intérieur de la matrice, et qui sont incurables.

Telles sont les différentes espèces d'obstructions que j'ai vues. Il est souvent difficile de les distinguer les unes des autres en palpant les malades. Celles du foie et de la ratte sont souvent produites par les fièvres, surtout par les fièvres d'accès de longue durée, celle de l'estomac par le chagrin et les inquiétudes, celles des reins par une chûte, celles du mesentère par une affection scrofuleuse, celles de la matrice et des ovaires par quelque accident dans une couche. Les symptômes qu'elles produisent n'ont souvent que peu de rapport avec les fonctions de l'organe affecté. Presque toutes conduisent au marasme ou à l'hydropisie; et c'est une des causes de mort les plus fréquentes, et les moins connues.

Quant aux remèdes, on conçoit qu'on ne

peut en espérer quelque succès que lorsque le viscère affecté n'est pas désorganisé. Mais c'est ce qu'on n'a aucun moyen de distinguer d'une manière sûre, et par conséquent on ne doit pas supposer légérement une désorganisation incurable. La prudence exige qu'on parte d'une supposition contraire, comme si l'on étoit sûr que la maladie ne tient qu'à un simple engorgement, susceptible de résolution par les remèdes apéritifs et fondans. Il faut donc avoir recours à ces remèdes dans tous les cas. Or, ceux qui m'ont le mieux réussi, sont les sucs d'herbes, les muriates de chaux ou de baryte (Nos. 133 et 134), et les douches d'Aix en Savoie, ou de Plombières, dans le Dép. des Vosges. Pendant le traitement, il est convenable d'administrer de temps en temps un purgatif, surtout s'il y a lieu de croire qu'il y ait quelque *accumulation de matières* durcies dans le colon, comme cela arrive fréquemment. J'ai même vû des cas dans lesquels une semblable accumulation avoit formé dans l'hypochondre une tumeur saillante et permanente, qu'on avoit prise pour une obstruction, mais dont l'évacuation produite par un purgatif un peu brusque avoit suffi pour dissiper toutes les apparences, détromper le médecin sur la nature du mal, et guérir complétement le malade. On a aussi recommandé

comme fondans les extraits de dent-de-lion, de fumeterre, de ciguë, de saponaire, de gratteron (*aparine*), les alkalis, le savon blanc, celui de Lalouette, celui de Starkey, le mercure, etc. J'en ai vu quelques bons effets, mais rarement.

II. La *Jaunisse* (*Icterus*) est une maladie dont les principaux symptômes sont la couleur jaune de la peau et des yeux, la couleur grise ou cendrée des selles, et la couleur brune des urines qui teignent en jaune les corps qu'on y plonge. Cette maladie dépend presque toujours d'une obstruction du canal cholédoque, en conséquence de laquelle la bile retenue reflue ou est repompée dans le sang, et ne coule plus dans les intestins, ce qui, d'une part, rend les digestions difficiles, et de l'autre engourdit tout le système des vaisseaux sanguins par l'effet de la bile qui l'inonde, et qui agit sur les vaisseaux comme un poison. — Cette obstruction du canal cholédoque tient communément à l'une ou à l'autre de ces deux causes ; 1. un *spasme*, produit par quelque affection de l'ame, telle que le chagrin, l'inquiétude, la peur, etc. ; ou 2. la presence d'un *calcul biliaire*, qui passant de la vésicule du fiel dans les intestins, s'engage dans le canal, et le bouche. Cette dernière espèce de jaunisse est assez rare,

quoique rien ne soit plus commun que de trouver des calculs biliaires dans la vésicule, où ils sont formés par la partie résineuse de la bile, qui devient concrete, et prend souvent une apparence évidente de crystallisation. La *jaunisse spasmodique* est beaucoup plus commune. Elle se déclare presque subitement, précédée de quelques symptômes d'abattement et de mauvaises digestions, rarement accompagnée de douleurs ou autres symptômes urgens. Elle se guérit facilement par le régime végétal, les sucs d'herbes et sur la fin de la maladie par de légers purgatifs toniques, tels que la rhubarbe et ses différentes préparations.

La *Jaunisse calculeuse*, est communément accompagnée ou précédée de vives douleurs dans la région du foie, qui portent le nom de *colique hépatique*, et qui reviennent par accès. Elle est plus longue, plus opiniâtre, et dégénère en une maladie hideuse qui à cause de la couleur brune que prend toute la peau s'appelle la *Jaunisse noire*, et qui conduit souvent à l'hydropisie, ou se termine par un épanchement sanguin dans les intestins avec des symptômes de fièvre maligne ou de gangrène. Elle donne beaucoup d'angoisses, de tristesse, de mélancolie et souvent d'intolérables démangeaisons. Une évacuation hémorrhoïdale

un peu abondante est toujours dans cette maladie de bon augure. — Quant aux remèdes, outre le régime végétal, les sucs d'herbes et les purgatifs, j'ai vû réussir admirablement bien, non-seulement comme palliatifs, mais encore comme remèdes curatifs, en cas de douleurs et d'insomnie les anodins, tels que les différentes préparations d'opium, en cas de diarrhée, les adstringens, qui en contiennent, tels que le diascordium, et en cas de disposition hémorrhoïdale, les demi-bains, les suppositoires et l'application réitérée des sangsuës au fondement. Pour dissoudre le calcul, dont on regarde l'engagement dans le canal cholédoque comme la cause prochaine de la maladie, on a beaucoup vanté un spécifique qui n'est autre chose que de l'esprit de térébenthine distillé avec de l'æther ou de l'esprit-de-vin, et qu'on donne par gouttes sur du sucre (No. 135). J'en ai vû de bons effets, ainsi que d'un autre remède qui se prépare avec du lait distillé sur des amandes, du miel et de la térébenthine (No. 136), remède qui à ma connoissance a réussi dans des jaunisses fort opiniâtres, mais j'ai de la peine à croire, que quelque puisse être le pouvoir dissolvant de ces remèdes sur les calculs biliaires hors du corps, leurs bons effets dans la jaunisse, puissent être expliqués par leur

action sur ces calculs dans le conduit cholédoque. En général, il me paroît bien douteux que les calculs biliaires jouent dans cette maladie un aussi grand rôle qu'on l'a prétendu. A entendre les auteurs, il sembleroit que leur passage dans les intestins, qu'on a beaucoup recommandé de favoriser par de légers vomitifs, des fomentations et des bains, est le moyen le plus ordinaire de guérison et qu'on les retrouve fréquemment dans les selles, où ils viennent flotter à la surface. Je veux croire que cela arrive quelquefois, mais cela doit être rare; car je ne l'ai jamais vû, quoique j'aie été appelé à traiter un assez grand nombre de jaunisses de cette espèce dont quelques-unes ont été guèries, sans que je pusse observer rien de semblable.

XXe. LEÇON.

Du Rachitisme, des Ecrouelles et des maladies Vénériennes.

En parlant de la jaunisse, j'ai anticipé sur les *Difformités* (*Impetigines*) auxquelles elle appartient par son symptôme principal, quoique par sa cause présumée elle aît plus de rapport avec les obstructions. Le *rachitisme*,

qu'on range parmi les intumescences solides, parce que le propre de cette maladie est de grossir les articulations, appartient plus spécialement aux difformités par sa cause, plus générale que celle des intumescences. C'est d'une part un grand relâchement des ligamens articulaires, et de l'autre une ossification lente et difficile. Il en résulte que les extrémités des os demeurent long-temps molles et d'autant plus incapables de supporter le poids du corps qu'elles ne sont pas soutenues avec assez de force. C'est pourquoi les os sortent facilement de leur articulation, se gonflent à leur bout, qui étant fort spongieux admet dans leurs cellules intérieures une trop grande quantité de fluides, se déjettent et se courbent, en s'éloignant de la ligne perpendiculaire, ensorte que le centre de gravité n'étant plus soutenu, la première courbure en amène d'autres, et qu'enfin les malades qui sont pour l'ordinaire de petits enfans, deviennent non-seulement cagneux et tortus, mais encore bossus et tout contrefaits par la distorsion de l'épine, l'applatissement des côtes, et l'élévation du sternum. Ils sont en même temps très-foibles, mettent leurs dents fort tard, ne marchent qu'en canotant, tombent à tous momens, ont le front large et avancé, le ventre gros, le reste du corps maigre. Leurs

facultés intellectuelles sont cependant pour le moins égales à celles des autres enfans. Mais ils sont sujets à des diarrhées fréquentes qui les épuisent, sans leur ôter l'appétit ordinairement très-vorace, à la toux, à l'oppression et à divers genres d'hydropisie par la compression des viscères. Il est rare cependant que la maladie soit mortelle. Communément, elle s'arrête au bout de quelques années, et il n'en résulte qu'une difformité qui n'altère pas essentiellement la santé. Seulement les bossus sont plus travaillés par le rhume et les maladies accidentelles de la poitrine que les personnes bien faites, et ce sont surtout les femmes rachitiques, qui par la difformité des os du bassin, ont des accouchemens laborieux.

Quant aux causes, il faut distinguer le vrai rachitisme des distorsions accidentelles. Le rachitisme proprement dit est fréquemment une maladie héréditaire, qui se manifeste dès la première enfance, qu'une mauvaise nourriture et une éducation peu soignée développent, mais que les soins, la propreté et des alimens convenables éloignent ou préviennent. Aussi est-elle chez nous beaucoup plus rare aujourd'hui qu'autrefois, parce que l'éducation physique des petits enfans s'est bien perfectionnée. Le *rachitisme accidentel* survient

en conséquence d'une mauvaise position habituelle ou de grands efforts dans un état de foiblesse. Ces accidens auxquels les jeunes filles de dix à douze ans sont surtout sujettes, n'influent guères que sur leur taille et affectent rarement les extrémités.

Quant aux remèdes, le traitement principal roule entiérement dans l'une et l'autre espèce sur les toniques, les martiaux; les bains froids, et les frictions, soit avec une flanelle sèche, soit avec quelque onguent fortifiant. Les alimens doivent être nourrissans et faciles à digérer. La viande et les racines sont beaucoup plus convenables que les farineux, surtout s'ils sont mal cuits, les légumes aqueux, et les fruits. Le malade doit, à chaque repas, boire un peu de bon vin. Il faut prendre garde qu'il ne contracte l'habitude d'aucune mauvaise position, qu'il ne marche ni trop, ni de trop bonne heure, qu'il ne fasse aucun mouvement au-dessus de ses forces, et qu'il soit toujours tenu proprement et chaudement. Dans le rachitisme accidentel, outre les toniques généraux, il est souvent convenable d'employer des bandages et autres moyens mécaniques de redressement. Mais il faut prendre garde que ces moyens ne gènent pas trop le malade, et lui laissent la plus grande liberté possible pour tous les mouvemens du

corps qui ne tendent pas à augmenter la distorsion. Feu Mr. Venel, célèbre chirurgien orthopédiste du Pays-de-Vaud, avoit autrefois formé à Orbe un établissement de ce genre, à la tête duquel est actuellement Mr. Jaccard. Ses moyens m'ont paru sans inconvéniens, aussi simples qu'ingénieux, et j'ai eu connoissance de plusieurs belles cures opérées, tant par lui que par son prédécesseur, particuliérement pour les distorsions accidentelles des pieds et des jambes.

2. Les *Ecrouelles* (*Scrophulæ*), sont une maladie des glandes lymphatiques, qui les dispose à l'engorgement et à l'ulcération, mais d'une manière extrêmement lente. et qui n'annonce que peu d'action dans les vaisseaux. C'est ce qu'on appelle une *inflammation froide*. Ces ulcères ont beaucoup de peine à se guérir, et soit qu'on les ouvre, soit qu'ils percent naturellement, ils laissent toujours une cicatrice profonde et hideuse. Les glandes affectées sont principalement celles du col. Leur engorgement produit d'abord des tumeurs sphériques, mobiles et indolentes, qui croissent lentement pendant plusieurs mois, et n'ont point une couleur différente de celle de la peau. Peu-à-peu elles prennent enfin une apparence d'inflammation. Elles deviennent sourdement douloureuses, il s'y forme du pus

qui se fait jour au dehors, mais à la longue seulement, par de petites ouvertures, et en bien petite quantité à la fois ; ce qui fait durer l'ulcère fort long-temps, et le fait souvent dégénérer en fistule, avec des bords durs et calleux. Enfin, cet ulcère se guérit et se ferme, mais il reste toujours une cicatrice, comme si la peau n'avoit été réunie que par une couture. Souvent à un ulcère guéri en succèdent d'autres qui font le même cours. Souvent aussi il s'en forme en différentes parties du corps, surtout près des articulations ; et ceux-ci affectent souvent les os de gonflement et de carie, ce qui prolonge infiniment la maladie, l'aggrave et la fait dégénérer en fièvre lente ou hectique. Souvent aussi les glandes de l'intérieur, et particuliérement celles du mesentère s'affectent de la même manière, et produisent le *marasme mesentérique* dont j'ai parlé. On a cru que la *phthisie tuberculeuse* tenoit aussi au même principe. Tous les auteurs le répètent. Mais cela me paroît fort douteux. J'ai vu une multitude d'enfans scrofuleux qui ne sont point devenus phthisiques, et une multitude de phthisiques qui n'avoient jamais été scrofuleux. Souvent enfin, le mal se porte sur les glandes des paupières, et y produit une ophthalmie très-rebelle.

Les écrouelles ne sont point une maladie conta-

contagieuse, mais héréditaire, non par la transmission d'un virus spécifique, comme les maladies vénériennes, mais par celle d'un tempérament particulier, qui dispose à la maladie, sans la donner toujours, mais qui modifie toutes celles qui peuvent survenir accidentellement à l'individu qui le possède, de manière à rendre en général toutes les plaies et les ulcères plus difficiles à cicatriser, les maladies éruptives plus facilement suivies de dépôts, et toutes les inflammations qui tendent à la suppuration plus intraitables et plus longues. — On a cru que les écrouelles provenoient presque toujours de la débauche des parens. C'est une erreur. Elles ne paroissent avoir aucun rapport avec les affections vénériennes; et je ne sais pourquoi cette maladie, surtout quand elle se porte sur les glandes extérieures, est une de celles qui inspirent le plus de répugnance, le plus d'effroi et le plus de honte. Cependant, c'est bien rarement une maladie dangereuse. Elle n'atteint guères que les enfans, et quand ceux chez lesquels elle se manifeste ont passé l'âge de puberté, ils jouissent en général d'une bonne santé. Il semble même que le tempérament scrofuleux est celui de tous qui est le plus favorable aux graces, à la beauté, à l'esprit, à la gaieté, à l'égalité du caractère. Loin donc que

ce tempérament soit aussi formidable qu'on le croit communément, ce seroit peut-être, au contraire, celui qu'on desireroit pour ses enfans, si l'on avoit quelque moyen de les garantir des engorgemens et des ulcères qu'il tend à produire. Or, quoique cela ne soit pas toujours en notre pouvoir, cependant, avec des soins, de la propreté, une bonne nourriture, une grande attention à traiter convenablement tous les petits maux, on y parvient fréquemment, et il n'est pas rare de voir des familles nombreuses, dont tous les individus participent à ce tempérament, sans aucun développement d'écrouelles.

Lorsque la maladie se manifeste, il y a bien des cas dans lesquels on peut l'abandonner à elle-même, parce qu'elle est susceptible de se guérir spontanément, quoique fort à la longue. Mais le principal obstacle à cette guérison naturelle étant l'atonie et la foiblesse qui caractérisent le tempérament scrophuleux, les toniques, les amers, le kina, les martiaux, les bains froids et surtout les bains de mer, ou d'eau salée, sont presque toujours convenables, pour augmenter et soutenir les forces du malade, et assurer ainsi indirectement le retour de la santé par les seules ressources de la nature: que si on a lieu de croire qu'elles ne suffisent pas

et qu'on veuille employer des moyens de guérison plus directs, il faut distinguer deux périodes qui exigent un traitement différent ; celui de l'engorgement et celui de la suppuration. Lorsqu'il n'y a qu'un simple engorgement de glandes, les résolutifs qui m'ont le mieux réussi à l'intérieur, sont le savon antimoniel de Lalouette, en doses graduellement augmentées, et le muriate calcaire à la dose d'un à deux gros par jour ; et à l'extérieur l'huile camphrée, l'emplâtre diabotanum et celui de Vigo. On a beaucoup recommandé le suc de tussilage, le muriate de baryte, et le mercure, particuliérement le syrop de Bellet. J'en ai vû peu de bons effets marqués ; et les préparations mercurielles m'ont paru quelquefois préjudiciables par l'irritation qu'elles procurent. On a encore recommandé à l'extérieur un liniment particulier dont la base est le fiel de bœuf (N°. 137). Je crois que c'est un bon remède ; mais j'en ai peu d'expérience. J'en dis autant de deux applications dont on a vanté les bons effets pour convertir de mauvais ulcères en phlegmons, pour améliorer la suppuration, et même pour appaiser les douleurs résultantes du travail inflammatoire qui la précède quelquefois, je veux dire un cataplasme d'oseille cuite sous des cendres chaudes dans une feuille

de chou, à la manière du Dr. Beddoës, et le cataplasme de charbon. Le remède que j'ai employé le plus fréquemment, et avec le plus de succès dans ce dernier cas, c'est l'application réitérée des sangsues, sur la tumeur même ou tout autour. Lorsque la suppuration est établie, le pansement qui m'a paru être le meilleur consiste dans un simple plumaceau constamment humecté d'eau fraîche. Mais lorsque l'ulcère est profond, et tend à devenir fistuleux, j'ai vû réussir très-bien la racine de gentiane pour dilater la plaie.

3. La *Maladie vénérienne* n'est jamais une maladie spontanée. Elle est toujours produite par une contagion résultante d'un commerce vénérien, ou d'un contact immédiat avec une personne malade. Elle se manifeste toujours par des symptômes locaux qui sont ou ne sont pas susceptibles de dégénérer en une maladie générale, selon que l'impression du virus ne produit qu'une simple irritation inflammatoire, ou une ulcération. Dans le premier cas la maladie se borne à une *gonorrhée* ou écoulement d'une mucosité plus ou moins épaisse, d'abord verdâtre, ensuite jaune, puis blanche. Cet écoulement est dans le commencement accompagné de divers symptômes d'irritation, tels que dysurie, chordée, phymosis, paraphymosis, gonflemens douloureux

dans les testicules, le long du cordon spermatique et dans les glandes de l'aine, où ce gonflement prend le nom de *bubon*, ou de *poulain*, et est quelquefois assez considérable pour suppurer. — Tous ces symptômes se guérissent spontanément, ou par de simples moyens antiphlogistiques, le régime, le repos, les boissons abondantes et mucilagineuses, les cataplasmes, les injections anodynes et adoucissantes. Lorsque les symptômes d'irritation cessent, l'écoulement devient blanc, et incapable de propager la maladie. Il ne dépend plus que du relâchement des glandes de l'urethre; et alors on peut sans inconvénient le faire cesser, ou par des injections légérement adstringentes, ou par la teinture de cantharides, ou par les balsamiques, qui en produisant une légère irritation des voyes urinaires, rendent aux vaisseaux sécrétoires le ton qu'ils ont perdu. Il arrive souvent que l'irritation de l'urethre en conséquence d'une gonorrhée y produit des excrescences et des resserremens qui peuvent subsister long-temps sans incommoder le malade, mais qui à la moindre irritation subséquente, même bien des années après deviennent très-fréquemment des causes d'ischurie. On y remédie par des bougies, remède qui, graces à l'heureuse invention, des sondes et des bougies de gomme élasti-

que, est aujourd'hui incomparablement plus facile, et plus sûr qu'auparavant.

Lorsque le premier effet du virus est une ulcération, elle se manifeste pour l'ordinaire sur le gland, ou sous le prépuce par des *chancres*. Une gonorrhée mal soignée peut aussi en produire dans l'urèthre. Ces chancres, ainsi que les bubons en suppuration, peuvent exister localement sans produire d'absorption, et par conséquent se guérir spontanément sans maladie générale. Mais on n'en est jamais sûr. Toute ulcération dispose les vaisseaux lymphatiques à l'absorption; et le virus vénérien réabsorbé produit une nouvelle série de *symptômes* qu'on appelle *secondaires*, dont les plus ordinaires sont des ulcères rongeans dans la gorge, des *douleurs* dans les os qui portent le nom *d'ostéocopes*, des éruptions cutanées très-rebelles, des excrescences nommées crêtes, verrues ou poireaux, sur différentes parties du corps, surtout autour de l'anus, et sur les parties de la génération, excrescences qui quelquefois grossissent prodigieusement, s'ulcèrent et dégénèrent en cancers d'une très-mauvaise nature. Les bubons dégénèrent souvent de même en ulcères phagédéniques qui rongent toute la peau et les chairs subjacentes dans une grande étendue.

Plus ces symptômes sont anciens et compliqués, plus la maladie est difficile à guérir. Il importe donc de les attaquer de bonne heure ; le parti le plus sûr et le plus prudent est de supposer leur existence réelle ou future dès le commencement de la maladie, et de donner le spécifique, même lorsqu'elle n'est encore qu'une maladie locale, lors par exemple qu'elle se borne à une simple gonorrhée. Ce spécifique est le *mercure* qu'on emploie ou à l'extérieur en frictions faites avec l'onguent mercuriel, ou à l'intérieur, en poussant dans l'un et l'autre cas la dose jusqu'à produire un léger commencement de salivation, mais pas au-delà. Les principales préparations de ce métal que j'emploie à l'intérieur sont les pilules mercurielles de la pharmacopée de Genève, le calomel et le sublimé. C'est à cette dernière préparation que je donne la préférence, comme portant moins à la bouche qu'aucune autre. On peut administrer le sublimé en solution, ou en pilules. Je préfère les pilules, parce qu'elles affectent moins l'estomac. On trouve pour cet effet dans notre Pharmacopée une formule excellente sous le nom de *pilules spécifiques* (N°. 138). Elle est tirée d'un Mémoire du Dr. Gardiner.

Mais en général il seroit à desirer qu'on pût trouver contre les maladies vénériennes

un autre spécifique que le mercure, qui a souvent des inconvéniens très graves. Car sans parler de la *salivation* qui est quelquefois très-pénible, et très-incommode, et qui jusqu'à ce qu'on l'aît fait cesser par des purgatifs réitérés, des préparations de soufre, et des décoctions sudorifiques, force à suspendre le traitement, le mercure agit fréquemment comme un poison sur le genre nerveux, donne des tremblemens universels, comme le prouve l'exemple des doreuses, dispose à l'hypochondrie, excite la phthisie, irrite l'estomac et les intestins, et ne peut être administré aux personnes délicates et facilement susceptibles d'affections catarrhales qu'avec les plus grandes précautions. C'est pourquoi l'on a proposé d'autres spécifiques, parmi lesquels ceux qui m'ont paru les plus efficaces, quoique presque toujours incapables de guérir la maladie par eux-mêmes, et sans le secours du mercure, sont le *rob de L'affecteur*, remède secret, célèbre depuis long temps, (dont les bons effets ont fait soupçonner qu'il contenoit quelque préparation de ce métal, quoiqu'on n'aît jamais pû le démontrer, et qu'il n'en aît jamais les inconvéniens) et *l'acide nitreux*, dont les Anglais ont depuis quelques années fait un grand éloge. Ces deux remèdes m'ont quelquefois réussi admirablement bien, mais avec quelque

différence dans leur emploi. Le rob m'a paru particuliérement utile dans des cas opiniâtres, où le mercure, quoique bien administré s'étoit trouvé insuffisant pour guérir tous les symptômes apparens de la maladie. On a encore proposé dans ces cas-là une forte décoction de sarsepareille, et j'en ai vû quelques bons effets, mais bien inférieurs à ceux du rob. Quant à l'acide nitreux, il paroît avoir eu de grand succès en Angleterre pour accélérer la guérison des symptômes primaires, tels que la gonorrhée, les chancres et les bubons, même lorsqu'ils ont déjà dégénéré en ulcères phagédéniques (1) pourvû qu'il n'y eût aucun autre symptôme d'affection générale; mais il s'est trouvé insuffisant pour la guérison des symptômes secondaires. Cependant si on l'emploie conjointement, ou alternativement avec le mercure, il m'a paru, ainsi qu'aux praticiens Anglais, favoriser singuliérement les bons effets de ce remède et diminuer ses inconvéniens. Au surplus, je n'en ai point encore une assez grande expérience pour prononcer bien affirmativement sur le degré de confiance qu'il mérite.

Le meilleur prophylactique, c'est-à-dire, le plus sûr moyen de se soustraire à la ma-

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, Vol. VIII, p. 240 et suiv.

ladie vénérienne, est sans contredit de ne pas s'y exposer; mais en considérant qu'elle est toujours le résultat d'un virus particulier, que ce virus s'attache pour l'ordinaire aux mucosités qui tapissent le canal de l'urèthre, et y séjourne pendant quelque temps avant de produire aucun symptôme de maladie, on a imaginé que s'il étoit possible de dissoudre et d'entraîner au-dehors toutes ces mucosités, avant que l'irritation produite par le virus eût eu le temps de se manifester, on préviendroit la maladie. On a proposé pour cet effet des injections faites avec une solution d'alkali caustique. Je les ai vu réussir fort bien, pourvû qu'on les employât d'assez bonne heure, avant que la maladie commençât à se développer, ou dans les premières vingt-quatre heures de son développement. Mais c'est un remède qui n'est pas sans danger. Car il irrite quelquefois l'urèthre, au point de produire une maladie inflammatoire assez grave.

XXIe. LEÇON.

De la Goutte sereine, de la Contracture, de l'Incontinence d'Urine, de l'Ischurie, etc.

LA quatrième classe de maladies comprend toutes les *maladies locales*, c'est-à-dire, celles qui n'intéressent ni tout le système ni aucun des organes essentiels à la vie, mais dont l'influence est bornée pour l'ordinaire à un seul organe. On les divise en sept ordres; 1. celles qui affectent les organes des sens (*Dysæsthesiæ*); 2. celles qui affectent certains organes de mouvemens (*Dyscinesiæ*); 3. celles qui se manifestent par quelque écoulement plus abondant que dans l'état de santé (*Apocenoses*); 4. celles qui produisent une grande diminution, ou une suppression totale de quelque excrétion ou écoulement naturel (*Epischeses*); 5. les tumeurs locales (*Tumores*) 6. les dérangemens dans la situation des parties (*Ectopiæ*); 7. enfin, les plaies, les ulcères, les fractures, et autres solutions de continuité, (*Dialyses*).

Plusieurs de ces maladies sont incurables. D'autres ne sont susceptibles de guérison que par des moyens chirurgicaux, qu'il n'entre point dans le plan de ce Cours d'exposer en détail. D'autres enfin ne se présentent guères

que comme symptômes de maladies générales dont j'ai déjà parlé. Je me bornerai donc à vous entretenir de celles qui méritent d'être considérées comme des maladies distinctes, et sur lesquelles, en ma qualité de médecin, j'aurai quelques remarques de pratique à faire.

I. Le premier ordre (*Dysæsthesiæ*) comprend huit genres; 1. l'aveuglement; 2. la dépravation de la vue; 3. la surdité; 4. la dépravation de l'ouïe; 5. la perte ou la dépravation de l'odorat; 6. — du goût; 7. — du tact; 8. l'impuissance.

1. *L'aveuglement*, (*Caligo*). La perte de la vue peut être produite par la fonte ou la désorganisation complète de l'œil, en conséquence d'une inflammation spontanée ou accidentelle. Cette cause rentre dans l'ophthalmie, dont nous avons parlé. L'œil peut encore être affecté spontanément de trois maladies qui sont ou peuvent devenir un obstacle insurmontable à la vision, savoir; *a*. le *leucoma*, qui est une maladie de la cornée; *b*. la *cataracte*, qui est une maladie du crystallin, et *c*. la *goutte sereine*, qui est une maladie de la rétine (1).

---

(1) On pourroit encore ajouter ici *l'oblitération de la prunelle*, si elle n'étoit pas toujours la suite d'une au-

a. Le *leucoma* est une tache plus ou moins opaque de la cornée qui intercepte les rayons de lumière. Ces taches, qui sont pour l'ordinaire le résultat de quelque inflammation précédente, résistent complétement aux remèdes internes. Mais lorsqu'elles sont récentes, et que la cause matérielle de l'opacité est encore susceptible d'être mise en mouvement par l'action des vaisseaux et entrainée dans le torrent de la circulation, on peut les guérir par l'application d'eaux spiritueuses qui augmentent le cours des fluides dans la partie malade ; ou même lorsqu'elles sont trop anciennes pour être dissipées de cette manière, pourvù qu'elles n'affectent que les couches extérieures de la cornée, elles peuvent encore être détruites par les frottemens de quelque poudre impalpable et dure,

---

tre maladie. Elle n'est susceptible de guérison que par une opération qui consiste à ouvrir dans l'iris une *prunelle artificielle*, ce qui peut se faire par une simple incision, pourvu qu'on observe bien la direction des fibres de cet organe. Mr. J. P. Maunoir a démontré qu'elles sont circulaires au centre, et rayonnantes aux bords ; et que pour que la rétraction nécessaire à la formation d'une pupille permanente aît lieu, il faut que l'incision soit perpendiculaire à la direction des fibres coupées. J'ai vû des prunelles artificielles opérées par lui de cette manière, qui ont admirablement bien réussi.

telle que le verre pilé, qu'on souffle dans l'œil deux fois par jour, à l'aide d'un tuyau de plume, ou par la main d'un chirurgien adroit qui dissèque successivement les couches opaques, jusqu'à-ce qu'il ne reste plus que les couches transparentes.

b. On appelle *Cataracte* l'opacité du crystallin. On ne connoît point les causes qui la produisent, et jusqu'à présent on n'a point encore trouvé de remède interne, capable d'arrêter ses progrès, et encore moins de la dissiper quand elle est complète. On la guérit chirurgicalement par l'abaissement ou l'extraction du crystallin, auquel on supplée ensuite par un verre convexe. Mais l'opération, quoique bien faite, manque assez fréquemment par une inflammation subséquente de l'œil, qui le fait entrer en suppuration, ou qui produit une cicatrice épaisse et opaque, et quelquefois encore par l'oblitération de la prunelle, lorsque l'iris a été blessé.

c. La *Goutte sereine* (*Amaurosis*), est une paralysie locale, qui n'affecte que le nerf optique. Outre l'aveuglement qu'elle produit, son principal caractère est l'immobilité et la dilatation de la prunelle à l'approche de la lumière. C'est une maladie nerveuse, qui est entièrement du ressort de la médecine. On peut en distinguer trois es-

pèces; 1. celle qui vient subitement, en conséquence de quelque violente *contusion*. Celle-ci est souvent incurable; mais souvent aussi elle se guérit; et le principal remède est une fumigation d'æther et de vinaigre, fréquemment réitérée. Certains poisons, comme le stramonium et la belladona appliqués sur l'œil, ont aussi le pouvoir de dilater extrêmement la prunelle, et de la rendre immobile. Cet accident, dont les oculistes ont cru pouvoir tirer parti pour faciliter l'inspection du crystallin, et l'opération de la cataracte, se guérit facilement ou de lui-même, ou par des fumigations semblables. 2. La goutte sereine se manifeste aussi quelquefois *tout d'un coup*, comme une attaque de paralysie. Dans ce cas, elle est susceptible de guérison par les sangsues, les vésicatoires, les purgatifs un peu brusques, les errhines, et spécialement un tabac composé de poudre sternutatoire, et de turbith minéral (N°. 139), dont l'effet est de produire un grand écoulement de sérosités par les narines. Au lieu de vésicatoire, on a quelquefois employé avec succès l'emplâtre fénêtré de Belloste. 3. Enfin, je range parmi les gouttes sereines une maladie très-fréquente, et très difficile à guérir. C'est une extrême *irritabilité* de l'œil, sans inflammation, telle que les malades ne peuvent supporter ni

la lumière, ni la réverbération du soleil, ni même le grand jour, et que cependant ils ne peuvent distinguer que très-imparfaitement les objets, ensorte que tôt ou tard ils deviennent aveugles, sans qu'on apperçoive rien d'extraordinaire dans leurs yeux. Cette espèce d'aveuglement, qui est tout-à-fait graduelle, est susceptible de guérison, mais rarement, par les poudres de St. Yves (N°. 140), les pilules de Béloste, l'extrait de pulsatille, et l'électricité. Les vésicatoires et le séton ne m'ont paru d'aucune utilité. Quelquefois elle se termine par une cataracte complète, et alors malgré les apparences antérieures de goutte sereine, cette cataracte est susceptible d'être opérée avec succès.

2. *Dysopia*. Sans être entiérement perdue, la *vue* peut être *dépravée* par divers accidens, lesquels ou n'appartiennent point à un vice de l'œil, telles que les *visions imaginaires*, ou sont des maladies inconnues dans ce pays, telles que la *Nyctalopie*, (ou faculté de ne voir que de nuit) et l'*Héméralopie* (ou faculté de ne voir qu'au grand jour), ou enfin sont des vices de naissance et incurables, tels que le *Myopisme* (ou faculté de ne bien voir que de près), et le *Presbytisme* (ou faculté de ne bien voir que de loin). Le seul que j'aie vu quelquefois se manifester

manifester avec les caractères d'une maladie distincte, c'est la *Diplopie*, ou vision double. Cette maladie n'est pas une affection de l'œil même, mais des muscles qui le dirigent, lesquels perdent en conséquence la faculté d'agir de concert avec ceux de l'autre œil. Elle se manifeste pour l'ordinaire subitement, comme une paralysie, dure trois semaines, n'est accompagnée d'aucun accident, et se guérit par les vésicatoires, les purgatifs et les antispasmodiques toniques, tels que la valériane.

3. La *Surdité* (*Cophosis*), quand elle n'est pas un vice de naissance, est pour l'ordinaire la conséquence ou d'une accumulation de cire dans le fonds de l'oreille, ou de quelque affection catarrhale. Dans le premier cas, elle se guérit par l'extraction de la cire. Mais si celle-ci se trouve trop durcie pour pouvoir l'extraire, on la ramollit par un digestif fait avec de la térébenthine et un jaune d'œuf, qu'on insère deux fois par jour dans l'oreille, et ensuite par des injections détersives avec de l'eau de savon et du miel, qui communément l'entraînent. — Dans le second cas, quand la cessation du catarrhe ne met pas fin à la surdité, les vésicatoires et les purgatifs sont les remèdes que j'ai vû avoir le plus de succès. — Dans tout autre cas, la surdité

idiopathique est presque toujours incurable. Mais souvent elle n'est que symptômatique, comme cela arrive fréquemment, par exemple, dans les fièvres continues; et alors elle cesse pour l'ordinaire avec la maladie dont elle dépend.

4. *Paracusis*. Il y a deux espèces de *dépravation* de l'ouïe sans surdité. 1. Celle où les sons extérieurs ne produisent que des sensations confuses qui ne peuvent être distinguées les unes des autres que dans des circonstances particulières. Ce sont là des accidens fort rares, et que je n'ai jamais vûs. 2. Celle où le malade se plaint de *bourdonnemens* plus ou moins continuels, ou de différens bruits dans l'oreille, sans aucune cause extérieure. On est souvent consulté pour des incommodités de cette espèce, qui sont toujours très-difficiles à guérir. J'ai quelquefois employé avec succès dans ces cas là un emplâtre de poix entre les épaules, joint à quelques purgatifs, et finalement le kina pur ou combiné avec la valériane. Quelquefois ces bourdonnemens tiennent à une cause hémorrhoïdale, ou à quelque engorgement dans la veine porte, et alors les sangsues au fondement, et les sucs d'herbes les dissipent. Souvent c'est un symptôme de foiblesse ou de spasme. Souvent enfin la cause en est fort obscure.

5. 6. 7. 8. La *perte* ou la *dépravation* de l'*odorat* (*Anosmia*), du *goût* (*Agheustia*) et du *tact* (*Anæsthesia*), ne peuvent pas être considérées comme des maladies distinctes. Je ne les ai jamais vûes que comme symptômes d'autres maladies; elles sont au moins bien rarement l'objet de nos consultations. J'en dis autant de l'*impuissance* (*Anaphrodisia*), maladie pour laquelle on ne consulte que bien rarement les médecins dans les pays qui, comme le nôtre, jouissent encore de quelque moralité.

II. Le second ordre des maladies locales (*Dyscinesiæ*) comprend six genres, dont les quatre premiers sont des *défauts* incurables dans *l'organe de la parole*, le cinquième est le *strabisme*, qui n'est du ressort de la médecine qu'autant qu'il est une conséquence de la vision double; et le sixième, qui est le seul qui soit assez fréquemment l'objet de la pratique, porte le nom de *contracture*. C'est une maladie quelquefois assez grave, qui consiste dans la contraction et la roideur d'une des articulations. On peut en distinguer trois espèces, 1. la *contracture articulaire*, qui affecte surtout le genou, et dépend d'un gonflement des ligamens capsulaires, soit en conséquence d'un faux mouvement produisant une demi luxation, soit par un coup de

froid. Dans l'un et l'autre cas, le malade ne peut étendre la jambe, et les efforts qu'on lui fait faire pour cela n'aboutissent qu'à augmenter l'enflure et les douleurs. Dans plusieurs cas de cette espèce, je n'ai rien trouvé de plus efficace que des fumigations de vinaigre, après avoir calmé les symptômes d'inflammation, s'il y en a, par l'application de quelques sangsues autour de la partie affectée. 2. La *contracture spasmodique* qui dépend de l'irritation de quelque nerf particulier. La piqûre d'une aponevrose ou d'un tendon produit quelquefois de pareils accidens. Les fumigations d'huile, appliquées le plus promptement possible, sont le meilleur remède. Dans un cas de ce genre à la suite d'une saignée, j'ai vû réussir fort bien, d'abord des compresses trempées dans une solution de potasse, ensuite de fortes commotions électriques, et enfin l'application permanente de l'eau bien froide. 3. La *contracture musculaire* qui tient à l'inégalité de force entre des muscles antagonistes. Le *torticolis*, qui dépend tantôt d'une affection catarrhale, et ne demande alors que de la chaleur pour se guérir très-promptement, tantôt d'une affection à demi paralytique, et est alors plus opiniâtre, et souvent incurable, est un exemple de cette espèce de contracture.

III. Le troisième ordre (*Apocenoses*) comprend cinq genres. 1. Les *hémorrhagies passives* ou accidentelles, pour lesquelles on n'a communément besoin que de secours chirurgicaux. 2. Le *larmoyement* (*Epiphora*), qui comme maladie distincte est ordinairement produit par quelque obstruction dans le conduit lachrymal. On y remédie par une opération, dont le but est de rendre le conduit de nouveau perméable par l'introduction d'une mèche ou d'une soie; ou si l'on ne peut y parvenir, de donner une issue aux larmes par un canal artificiel qui les conduise de l'œil dans le nez, au travers de l'os unguis. C'est ce qu'on appelle l'opération de la *fistule lachrymale*. 3. La *salivation* (*Ptyalismus*), qui est presque toujours symptômatique de quelque autre affection, ou l'effet du mercure. J'en ai parlé ci-dessus. 4. L'*incontinence d'urine* (*Enuresis*), dont je distingue deux espèces; *a.* celle qui dépend du *relâchement* de la vessie et de son sphincter, soit par foiblesse, comme cela arrive aux petits enfans, soit par une affection paralytique. Dans le premier cas, j'ai employé avec succès la teinture de cantharides. Dans le second, je ne connois aucun autre moyen particulier de guérison, que les injections stimulantes; *b.* celle qui dépend de la *corro-*

sion ou *lacération* de la vessie, en conséquence de quelque ulcère voisin, ou d'une opération chirurgicale. Celle-ci peut se guérir par l'introduction et le séjour dans la vessie d'une sonde élastique, qui ramenant constamment les urines dans l'urèthre, les détourne de la partie ulcérée, et permet par là la guérison de l'ulcère. 5. La *gonorrhée bénigne.* Il y en a deux espèces; *a.* l'une qui vient d'*échauffement*, comme de quelque course forcée, de quelque exercice violent, ou d'un commerce avec une femme saine, mais atteinte de pertes blanches. Cette espèce d'écoulement se guérit par le régime et le repos; *b.* l'autre qui vient du *relâchement* des glandes de l'urèthre, après une gonorrhée virulente long-temps prolongée. Celle-ci se guérit par les injections adstringentes, et la teinture de cantharides, ou les balsamiques.

IV. Le quatrième ordre (*Epischeses*) comprend trois genres; 1. la *constipation*, qui exige l'usage habituel de quelque laxatif stimulant, tel que les pilules aloëtiques, la crème de tartre, la magnésie, etc. 2. L'*aménorrhée* qui se guérit principalement par les aloëtiques et les martiaux. 3. L'*Ischurie*, ou *retention d'urine*, sur laquelle j'ai quelques remarques à faire. On peut distinguer cette maladie en quatre espèces, selon que

l'obstacle à l'écoulement des urines est dans les reins, dans les urétères, dans la vessie, ou dans l'urèthre. Dans les deux premières, qui sont extrèmement rares, le malade éprouve un besoin pressant d'uriner, sans pouvoir le satisfaire, et sans qu'on apperçoive d'ailleurs aucun gonflement extraordinaire dans l'hypogastre, parce que les urines, quoique séparées, sont retenues par quelque obstacle dans les reins ou dans les urétères, et n'arrivent pas même à la vessie, ensorte qu'on n'a aucune prise directe sur l'obstacle, aucun moyen immédiat de soulager le malade; mais comme il est moralement impossible que les deux reins ou les deux urétères soient obstrués à la fois de la même manière, l'ischurie n'est pour l'ordinaire dans ces cas là que momentanée, en conséquence d'une affection sympathique de l'organe sain, qui reprend plus ou moins promptement ses fonctions, quoique l'affection organique subsiste de l'autre côté. Aussi voyons-nous quelquefois dans les ouvertures de cadavres l'un des reins ou des urétères entiérement desorganisé, oblitéré, ou prodigieusement dilaté, sans que le malade aît eu aucune ischurie durable. — Lorsque l'obstacle se trouve au col de la vessie ou dans l'urèthre, l'ischurie peut être complète et permanente; mais l'on a un moyen direct de la

faire cesser par l'introduction de la sonde dans la vessie. Et il faut remarquer que ce n'est pas seulement dans les cas où l'excrétion des urines est entiérement supprimée qu'il faut y avoir recours. Il arrive quelquefois que quoique retenue dans la vessie par la contraction du sphincter, ou l'obstruction de l'urèthre, l'urine surmonte de temps à autre cet obstacle, et passe par *régurgitation* en assez grande quantité pour faire croire qu'il n'y a point d'ischurie. Cependant l'urine arrivant à la vessie, en plus grande abondance qu'elle n'en sort, la dilate de plus en plus jusqu'à produire la gangrène et la mort. C'est à quoi il faut bien faire attention. Toutes les fois qu'en palpant le malade, on sent à l'hypogastre une tumeur circonscrite, surtout si en la comprimant, on fait éprouver au malade le besoin d'uriner, il faut le *sonder*. Cette opération exige de l'adresse et de l'habitude. On ne sauroit trop s'y exercer sur des cadavres, pour ne pas s'exposer à faire de fausses routes, qui produisent des ulcères graves, sans vuider la vessie.

La rétention d'urine est souvent, dans d'autres pays que le nôtre, la conséquence d'une ou plusieurs pierres formées dans les reins ou dans la vessie. Mais à Genève, où rien n'est plus rare que ces tristes accidens, l'ischurie

est communément produite, ou par quelque irritation hémorrhoïdale sur le col de la vessie, ou par quelque ancienne carnosité de l'urèthre, suite ordinaire des gonorrhées virulentes, long-temps prolongées, ou mal soignées.

Dans le premier cas, les saignées générales et locales, le régime antiphlogistique, les boissons mucilagineuses, les lavemens adoucissans et les anodins, sont les principaux remèdes; et ces remèdes sont nécessaires non-seulement en cas d'ischurie, mais encore de simple *dysurie*, maladie qui est produite par les mêmes causes que l'ischurie, et dont le principal caractère est une sensation douloureuse de chaleur, qui se manifeste et se renouvelle dans le canal de l'urèthre, chaque fois que le malade veut uriner. Lorsqu'en même temps les urines déposent après le refroidissement un sédiment blanc, visqueux et fort abondant, ce qui arrive surtout lorsque la première cause occasionnelle de la maladie est un coup de froid, ou une transpiration arrêtée, elle porte le nom de *catarrhe* de la vessie, (*Cystirrhea*). Dans tous les cas, cette maladie doit toujours être regardée et traitée au commencement comme inflammatoire, quoique sur la fin il y aît pour l'ordinaire plus de relâchement que d'irritation,

ce qui exige l'usage des astringens, et particuliérement de la bousserolle (*Uva Ursi*).

Dans l'*ischurie uréthrale*, les carnosités qui empèchent le libre écoulement des urines peuvent à la longue être détruites, ou beaucoup diminuées, par l'usage des *bougies*, qu'on peut faire au besoin avec des cordes à boyau trempées dans de la cire et de l'huile ; et comme il y a toujours de l'avantage à ne pas trop fatiguer l'urèthre en sondant trop fréquemment, l'usage d'une *algalie*, ou sonde permanente, qui laisse passer les urines à volonté et qui étant faite de gomme élastique sera assez flexible pour ne point gèner les mouvemens du malade, est souvent très-convenable ; mais il faut cependant la retirer de temps en temps pour la nettoyer. J'ai vû un célèbre médecin dans un état affreux de fistules et d'ulcères gangréneux pour avoir voulu la garder un mois de suite.

XXIIe. LEÇON.

Des Tumeurs et des Déplacemens de parties molles.

V. Le cinquième ordre des maladies locales est celui des *Tumeurs*. Le Dr. Cullen en compte quatorze genres, l'anévrisme, les

varices, l'ecchymose, le squirre, le cancer, le bubon, le sarcome, les verrues, les durillons, la loupe, le ganglion, l'hydatide, les tumeurs blanches et l'exostose. J'en ajoute trois, l'engelure, (qui est évidemment une maladie locale, qu'on ne peut placer parmi les maladies inflammatoires générales) le neurome, et le chondrome. Parcourons ces dix-sept genres.

1. L'*anévrisme* est une tumeur molle, et pour l'ordinaire pulsative, située sur une artère. Il y en a trois espèces, *a.* l'*anévrisme vrai*, qui consiste dans une dilatation de l'artère même, dilatation produite par l'impétuosité et l'irrégularité de la circulation, en conséquence de quelque violence extérieure, ou de quelque affection de l'ame, ou par l'affoiblissement de l'une des tuniques de l'artère, en conséquence de quelque piqûre, blessure, ou contusion, qui ne fait que l'effleurer sans l'ouvrir. *b.* L'*anévrisme faux*, dans lequel l'artère étant ouverte, le sang s'épanche dans le tissu cellulaire, s'y forme une cavité dans laquelle il se coagule, et quelquefois se corrompt au point de produire la gangrène. *c.* L'*anévrisme variqueux*, produit pour l'ordinaire par la piqûre d'une veine placée immédiatement sur une artère, lorsque cette piqûre transperce la veine, et ou-

vre l'artère, dont le sang se jetant avec impétuosité dans la veine, la dilate énormément. C'est surtout au bras, et par une saignée faite avec peu de précaution qu'arrive cet accident, ainsi que celui qui produit l'anévrisme faux.

Quelque soit l'anévrisme, s'il est récent et peu considérable, on peut quelquefois y remédier par une douce compression long-temps continuée. Mais s'il est ancien, volumineux et graduellement croissant, il met toujours le malade en grand danger de mourir subitement par une hémorrhagie en conséquence de la rupture du sac anévrismal. Le seul moyen de la prévenir est une opération, qui consiste essentiellement dans la ligature de l'artère un peu au-dessus du sac. Mais comme une ligature faite sur une artère tendue rompt souvent elle-même l'artère, et comme cet accident n'arrive jamais par les ligatures qu'on fait après les amputations, j'estime que dans l'opération pour l'anévrisme il convient, ainsi que l'a proposé et exécuté avec succès Mr. J. P. Maunoir, de couper aussi l'artère entre deux ligatures. Elle se retire aussitôt après la section, et son relâchement rend la ligature solide et efficace.

2. Les *Varices* sont des tumeurs produites par la dilatation des veines subcutanées. C'est

principalement aux jambes qu'elles se forment. Les femmes enceintes, et les porte-faix y sont fort sujets. On les guérit ordinairement par la compression, en prenant garde de ne comprimer que les veines et non les artères subjacentes, ou par des applications adstringentes, telles que l'écorce de grenade, l'alum, le kina, qu'on emploie surtout pour les varices des veines spermatiques, ou enfin par l'ouverture, opération analogue à l'excision des varices hémorrhoïdales.

3. L'*Ecchymose* est une tache peu élevée produite par un épanchement de sang dans le tissu cellulaire de la peau, en conséquence d'une violente contusion. Si l'hémorrhagie est abondante, elle forme une tumeur plus ou moins considérable, qu'il faut ouvrir pour donner issue au sang épanché. Sinon, elle se guérit spontanément par absorption; des compresses trempées dans l'eau vulnéraire spiritueuse, accélèrent beaucoup sa disparution.

4. Le *Squirre* est une tumeur produite par l'endurcissement d'un organe glanduleux, avec augmentation de volume. Ceux que nous voyons le plus fréquemment dans la pratique sont le squirre des seins, le sarcocèle, le squirre de la matrice, et le gouëttre. *a.* Le *squirre des seins*, qui est ordinairement la

suite de quelque coup ou violente contusion, est une tumeur dure et indolente composée de kistes remplis d'une sérosité brune, ou de tubercules grenelés et très-durs, ou d'un noyau presque cartilagineux avec endurcissement graduellement décroissant du centre à la circonférence. Il est difficile de distinguer ces variétés l'une de l'autre sur le corps vivant. La tumeur peut rester indolente bien des années sans s'ulcérer. Elle est très-difficile à résoudre. Les remèdes qui m'ont paru réussir le mieux, mais dont on n'obtient cependant que bien rarement un succès marqué, sont la ciguë, le sublimé, l'éponge calcinée et l'eau hydrosulfureuse; et à l'extérieur, les embrocations avec l'huile camphrée, ou le baume tranquille, de légères frictions mercurielles et une grande chaleur. On a recommandé l'application fréquente des sangsues autour de la partie affectée; mais c'est plutôt pour le squirre douloureux qu'il faut la réserver. Lorsque ces moyens ne réussissent pas, lorsque le squirre augmente en volume et en dureté, lors surtout que le malade y éprouve des douleurs lancinantes, que les sangsues ne calment point, il est à craindre que le squirre ne s'ulcère et ne dégénère en cancer. Il n'y a plus alors aucune autre ressource que l'amputation du sein malade,

et plus on y a recours promptement, plus le succès en est assuré. Or les suites de cette opération ne sont plus ni aussi dangereuses, ni aussi longues, depuis que les chirurgiens ont appris à guérir les plus grandes plaies par la première intention, en épargnant la peau, et en supprimant tout pansement irritant. *b.* Le *sarcocèle*, ou squirre des testicules, ressemble en tout à celui des seins, dépend des mêmes causes, et souvent aussi d'une inflammation antécédente, communément vénérienne, il se résout par les mêmes remèdes secondés par un suspensoir; et si ces moyens de guérison n'arrètent pas ses progrès, il exige aussi l'amputation, sous peine de dégénérer en un cancer incurable. c. Le *squirre à la matrice*, ne se reconnoît sûrement que par le tact; mais on peut le soupçonner par les symptômes de tiraillement et de compression qu'il produit sur les organes voisins. Il n'est pas susceptible d'amputation, ni d'autres remèdes extérieurs que de demi-bains et d'injections ou de lavemens avec les décoctions des plantes apéritives; ou s'il est douloureux, avec des adoucissans et des anodins. Mais il admet les mêmes remèdes internes que les autres squirres. Comme il est fréquemment produit par la pléthore de la matrice, après l'âge critique ou après les

couches, c'est ici surtout que l'application fréquente des sangsues à la vulve seroit très-convenable. *d.* Le *gouëttre* (*Bronchocele*) est un engorgement des glandes thyroïdes qui devient souvent énorme, au point de gêner beaucoup la respiration. A la dissection, il présente les mêmes apparences que celui du sein. Quelquefois il s'ulcère, mais cette ulcération n'est jamais ni phagédénique, ni douloureuse. Les causes du gouëttre sont fort obscures. Il est endémique en certains pays, particuliérement dans le Valais. Les uns l'attribuent au resserrement de l'air dans les vallées, d'autres à la quantité des eaux. Je penche pour cette dernière opinion, parce qu'il m'a paru que l'eau distillée empèche son accroissement, et même contribue à sa diminution. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, et c'est surtout pendant leurs couches qu'il grossit beaucoup. On le guérit dans ce pays par l'éponge calcinée, donnée en poudre ou en infusion dans du vin, et combinée avec des purgatifs, pour prévenir les crampes à l'estomac que produit quelquefois la disparution du gouëttre. On a aussi recommandé le muriate de baryte.

5. Le *Cancer* est un squirre ulcéré, dans lequel la disposition cancéreuse s'annonce long-temps à l'avance par des douleurs lancinantes

cinantes et par l'apparence variqueuse des veines voisines. La peau ne tarde pas à devenir livide. Elle s'ouvre enfin, d'abord par fissures et desquamations, qui dégénèrent en un ulcère rongeant, exhalant une épouvantable fétidité, et dont il ne découle qu'un pus ichoreux, clair, gris ou brun, et extrêmement âcre. La maladie dure souvent bien des années. Elle se termine enfin par une fièvre hectique, souvent accompagnée d'hydropisie, de dégoût et de maux de cœur insupportables. La mort est pour l'ordinaire précédée de la désiccation du cancer, de douleurs en différentes parties du corps et de symptômes de malignité. On ne connoît encore pour cette affreuse maladie que des palliatifs, tels que l'opium, les cataplasmes de substances végétales fraîches, ceux de charbon pilé, le suc gastrique, l'acide carbonique et le kina. La ciguë et les autres plantes narcotiques qu'on a recommandées, quoique quelquefois utiles dans le squirre, m'ont toujours paru sans effet dans le cancer. L'amputation même ne réussit presque jamais, quand l'ulcération s'est fait jour au-dehors, parce que dès lors il y a absorption du virus cancéreux. Cependant si le mal est récent, le pouls bon, la tumeur mobile et susceptible d'être emportée en entier, je con-

seillerois toujours l'opération, parce qu'indépendamment de ce qu'elle offre la seule chance possible de guérison, elle calme les douleurs, et rend beaucoup plus supportables les derniers momens de la malade. Si elle meurt, c'est pour l'ordinaire par des symptômes de malignité dont elle s'apperçoit à peine, et qui surviennent au moment où la plaie commence à se cicatriser. — J'ai vû la suction journalière d'une taupe diminuer beaucoup un cancer énorme. Mais la ciguë, l'arsenic et d'autres remèdes vantés, ont eu pareillement des succès momentanés qui n'ont pas empêché le mal de revenir avec violence. — Dans le cancer de la matrice, j'ai vû l'acide nitrique en boisson, les lavemens d'opium, les injections de suc gastrique, et l'introduction d'une pâte de charbon pilé et de miel, produire de très-bons effets, comme palliatifs.

6. Le *Bubon* est un phlegmon survenant dans une glande lymphatique, mais dans lequel la suppuration se fait presque toujours en masse et d'une bonne nature. Il se guérit par les mêmes moyens que le phlegmon ordinaire. Quand il dégénère, comme dans les maladies vénériennes et dans les fièvres malignes, c'est aux remèdes propres à ces maladies qu'il faut avoir recours. Dans les bubons subaxillaires, j'ai vû quelquefois le pus

s'absorber sans suppuration et sans danger. Souvent aussi il faut les ouvrir, et dans ces cas là la suppuration est pour l'ordinaire fort abondante.

7. Les *Sarcomes*, excrescences molles et indolentes, telles que les *polypes* du nez ou de la matrice ; on les emporte par l'excision, ou la ligature.

8. Les *Verrues*, excrescences dures et raboteuses ; on les détruit par le contact fréquemment répété des muriates de soude ou d'ammoniaque légérement humectés, des acides minéraux, ou des sucs végétaux âcres et corrosifs.

9. Les *Durillons*, ou *Cors*, excrescences lamellées, avec un noyau dur, pointu et douloureux. C'est principalement aux doigts des pieds qu'ils se manifestent, surtout lorsqu'on porte des souliers trop étroits. On les arrache ou on les coupe, après les avoir ramollis par des bains de pieds et des onguens doux et calmans, tels que celui de peuplier.

9. Les *Loupes*, appelées *steatomes*, *atheromes*, ou *meliceris*, suivant que la matière qu'elles contiennent ressemble à du suif, à de la cire, ou à du miel, sont des tumeurs molles et mobiles, qui deviennent quelquefois énormes. On les vuide, ou on les coupe, ce qui est plus sûr. J'en ai vû qui conte-

noient une grande quantité de pus et qui se sont ouvertes et vidées spontanément.

11. Les *Ganglions* sont des tumeurs dures, indolentes et mobiles, qui se forment sur les tendons, et qui, quand elles sont peu considérables, sont suceptibles de guérison par la compression.

12. Les *Hydatides* sont des tumeurs enkystées et remplies d'eau. J'ai parlé ailleurs de celles qui s'engendrent dans l'intérieur du corps; à la surface, elles sont fort rares. Je n'en ai vu qu'un exemple. J'ai lieu de croire qu'elles sont toujours le résultat de quelque violence extérieure. Celle que j'ai vue étoit située à la cuisse; elle avoit acquis le volume de la tête d'un enfant; elle se rompit spontanément, rendit une prodigieuse quantité d'une eau limpide, et dans le fond de la tumeur on découvrit une fistule qui aboutissoit à une carie de l'os ischium. Le malade avoit fait une chute grave sur la hanche, dix ans auparavant.

13. Les *Tumeurs blanches* (*Hydarthrus*), sont un gonflement des articulations, et surtout du genou, produit par une violente contusion, une grande fatigue, le froid et l'humidité, un principe de rhumatisme ou de scrofules, ou une affection laiteuse. Ce gonflement d'abord peu considérable devient très-

doulourеux, avec roideur, contraction et souvent une fluctuation obscure autour de l'articulation. La maladie se termine communément par une fièvre hectique, qui devient mortelle, à moins qu'on n'aìt promptement recours à l'amputation. A la dissection on trouve les os affectés de gonflement et de carie. Mais ce n'est pas la cause de la maladie, ce n'en est que l'effet. Car dans des cas moins avancés, on a trouvé les os sains, mais le tissu cellulaire au-dessus et au-dessous des ligamens, ainsi que les glandes muqueuses et synoviales imprégnées d'une sérosité glaireuse et purulente, renfermée dans une multitude de cellules, sur lesquelles on voyoit plusieurs points de suppuration. Cette sérosité avoit singuliérement ramolli et comme dissous les organes voisins, et même les cartilages. (Voy. un Mémoire du Dr. Alex. Monro, dans le 4e. vol. des *Medical Essais and Observations* d'Edinburgh, p. 242.) Cette maladie est presque toujours incurable. Les seuls remèdes locaux qui aient paru avoir quelque succès, sont un cautère au-dessous du genou affecté, et l'application réitérée des sangsues autour de l'articulation.

14. *L'Exostose* est une excrescence osseuse, dont je parlerai en traitant des maladies des os.

15. Les *Engelures* (*Perniones*), sont des phlegmons qui se manifestent, au printems et en automne, sur les doigts des pieds ou des mains, sur les talons ou sur le nez, et dans lesquels l'inflammation, toujours locale et lente, accompagnée de chaleur, de rougeur, d'enflure et de démangeaison, ne suppure point, mais fait souvent éclater la peau. On les flétrit très-promptement par des étincelles électriques, ou par des frictions avec de l'huile de térébenthine, pourvu qu'on y ait recours avant que les engelures soient ouvertes. Car quand elles le sont, ces moyens de guérison ne réussissent pas, et il ne reste plus qu'à panser l'ulcère avec de la pommade de Goulard.

16. J'appelle *chondrome* une petite tumeur mobile, et de substance cartilagineuse, que j'ai vue quelquefois, soit en conséquence de quelque contusion, soit sans aucune cause connue, se manifester dans les parties molles, et que sa forme anguleuse et irrégulière rend souvent très-douloureuse. Elle ne se guérit que par l'excision.

17. Enfin, on peut donner le nom de *neuromes* à ces tumeurs mobiles, circonscrites et profondes, qui sont produites par le gonflement accidentel d'un nerf, à l'extrémité duquel la compression de la tumeur fait éprouver des

crampes très-pénibles. C'est heureusement une maladie rare; mais j'en ai vû dans ma famille même un cas remarquable, qui m'a douloureusement occupé pendant bien des années, et dans lequel l'augmentation graduelle du mal, malgré un nombre infini de consultations et de remèdes, a enfin nécessité l'amputation du bras. A l'ouverture, la tumeur se trouva être une espèce d'anévrisme du nerf radial, dont tous les filets étoient écartés les uns des autres à l'extérieur en forme d'éventail, ou comme les côtes d'un melon; tandis que le centre étoit rempli d'une matière blanchâtre, qui en quelques endroits avoit un peu jauni, et qui étoit épanchée dans les intervalles d'un nombre infini de vaisseaux transparens entrelacés les uns dans les autres. C'est communément au poignet que se forment ces tumeurs. Gooch en cite un cas qui devint mortel, parce que la malade n'ayant pas voulu se soumettre à l'opération, la tumeur gagna enfin l'aisselle, et amena promptement par la compression des gros vaisseaux des symptômes d'hydropisie. Cheselden en cite un autre, dans lequel on avoit eu la hardiesse d'extirper la tumeur, sans doute parce qu'on en ignoroit la nature. La main fut paralysée aussitôt après l'opération, dont le succès est d'ailleurs resté

douteux, parce que la malade n'étoit pas guérie à l'époque de la publication du livre, dans lequel se trouve une planche qui représente cette tumeur.

VI. Le sixième ordre des maladies locales est celui des *Ectopies*, ou dérangemens dans la situation extérieure des parties. Cet ordre comprend trois genres ; 1. la *Luxation*, dont je parlerai en traitant des maladies des os. 2. la *Hernie*, ou déplacement d'une partie molle et recouverte, telle que les testicules et les intestins ; 3. la *Chute* (*Prolapsus*) ou déplacement d'une partie nue, telle que la matrice et le fondement.

1. Il y a deux sortes de *Hernies*, celle des testicules, et celle des intestins. La première n'est pas une maladie ; c'est le déplacement naturel, mais retardé d'un organe qui, passant du bas-ventre dans le scrotum, s'arrête à l'aine et y produit une tumeur dont je ne parle que parce qu'il seroit dangereux de la confondre comme on l'a fait quelquefois avec les *hernies intestinales*. On distingue celles-ci en hernies inguinales, fémorales, ombilicales, et ventrales, selon la place où la tumeur se manifeste. La première est plus commune chez les hommes, la seconde chez les femmes, la troisième chez les enfans, et la quatrième chez les femmes

qui ont fait plusieurs couches de suite. Toutes sont difficiles à guérir ; mais on les contient par une ceinture, ou un bandage élastique. L'inguinale, la fémorale et même l'ombilicale sont sujettes à l'*étranglement*, c'est-à-dire, à ne pouvoir plus être réduites, à cause du gonflement de l'intestin hors de l'abdomen ; accident qui produit bientôt des vomissemens, une constipation opiniâtre, des symptômes de gangrène et la mort, si on n'y remédie promptement. Pour cet effet, il faut d'abord tâcher de réduire la hernie, soit en comprimant la tumeur avec la main pour diminuer son volume, soit en produisant un relâchement général par des bains tièdes, par des cataplasmes émolliens, ou par des remèdes narcotiques, tels que le camphre et l'opium, soit en condensant l'air contenu dans l'intestin étranglé, par des embrocations frigorifiques avec la glace ou l'æther, soit en excitant le mouvement péristaltique par des laxatifs ou des lavemens stimulans. Mais si malgré tous ces moyens la réduction se trouve impossible, il faut se hâter d'en venir à une opération qui consiste à dilater l'anneau qui produit l'étranglement, par des incisions faites avec précaution pour ne pas blesser les parties environnantes. Cette opération, qui sembleroit ne devoir être

qu'un palliatif momentanée, devient souvent un moyen radical de guérison par les adhérences inflammatoires que contractent les parties coupées, adhérences qui ne permettent plus la sortie de l'intestin. En ouvrant le sac herniaire, on trouve souvent l'intestin gangréné; mais pour l'ordinaire cette gangrène se guérit spontanément par la cessation de l'étranglement qui l'avoit produit. Si l'intestin se trouve ouvert, il faut tâcher de retenir l'ouverture près de la plaie pour faire là un anus artificiel. Si une portion de l'épiploon se trouve comprise dans la hernie et qu'on ne puisse ou qu'on ne veuille pas le réduire comme trop gangréné, on le coupe, ou on en fait la ligature qui ne tarde pas à le séparer; mais la section est préférable, quand elle est possible; car la ligature est quelquefois suivie du tétanos.

2. Il y a deux sortes de *chutes* (*Prolapsus*); celles de la matrice et celles du fondement. *a.* Une *chute de matrice* est un abaissement de cet organe, en conséquence du relâchement de ses ligamens. La malade sent un poids douloureux entre les cuisses et au croupion, surtout quand elle marche, ou se tient dans une situation verticale. Il en résulte des symptômes de mal-aise et d'irritation générale, qu'on soulage par des fumigations de

matières animales, par un emplâtre fortifiant sur les reins, par des bains de fauteuil froids et par le repos. Le mouvement des bras est particuliérement préjudiciable. Mais si le mal est opiniâtre, un pessaire est le remède le plus sûr et le plus efficace. — *Le renversement de la matrice* est tant par les causes qui le produisent, qui sont un tiraillement ou un effort violent dans une couche, que par les remèdes qu'il exige, une maladie entiérement chirurgicale. — *b.* — La *chûte* du fondement, ou sortie et renversement du rectum hors de l'anus, maladie commune chez les petits enfans, vient ou de foiblesse et de relâchement, ou d'une irritation hémorrhoïdale. Dans le premier cas, on doit saupoudrer l'intestin renversé de quelque poudre adstringente, telle que celle de l'écorce de grenade, ou le laver avec quelque décoction de même nature. Dans le second, l'application des sangsues et des cataplasmes émolliens peut être nécessaire. Dans l'un et l'autre cas, les lavages avec l'eau de Goulard sont convenables.

XXIIIe. Leçon.

Des Ulcères, des Dartres, de la Lèpre, de la Teigne et de la Gale.

VII. Le septième ordre des maladies locales comprend celles dans lesquelles il y a solution de continuité (*Dialyses*). Ces maladies forment sept genres; 1. les plaies; 2. les ulcères; 3. les dartres; 4. la teigne; 5. la gale; 6. les fractures; et 7. la carie. Je ne traiterai aujourd'hui que des cinq premiers, qui, avec quelques-uns de la classe des cachexies, constituent ce qu'on appelle les *maladies chroniques de la peau*, réservant les deux derniers genres pour la leçon suivante, dans laquelle je terminerai ce cours par quelques observations sur les maladies des os.

1. Une *plaie* (*Vulnus*), est une solution de continuité, une rupture de la peau et des parties molles subjacentes, produite par une cause extérieure, telle qu'un instrument pointu, tranchant, ou contondant. Ces trois genres de plaies diffèrent dans leurs effets, et dans le traitement qu'elles exigent. Tous ces détails sont entiérement du ressort de la chirurgie. J'observerai seulement en général sur les moyens naturels par lesquels se gué-

rissent les plaies 1°. que c'est d'abord par la réunion des parties séparées, réunion qui s'opère par l'intermède du sang et des fluides qui s'en épanchent dans le premier moment de la rupture, et qui se coagulant aussitôt après l'épanchement leur servent pour ainsi dire de colle, et font adhérer assez fortement les bords de la plaie l'un à l'autre pour rendre en peu de jours leur réunion complète et solide. 2°. Que si cela n'est pas praticable, soit par l'étendue de la plaie, et par l'impossibilité qui en résulte que ses bords se maintiennent en contact, soit par l'introduction de quelque corps étranger qui empêche leur réunion, la nature excite sur les surfaces coupées une inflammation purulente qui convertit la plaie en ulcère. On doit autant que possible prévenir ce résultat en nettoyant bien la plaie, en rapprochant ses bords, et en les maintenant en contact l'un avec l'autre. C'est ce qu'on appelle guérir une plaie par la *première intention*. Si cela n'est pas praticable, on la traite comme un ulcère.

2. Un *Ulcère* (*Ulcus*), est une solution de continuité dans une partie molle, privée de ses tégumens, et en suppuration. Lorsqu'une inflammation ne peut se résoudre, ou qu'une plaie ne peut se guérir par la réunion des parties, il s'engendre toujours à la surface

un fluide épais et blanchâtre, comme de la créme, en apparence dépourvû de toute acrimonie, mais qui a la propriété de dissoudre et de s'assimiler le tissu cellulaire surabondant, le sang et les autres fluides épanchés, et de favoriser la reproduction des chairs sous la forme de tubercules arrondis. C'est ce qu'on appelle la *granulation*. Ces tubercules se réunissent et forment une surface charnue et d'un beau rouge, sur laquelle les bords de la plaie s'étendent jusqu'à se réunir. Tel est le cours ordinaire d'un ulcère en bon-état. Tout l'art du chirurgien en pareil cas consiste uniquement à ne point interrompre ce travail. Si l'ulcération est superficielle, et qu'elle ne laisse point de vide à remplir, surtout si elle est accidentelle et produite par des causes extérieures, l'application de quelque poudre desiccative, telle que les fleurs de zinc ou la pierre calaminaire, est souvent très utile et sans inconvénient. Mais si l'ulcère est profond et qu'il ne puisse se cicatriser sans une reproduction de chairs, il faut le garantir du contact de l'air, qui communément le dénature, et lui donne une qualité rongeante, ou augmente trop l'inflammation. Si l'ulcère est extérieur, de manière que le pus puisse facilement se faire jour au-dehors, il n'y a pas autre chose à

faire. Mais si l'ulcère est intérieur, et que le pus n'ait point d'issue, il faut lui en donner une; sans quoi son séjour le rend fétide et rongeant, au point de pouvoir attaquer les os subjacens, surtout si l'air a quelque accès dans la cavité, dans laquelle il s'engendre, comme cela arrive par exemple dans l'*ozène*, espèce d'ulcère qui se forme pour l'ordinaire au centre de l'os maxillaire, dans l'antre d'*Highmore*, et qui est très-promptement suivi de carie, si l'on n'y remédie en donnant issue au pus soit par l'extraction de quelques dents, soit par une grande ouverture faite à l'os même.

Indépendamment de sa situation, un ulcère peut dégénérer par différens genres d'accidens, qui forment autant d'espèces d'ulcères, lesquels exigent chacun un traitement particulier. On peut réduire ces ulcères dégénérés à cinq espèces, savoir. *a.* Les ulcères érysipélateux. *b.* Les ulcères ichoreux et fétides. c. Les ulcères fongueux. *d.* Les ulcères calleux et fistuleux. *e.* Les ulcères phagédéniques.

a. Les *ulcères érysipélateux* sont ceux dans lesquels l'inflammation est trop considérable et trop douloureuse pour que la suppuration puisse se faire comme il faut, ce qui nécessite l'emploi de substances émollientes et sé-

datives, telles que les cataplasmes, les cérats simples, les lavages avec l'eau de Goulard, les emplâtres et les onguens qui contiennent quelque préparation de plomb, tels que le diapalme, la pommade de Goulard, l'onguent de la mère, etc.

b. Les *ulcères ichoreux* sont ceux dans lesquels la suppuration se fait mal, et où le pus est clair, sanieux et fétide; ce qui vient ordinairement ou de ce qu'il s'engendre sur les chairs quelque gaz méphitique, qui agit sur elles comme un poison, et sur le pus comme septique; ou de ce que la foiblesse du malade ne laisse pas aux petits vaisseaux le ton qu'ils doivent avoir pour l'inflammation nécessaire à la production d'un bon pus. Delà vient dans ces cas là l'utilité des applications antiseptiques d'une part, telles que les substances végétales fraîches, les feuilles, les cataplasmes de carottes ou de pommes de terre, les acides végétaux et minéraux, et le suc gastrique; et de l'autre, l'usage des toniques, tant à l'intérieur, tels que le kina, l'acide vitriolique, etc. qu'en applications extérieures, telles que le charbon, ou les onguens résineux. La térébenthine fait la base de la plupart de ces onguens; et quand on veut les rendre plus actifs, on y ajoute d'autres gommes et résines telles que la poix, la gomme

gomme élemi, le styrax, quelquefois même du verd-de-gris, comme dans l'onguent égyptiaque.

c. Les ulcères *Fongueux*, sont ceux dans lesquels la granulation est trop abondante, ensorte que les chairs s'élèvent au dessus de la peau, et empêchent la cicatrisation. On les réprime par des applications adstringentes et légérement caustiques, telles que l'eau de chaux ou l'alum calciné, et quelquefois par de la charpie sèche ou imprégnée de quelque substance balsamique. J'ai vu le baume de la Mecque opérer parfaitement bien dans cette intention. Quelquefois on est obligé d'employer dans ces sortes d'ulcères des remèdes beaucoup plus actifs, tels que le précipité rouge, la pierre infernale et même le feu.

d. Les ulcères *Calleux* sont ceux dont les bords durcissent, pâlissent et se désorganisent de manière à ne pouvoir plus se réunir. Les ulcères *fistuleux* sont ceux qui prennent la forme d'un canal long et étroit, dont les bords sont ordinairement calleux. On ne peut guérir ces ulcères qu'en les convertissant par le fer, le feu ou tout autre moyen possible en ulcères simples. Il faut toujours ouvrir les fistules, dilater les sinus; donner une libre issue au pus, et favoriser la cicatrice en empêchant les bords de durcir. J'ai cependant

eu connoissance d'ulcères fistuleux guéris par un moyen très-différent, et analogue à celui qu'on emploie pour la cure radicale de l'hydrocèle. Il consiste à injecter dans la fistule quelque liqueur extrêmement stimulante, telle par exemple que la teinture de cantharides, qui, excitant sur sa surface intérieure une légère inflammation, donne lieu à la réunion des parois l'une avec l'autre, en conséquence de l'adhérence qui est la suite ordinaire de l'inflammation. De cette manière, le canal s'oblitère peu-à-peu, et la fistule se ferme. — Dans les fistules qui s'engendrent autour de l'anus, et qui pénètrent jusqu'à l'intestin, on emploie quelquefois un autre moyen, qui consiste à passer un fil de plomb dans la fistule, jusqu'à-ce qu'il soit dans l'intestin; on le retire par l'anus; on en tord tous les jours les deux bouts, et l'on parvient ainsi à ouvrir peu-à-peu toute la fistule, et à la cicatriser en même temps.

e. Enfin les ulcères *phagédéniques* sont ceux dans lesquels le pus acquiert une qualité rongeante, qui fait qu'il s'assimile très-promptement les parties voisines, et que l'ulcère s'étend parlà indéfiniment de tous côtés, particuliérement en surface. Cette disposition des ulcères à devenir phagédéniques tient souvent à des causes fort obscures. Il m'a paru que

dans certains cas, le pansement avec des corps gras y contribue. Dès qu'on s'apperçoit de cette disposition, il faut supprimer les onguens et les huiles, et avoir recours aux feuilles, au suc gastrique, aux décoctions adstringentes, ou si l'ulcère est superficiel, aux poudres desiccatives, telles que la rhubarbe et les fleurs de zinc. J'ai vu aussi les fumigations d'acide nitrique guérir très-promptement des ulcères de ce genre, qui, s'ils résistent aux remèdes, prennent ordinairement les mauvais caractères de tous ceux dont j'ai parlé ci-dessus, et alors on les appelle des ulcères *carcinomateux* ou *cancéreux*. Ici les escharotiques les plus violens, tels que l'arsenic ou le feu, ont eu quelquefois des succès. Le feu est surtout convenable dès le principe du mal pour la destruction des petits ulcères de ce genre que produisent souvent au visage les verrues, les taches et les boutons d'un mauvais aspect, lorsqu'on les irrite par des substances acres, ou des demi-moyens.

Une remarque générale à faire sur tous les ulcères, quels qu'ils soient, c'est que lorsqu'ils sont fort anciens, il est souvent dangereux de les guérir artificiellement, sans les remplacer par un cautère, ou un séton. J'ai vu en résulter l'asthme, la phthisie, l'hydrothorax, et d'autres maladies chroniques.

3. Je comprends sous le nom de *Dartres* (*Herpes*) toutes les maladies chroniques de la peau, soit qu'elles se manifestent par de simples taches brunes ou jaunes, accompagnées de beaucoup de démangeaison; ou par une dégénération de l'épiderme qui s'épaissit, devient âpre, raboteux, et se résout sans aucune inflammation apparente en petites écailles farineuses, constamment renouvelées, ou par des rougeurs douloureuses, prurigineuses, et quelquefois légérement humectées d'une sérosité âcre qui transude à travers les pores de la peau; ou par des gersures enflammées, desquelles découle une autre espèce de sérosité plus épaisse et plus visqueuse, presque aussitôt coagulée en croûtes dures et grises, sous lesquelles la peau est rouge, enflammée et humide, et qui se renouvellent chaque fois qu'elles tombent, maladie à laquelle on a donné le nom de *Lèpre*.

Toutes ces maladies dépendent de causes fort obscures. Elles sont souvent très-rebelles. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont les décoctions de squine, de sarsepareille, de sassafras et de guayac, l'antimoine et ses différentes préparations, seul ou combiné avec le mercure, comme dans les pilules de Plummer (No. 141), la panacée violette (*Merc. violaceus Cod. Par.*) (No. 142), la teinture de cantharides, les sucs ou bouil-

lons d'herbes, la fumeterre, en infusion ou en extrait, la décoction d'ormeau, et celle de noix cueillies un peu avant leur maturité. — A l'extérieur, j'emploie des lotions mucilagineuses, telles que la décoction d'ormeau, ou mercurielles, telles que l'eau phagédénique ou une simple solution de sublimé, et quelquefois, lorsqu'il y a beaucoup de démangeaison, l'eau de Goulard. Quelque soit le traitement, il convient de purger fréquemment le malade, et en général de lui tenir toujours le ventre très-libre. Il faut aussi qu'il suive un régime et qu'il se prive sur-tout de ragoûts, de cochon et de poisson. Quand tous les remèdes échouent, les bains de Leuck en Valais sont souvent une ressource très-efficace. Mais il faut y aller deux ou trois ans de suite. — On craint beaucoup la *répercussion des dartres*, c'est-à-dire, leur guérison par des remèdes extérieurs, et sur-tout par des préparations de plomb. Je crois cette crainte exagérée; mais elle n'est pas absolument sans fondement; et je n'emploie jamais les remèdes extérieurs qu'après et avec des purgatifs et des diaphorétiques. Si les dartres sont anciennes, l'établissement d'un ou deux cautères est par cette raison très-convenable. — Dans les maladies qu'on a lieu d'attribuer à la répercussion d'une dartre, les vésicatoires et le kermes

minéral sont les remèdes les mieux indiqués.

4. La *Teigne* (*Tinea*), est une maladie du cuir chevelu qui produit à la racine des cheveux une multitude de petits ulcères, desquels découle un fluide qui se coagule en croûtes grises et friables, et qui souvent exhale une odeur très-fétide. Lorsque les croûtes tombent, il s'en forme très-promptement d'autres. Cette maladie qui attaque sur-tout les enfans de dix à douze ans, exige les mêmes remèdes que les dartres. Qnelquefois il suffit de couper les cheveux, et de faire tomber les croûtes soit par des lavages avec de l'eau miellée, soit par l'application de feuilles de poirée, pour qu'elle se guérisse spontanément. Quand elle est plus rebelle, on a recours à une calotte de poix, avec laquelle on enlève toutes les bulbes des cheveux, après avoir fait tomber les croûtes On panse ensuite la plaie qui résulte de cette opération avec un onguent simple. Mais souvent il faut y revenir plusieurs fois avant qu'elle réussisse complétement. — On regarde comme une espèce de teigne une maladie à laquelle les petits enfans sont fort sujets, et qu'on appelle dans ce pays la *Râche*. (*Croûtes de lait.*) C'est une affection semblable à la teigne, dont le siège n'est pas le cuir chevelu, mais la peau du front, des joues et

de tout le visage. Elle cesse communément après la dentition ; mais je l'ai vûe se prolonger jusqu'à douze ou quinze ans. Elle n'exige aucun remède particulier, et doit se traiter comme les dartres.

5. La *Gale* (*Psora*), est une maladie de la peau, toujours produite par contagion, et qui se manifeste d'abord par de grandes démangeaisons, sur-tout entre les doigts. Il survient ensuite de petits boutons remplis d'une sérosité limpide et fort âcre. Le malade ne tarde pas à ouvrir ces boutons en se grattant, et à les convertir en de très-petits ulcères, qui prennent enfin une apparence dartreuse. Elle affecte particuliérement les mains, les coudes, les aisselles, la poitrine, le ventre, sur-tout l'aine et le jarret. Elle n'est susceptible de guérison que par le soufre ou le mercure en frictions ou en lavages. J'emploie tantôt une pommade faite avec le soufre, tantôt l'onguent citrin ou l'eau mercurielle, de la pharmacopée de Paris, plus ou moins affoiblie. Mais crainte de répercussion, je prépare ordinairement le malade par une décoction purgative de guayac ou de patience, (*Lapathum*) et je lui fais prendre deux fois par jour de la fleur de soufre lavée. Je continue ces remèdes pendant tout le traitement, que je termine par deux ou trois purgations. — Si

la répercussion de la gale par un traitement brusque et irrégulier produit aussitôt après quelque maladie interne bien évidemment dûe à cette cause, le meilleur moyen de guérison à employer est de faire reparoître la gale, en faisant coucher le malade dans des draps de galeux, quitte après cela à guérir la gale avec plus de précaution par un traitement méthodique.

XXIVe. Leçon.

Des maladies des Os.

On peut réduire les maladies des os à ces quatre : les luxations, les fractures, la carie et l'exostose.

1. Une *Luxation* est le déplacement d'un os hors de sa cavité articulaire. Cet accident est communément produit par quelque cause extérieure, par quelque chûte, quelque contusion, quelque effort extraordinaire, ou quelque faux mouvement. J'ai vu de fortes convulsions le produire aussi. Mais dans ces cas là, on ne s'apperçoit pour l'ordinaire de la luxation que lorsqu'il est trop tard pour la réduire. Un mouvement volontaire même, s'il est trop considérable ou mal dirigé, peut quelquefois être la cause d'une luxation, comme

quand on se démet la mâchoire en bâillant. — Les luxations se guérissent par des moyens mécaniques, qui ramenant l'os au niveau de sa cavité l'y font rentrer de nouveau. On l'y assujettit ensuite pendant quelque temps par un bandage approprié. Cela n'est point aussi facile qu'on l'imagineroit bien. Il faut beaucoup d'étude et encore plus d'expérience pour bien distinguer une luxation, et pour la bien réduire. On voit souvent les plus habiles chirurgiens s'y tromper ; et cela est d'autant plus extraordinaire qu'on voit souvent d'un autre côté les bailleuls les plus ignorans réussir là où les premiers ont échoué. Il m'a paru que les luxations sont souvent incomplètes au point de ne présenter d'autre signe de leur existence que la difficulté du mouvement. Le chirurgien n'appercevant aucun déplacement sensible, attribue cette difficulté à toute autre cause qu'à une luxation, et craignant avec raison d'augmenter l'irritation par des mouvemens inutiles, il ne touche et ne manie que très-légérement l'articulation affectée. Le bailleul au contraire qui voit toujours une luxation, même là où il n'y en a point, s'embarrasse peu des douleurs du malade, l'exhorte à prendre courage, et lui fait faire toutes sortes de mouvemens, jusqu'à ce qu'enfin il fasse par hazard celui qui est né-

cessaire pour la réduction de la luxation. Peut-être aussi y a-t-il des demi-luxations de tendons et de fibres musculaires, qui chevauchant l'une sur l'autre deviennent immobiles, et qu'on réduit par des mouvemens en tout sens. Quoiqu'il en soit, les bailleuls font souvent beaucoup de mal. J'ai vu plusieurs cas dans lesquels l'irritation qu'ils ont causée au malade a produit une inflammation qui a donné lieu à une suppuration mortelle dans l'articulation. Il seroit à desirer que le public pût être convaincu de leur ignorance. Il faudroit pour cela que les chirurgiens étudiassent assez bien l'art de distinguer et de réduire les luxations, pour que jamais un bailleul ne pût réussir dans les cas où ils échouent.

Il arrive souvent qu'une chûte, un coup ou un faux mouvement déjettent brusquement l'extrémité d'un os sans produire de luxation durable, parce que les ligamens sont assez forts pour contenir l'os, et assez élastiques pour réduire sur le champ la luxation ; ce qui n'empêche pas que le ligament ayant été extrêmement tendu ne souffre beaucoup de cet effort. C'est ce qu'on appelle une *foulure*, une *entorse*. Ces accidens arrivent sur-tout au pied, et au poignet, et la douleur qui en résulte est quelquefois si vive qu'elle produit des évanouissemens, des maux de cœur, une

grande fièvre, une insomnie continuelle, avec beaucoup d'enflure, de rougeur et d'immobilité, au point que le malade s'en ressent quelquefois plusieurs semaines, plusieurs mois et même plusieurs années. Les remèdes qui m'ont paru le mieux réussir en pareil cas sont au commencement les saignées générales et locales, les cataplasmes émolliens, et les anodins. Car c'est l'irritation qu'il faut combattre à cette époque, puisque même lorsqu'il y a luxation complète, l'irritation empèche souvent sa réduction. C'est ainsi qu'au rapport d'Hérodote, le Roi des Perses s'étant foulé le pied à la chasse, les Médecins et Chirurgiens Egyptiens, qu'il appela à son secours, ne purent parvenir à réduire la luxation, à cause des grandes souffrances du Monarque. Un Médecin Grec, qui étoit son prisonnier, et qui se nommoit Démocède, fut consulté et le guérit très-promptement par des calmans qui, en appaisant l'irritation, rendirent la réduction plus facile. Quoiqu'il en soit, c'est sur-tout dans ces cas de grande irritation, à la suite d'une foulure, que les bailleuls peuvent faire beaucoup de mal, et qu'il importe d'être extrêmement sur ses gardes pour ne pas l'augmenter. Mais dès que l'inflammation est appaisée, il faut avoir recours aux cataplasmes toniques avec du vin et du

savon, aux bains de pieds dans une forte solution de potasse, aux lavages avec l'opodeldoch, aux emplâtres fortifians, aux bandages, etc. Enfin, quand la foiblesse résiste à tous ces moyens, et se prolonge plusieurs années, ce qui n'est pas rare, les douches d'eaux hydrosulfureuses, telles que celles d'Aix en Savoye, sont quelquefois très-utiles.

De *faux mouvemens* produisent souvent dans d'autres parties du corps que les articulations, comme aux reins, sur les côtes, etc. des douleurs très-vives, qu'on dissipe par de douces frictions, et qui probablement tiennent au chevauchement des fibres musculaires ou tendineuses les unes sur les autres. C'est une raison de croire que les succès des bailleuls dépendent souvent dans les articulations même de quelque circonstance semblable.

2. Une *fracture* est une solution de continuité dans un os en conséquence de quelque contusion violente, ou de quelque contre-coup qui le casse en deux ou plusieurs grands fragmens. Les suites d'une fracture peuvent devenir très-graves, 1°. par le *voisinage d'organes essentiels* à la vie. Par exemple, les fractures des os du crâne sont ordinairement suivies d'apoplexie, soit parce que les os fracturés s'enfoncent dans la substance du cerveau, et l'irritent ou la compriment, soit

parce que la violence du coup produit un épanchement séreux ou sanguin entre les membranes. Les fractures des côtes peuvent de même blesser les poumons, et produire dans cet organe une inflammation ou une suppuration très-dangereuse; 2°. par la *complication* de la fracture avec une plaie, circonstance très-fréquente, et d'autant plus délicate que la réduction de la fracture exigeant presque toujours un certain degré de compression, il peut facilement en résulter un état de gangrène, qui nécessite ensuite l'amputation; 3°. par la *manière dont l'os se casse*. Car s'il y a plusieurs fragmens plus ou moins anguleux, ou si n'y ayant que deux fragmens, ces fragmens se terminent en pointe, ou s'il s'en détache des *esquilles*, ou morceaux d'os pointus, qui se logent dans les chairs; dans ces trois cas, dis-je, les tendons, les aponévroses et les nerfs peuvent être irrités au point de donner le tétanos; 4°. par la *situation des os fracturés*, qui peut être trop profonde pour qu'on puisse reconnoître la fracture, ou trop oblique pour qu'on puisse facilement y remédier. Par exemple, la fracture du col du fémur est une des plus difficiles à distinguer et à guérir.

Mais en thèse générale, une fracture est une maladie simple, et qui se guérit spontanément par l'ossification d'un suc particu-

lier, qui découle des deux fragmens de l'os, s'accumule tout autour de leurs points de contact, sous la forme d'un bourrelet, qu'on appelle le *cal*, et les colle enfin l'un à l'autre si fortement que l'os se casseroit ensuite plus facilement à tout autre endroit. Seulement, si les fragmens chevauchent l'un sur l'autre, on court le risque d'avoir le membre auquel appartient l'os cassé plus court que son compagnon. C'est à empêcher ce chevauchement, en mettant les deux fragmens à bout l'un de l'autre, et en les maintenant pendant quelques semaines de suite dans cette situation par des bandages particuliers, que consiste tout l'art du chirurgien, dans la réduction des fractures. Or pour cela, il n'est pas nécessaire (et cette remarque est également relative aux luxations) d'appliquer les moyens d'extension et de contr'extension sur la partie affectée elle-même. On doit éviter autant que possible d'irriter par la compression les muscles, les ligamens, les tendons, qui prennent leur attache dans le corps d'un os fracturé ou luxé.

La *rupture du tendon d'achille*, accident rare, mais qui arrive quelquefois en conséquence d'un saut violent, ou d'une forte crampe, se guérit comme les fractures par le rapprochement des deux bouts du tendon,

desquels découle un suc qui les réunit, en se convertissant en substance tendineuse.

3. La *Carie* d'un os est une solution de continuité en conséquence de quelque affection analogue à celle qui produit les ulcères dans une partie molle. Elle dépend ou de causes intérieures, telles que les maladies vénériennes, ou scrofuleuses, ou de causes extérieures, telles que les coups, les contusions, etc. ou enfin de causes qui tiennent le milieu entre les unes et les autres, telles que la compression produite sur une partie osseuse par une tumeur contigue, ou par les dépôts purulens qui l'atteignent. L'os qui en est affecté devient d'une couleur jaune, puis brune et enfin noire. Quelquefois il demeure dans cet état parfaitement sec. C'est ce qu'on appelle la *carie sèche.* Plus fréquemment, il en découle une sérosité extrêmement fétide. C'est ce qu'on appelle la *carie humide.* Bientôt l'os tombe en poussière, comme du bois vermoulu, ou s'exfolie, c'est-à-dire, que ses différentes couches se détachent les unes des autres, jusqu'à-ce que toutes les parties cariées soient de cette manière séparées des parties saines. Pour l'ordinaire, la carie d'un os est accompagnée d'ulcères fistuleux dans les parties molles qui la recouvrent, et même lorsque la carie est

très-profonde, il se forme des fistules très-longues qui aboutissent à la peau, et y produisent ou des hydatides, ou de petits ulcères, dans les environs desquels la peau est violette, ou de couleur plombée, qui noircissent les emplâtres avec lesquels on les panse, et dont il découle une grande quantité de sanie séreuse et fétide. Si l'on sonde ces ulcères, on sent l'os inégal et raboteux, ou mol et vermoulu, comme si l'on touchoit du bois pourri. — Il est rare que les forces de la nature suffisent pour produire l'exfoliation complète d'un os carié. On est le plus souvent obligé de l'accélérer, ce qui se fait par l'application des teintures spiritueuses, telles que celles d'aloës, ou de myrrhe, ou par celle des caustiques, tels que le nitre mercuriel, ou les onguens composés de quelque préparation de mercure ou de cuivre, ou ce qui est infiniment plus sûr et plus expédient, par le feu. On commence donc par ouvrir la fistule, pour mettre entiérement à nud l'os carié. On en ratisse la surface pour enlever la vermoulure avec un instrument d'acier, qu'on appelle une *rugine*; et si cela ne suffit pas, on y applique à plusieurs reprises un fer rouge.

4. L'*Exostose* est une tumeur ou excrescence qui se manifeste sur une partie osseuse. Il y en a quatre espèces;

a.

a. Le *Spina ventosa*, ou boursouflement de l'os, en conséquence d'une carie intérieure, qui ramollit et dilate ses cellules, et qui est précédée de grandes et profondes douleurs. C'est une maladie grave qui nécessite pour l'ordinaire l'amputation. Quand elle est générale, et affecte plusieurs os à la fois, il est très-rare qu'elle soit susceptible de guérison. On l'attaque par des remèdes internes appropriés à la nature du virus qui la produit, et par des moyens extérieurs, analogues à ceux dont j'ai parlé ci-dessus, en traitant de la carie. Quelquefois l'os gonflé se carnifie, c'est-à-dire, qu'il se change en une substance molle, semblable à des chairs qui suppurent.

b. L'*Exostose bénigne* est produite par une simple accumulation de substance osseuse dure et solide à la surface d'un os et sans carie. Cette maladie est pour l'ordinaire sans conséquence, et ne demande aucun remède, à moins que par la forme, la situation et la grandeur de la tumeur, elle n'incommode extrêmement le malade, et ne gêne ses fonctions. Dans ce cas, on peut la scier.

c. Mais souvent l'exostose n'est produite que par le *gonflement* et l'endurcissement du *périoste*; et cette maladie est quelquefois accompagnée de très-grandes douleurs. Indé-

péndamment des remèdes propres à détruire le virus vénérien ou scrofuleux qui produit ces sortes de tumeurs, remèdes qui suffisent quelquefois, mais qui échouent aussi fréquemment, et qui en particulier ne sont d'aucune utilité lorsque la maladie est produite par une cause extérieure, j'ai vu de très-bons effets de la décoction de mézéréon, et j'ai même employé avec succès le marc de cette décoction en cataplasmes sur la tumeur. Mais si elle est fort douloureuse, l'application réitérée des sangsues autour de la partie affectée est toujours un préalable nécessaire, jusqu'à-ce que la violence des douleurs soit appaisée. Car l'inflammation du périoste est toujours une maladie grave, particuliérement à la tête, où elle produit souvent des érysipèles dangereux.

d. Enfin un genre d'exostose assez particulier, et qui n'a été bien connu que depuis quelques années, c'est celui qu'on observe dans une maladie à laquelle on a donné le nom de *nécrose*. Les os des extrémités y sont plus sujets que les autres, surtout depuis l'âge de douze à treize ans, jusqu'à l'âge de puberté. L'os de la mâchoire inférieure en est aussi fréquemment affecté; mais ce n'est guères qu'à l'âge de trente ans et au-dessus. La maladie se manifeste d'abord par

des douleurs profondes, suivies d'une grande augmentation de volume tout autour de l'os Cette tumeur d'abord molle, durcit bientôt, et devient complétement osseuse; mais sur la peau qui la recouvre il se forme de petits ulcères fistuleux, dont il découle une grande quantité de pus d'une bonne nature, et ces ulcères ne prennent jamais un mauvais aspect, ce qui les distingue de ceux qui proviennent de carie. Cependant il passe fréquemment par leur ouverture de petites esquilles, et cela au moment où l'on s'y attend le moins, et sans qu'on les aît senties branler auparavant, en sondant l'ulcère. Souvent enfin de plus grands et même de très-considérables fragmens se présentent, dont on est obligé de favoriser la sortie par des incisions, jusqu'à-ce que finalement la suppuration cesse par degrés, les ulcères se ferment, et le malade se trouve guéri, sans avoir jamais été complétement privé de l'usage du membre affecté, quoi qu'ayant perdu de très-grands fragmens d'os. Quelquefois aussi la guérison a lieu, sans aucune séparation osseuse. La durée totale de la maladie varie depuis trois mois jusqu'à deux ans. Tous ces symptômes ont été fort bien décrits et expliqués par Mr. Russell d'Edimbourg, qui dans un livre sur ce sujet, imprimé en 1794, et dont Mr. J. P.

Maunoir a donné un Extrait dans le Journal de Médecine, a fait voir que cette maladie dépend de la mort complète de l'os affecté, et de sa régénération par l'exsudation d'un suc gélatineux qui entoure l'os malade, comme un étui percé de plusieurs trous, et qui peu-à-peu s'ossifie. Ce n'est que lorsque l'ossification est complète, que le fragment privé de vie, lequel porte le nom de *séquestre*, se sépare ou s'absorbe. Dans le premier cas, il faut pour l'ordinaire aider sa sortie par le secours de l'art. Dans le second, la guérison du malade a lieu spontanément, mais il en résulte toujours une difformité considérable dans la figure de l'os.

Fin du COURS.

FORMULES

DES MÉDICAMENS RECOMMANDÉS DANS CET OUVRAGE.

N°. 1. *R.* TARTRE stibié, deux grains, (0,106)
Eau distillée, six onces, (183,564). Melez.
Dose ; une cuillerée à soupe de trois en trois heures.

N°. 2. *R.* Poudre de James, un gros, (3,824)
Sucre, deux gros, (7,648). Mèlez.
Divisez en douze prises.
Dose ; une prise de trois en trois heures.

N°. 3 *R.* Kina en poudre, une once, (30,594)
Eau bouillante, une livre, (489,500).
Faites cuire à grand feu, et dans un pot couvert, pendant cinq minutes. Passez la décoction bouillante.
Dose ; une tasse de deux en deux heures.

N°. 4. *R.* Extrait de kina,
Sucre, demi-once de chaque, (15,297).
Eau, six onces, (183,564). Mèlez.

Dose; une cuillerée à soupe, en remuant la bouteille, de deux en deux heures.

N°. 5. *R.* Camphre, deux deniers, (2,548).
Esprit-de-vin, quelques gouttes,
Sucre, demi-once, (15,297)
Vinaigre distillé, une once, (30,594)
Eau, sept onces, (214,158). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe, de trois en trois heures.

N°. 6. *R.* Séné,
Sel d'Angleterre, demi-once de chaque, (15,297)
Petits raisins, deux onces, (61,188).
Faites cuire les raisins sur quatre verres d'eau réduits à trois. Ajoutez le séné et le sel. Infusez pendant une heure et passez.
Dose; un verre d'heure en heure.

N°. 7. *R.* Poudre de Cornachini,
Rhubarbe,
Sel d'Angleterre, demi-gros de chaque, (1,912)
Calomel, six grains, (0,318). Mêlez.
Divisez en deux prises.
Dose; les deux prises à une heure de distance l'une de l'autre.

N°. 8. *R.* Crème de tartre, demi-once, (15,297)

Jalap, un denier, (1,274)
Borax, un gros, (3,824)
Calomel, six grains, (0,318). Mèlez.
Divisez en deux prises.
Dose; les deux prises à une heure de distance l'une de l'autre.

*N*o. 9. *R.* Manne, deux onces, (61,188).
Sel d'Angleterre, deux gros, (7,648)
Eau,
Décoction de kina, No. 3, quatre onces de chaque, (122,376). Mèlez.
Dose; le tout en deux fois, à une heure de distance.

*N*o. 10. *R.* Suc exprimé des feuilles de Dent-de-lion,
— Fumeterre, ou Chicorée,
— Cresson de fontaine, ou Beccabunga.
— Cerfeuil, une once et demie de chaque, (45,891)
Sel d'Angleterre, deux gros, (7,648).
Rhubarbe en poudre, un denier, (1,274). Mèlez.
Dose; à prendre tous les matins en deux fois, dans une égale quantité de bouillon bien chaud.

*N*o. 11. *R.* Ipecacuanha, un denier, (1,274).
Tartre stibié, demi grain, (0,027). Mèlez.

Dose ; à prendre à la fois dans un peu d'eau sucrée.

No. 12. *R.* Tartre stibié, deux grains, (0,106).
Eau pure, trois onces, (91,282). Mêlez.
Dose ; une cuillerée à soupe de quart d'heure en quart d'heure.

No. 13. *R.* Kina en poudre, une once et demie, (45,891).
Sel ammoniac, trois gros, (11,472).
Rhubarbe, un gros et demi, (5,736). Mêlez.
Divisez en douze prises.
Dose ; une prise de deux en deux heures.

No. 14. *R.* Tartre stibié, deux grains, (0,106).
Nitre pur, deux gros, (7,648).
Magnésie, demi-once, (15,297).
Mêlez et divisez en douze prises.
Dose ; une prise de trois en trois heures.

No. 15. *R.* Tartre stibié, deux grains, (0,106).
Poudre tempérante de Stahl, demi-once, (15,297),
Mêlez et divisez en douze prises.
Dose ; une prise de trois en trois heures.

No. 16. *R.* Æther sulfurique, deux deniers, (2,548).

Sucre, demi-once, (15,297).

Eau, six onces, (183,564). Mèlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, ou occasionnellement.

*N*o. 17. *R.* Liqueur minérale d'Hoffman, deux gros, (7,648)

Sucre, une once, (30,594)

Eau, deux livres, (979,000). Mèlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures.

*N*o. 18. *R.* Fleurs de zinc, un denier, (1,274).

Sucre, deux gros, (7,648). Mèlez.

Divisez en douze prises.

Dose; une prise de trois en trois heures.

*N*o. 19. *R.* Fleurs de zinc, un demi gros, (1,912).

Conserve d'Eglantier, une quantité suffisante pour en faire 72 pilules.

Dose; une pilule de deux en deux heures, en augmentant successivement chaque dose d'une pilule.

*N*o. 20. *R.* Musc, un gros, (3,824)

Sucre, demi once, (15,297)

Eau, six onces, (183,564). Mèlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

Poudre de Dover.

*N*o. 21. *R.* Ipecacuanha, seize grains, (0,848)

Opium pur, un denier, (1.274)

Tartre vitriolé,
Nitre pur, un gros de chaque, (3,824)
Sucre, cinq gros et demi, (21,032).
Mêlez.

Dose; de douze à trente-six grains, (de 0,636 à 1,908). *par prises, à dix heures du soir.*

N°. 22. *R.* Tête de pavots blanc, une,
Sucre, deux gros, (7,648),
Eaux, six onces, (183,564).
Faites cuire jusqu'à la réduction de la moitié, et passez.

Dose; à prendre toute à la fois à dix heures du soir, ou en deux fois, suivant le besoin.

N°. 23. R. Sel volatil concret, douze grains, (0,637)
Suc de citron, ou vinaigre, autant qu'il en faut pour saturer le sel
Eau, une once, (30,594)
Laudanum liquide, de douze à vingt-quatre gouttes. Mêlez.

Dose; à prendre tout à-la-fois, à dix heures du soir, ou en deux fois, suivant le besoin.

N°. 24. *R.* Sel de soude,
Sucre, demi-once de chaque, (15,297).
Mêlez.
Divisez en douze prises.

Dose; une prise de deux en deux heures, délayée dans une demi tasse d'eau, en ajoutant à chaque prise une bonne cuillerée à soupe de suc de citron, ou de vinaigre.

N°. 25. *R.* Sel volatil concret, deux gros, (7,648)
Sucre, demi-once, (15,297)
Eau, six onces, (183,564). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, en ajoutant à chaque dose une cuillerée à soupe de suc de citron, ou de vinaigre.

N°. 26. *R.* Sel de tartre, deux gros, (7,648)
Suc de citron, autant qu'il en faut pour saturer le sel,
Sucre, une once et demie, (45,891).
Eau, deux livres, (979,000). Mêlez.
Dose; une tasse de deux en deux heures.

N°. 27. *R.* Diascordium, demi-once, (15,297)
Eau, six onces, (183,564). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe après chaque selle, ou deux ou trois ſois par jour.

N°. 28. *R.* Cachou, trois gros, (11,472)
Eau, deux livres, (979,000).
Faites cuire jusqu'à la réduction de la moitié, et passez.

Dose; une cuillerée à soupe après chaque selle, ou quatre fois par jour.

N°. 29. R. Teinture de cachou, une once, (30,594)

Laudanum liquide, huit gouttes,

Eau de roses, quatre onces, (122,376). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe après chaque selle, ou deux ou trois fois par jour.

N°. 30. R. Huile de vitriol, deux deniers, (2,547).

Sirop de roses rouges, trois onces, (91,782)

Eau, deux livres, (979,000). Mêlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures.

N°. 31. R. Esprit de nitre dulcifié, deux gros, (7,648)

Sucre, une once et demie, (45,891)

Eau, deux livres, (979,000). Mêlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures.

N°. 32. R. Farine de graine de lin,

Charbon porphyrisé, parties égales.

Faites cuire dans une quantité suffisante d'eau pour réduire le tout en consistence de cataplasmes.

N°. 33. R. Onguent d'althéa, une once, (30,594)

Litharge, un quart d'once, (7,648)
Opium crud en poudre, un gros, (3,824)
Huile d'olive, une quantité suffisante pour en faire un onguent.

N°. 34. *R*. Sublimé corrosif, un grain, (0,053)
Cire blanche, quatre grains, (0,212)
Axonge, huit grains, (0,424). Mèlez.
On étend cette pommade sur du taffetas, et on en fait une mouche qu'on applique à la tempe pendant une ou deux heures.

N°. 35. *R*. Vitriol blanc, ou sucre de saturne, dix-huit grains, (0,954)
Eau de roses, six onces (183,564). Mèlez.
On s'en sert de deux en deux heures ou avec une petite baignoire, ou en en lavant fréquemment l'œil avec une éponge fine, ou en y appliquant des compresses trempées dans ce collyre.

N°. 36. *R*. Fleurs de zinc, un gros, (3,824)
Gomme arabique, deux gros, (7,648)
Eau, six onces, (183,564). Mèlez.
On s'en sert comme des précédens collyres.

N°. 37. *R*. Opium purifié, six grains, (0,318)
Eau distillée, deux gros, (7,648).
Dissolvez et filtrez la liqueur, dont on laisse tomber une goutte au milieu de l'œil, deux fois par jour.

No. 38. *R*. Mercure crud, un denier, (1,274)
Axonge fraîche, deux gros, (7,648).
Broyez jusqu'à-ce que le mercure disparoisse.

No. 39. *R*. Mercure précipité rouge, six grains, (0,318),
ou Sublimé corosif, trois grains, (0,159)
Beurre frais, demi-once, (15,297).
Mêlez, en broyant exactement.

No. 40. *R*. Pommade mercurielle affoiblie, no. 38, deux gros, (7,648)
Fleurs de zinc, un denier, (1,274)
Opium pur, douze grains, (0,637). Mêlez.

No. 41. *R*. Borax, deux gros, (7,648)
Mucilage de pepins de coing, six onces, (183,564)
Miel rosat, deux onces, (61,188). Mêlez.
On s'en sert de deux en deux heures, ou plus fréquemment, en injection, ou en gargarisme.

No. 42. *R*. Asa fœtida, deux gros (7,648)
Eau de fleurs d'orange,
Sucre, une once de chaque, (30,594)
Eau, six onces, (183,564). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

No. 43. *R*. Huile d'amande, une once, (30,594)

Gomme arabique, demi-once, (15,297)
Sirop d'althéa, une once et demie, (45,891)
Eau de lys, huit onces, (244,752).
Mèlez, en broyant bien exactement.
Dose ; une cuillerée à soupe d'heure en heure.

*N*o. 44. *R.* Huile d'amandes, demi-once (15,297)
Gomme arabique, une once, (30,594)
Sirop de coquelicots, deux onces, (61,188).
Mèlez, en broyant bien exactement.
Dose ; une cuillerée à café d'heure en heure.

*N*o. 45. *R.* Kermes minéral, trois grains, (0,159)
Sucre blanc, demi-once, (15,297).
Mèlez, et divisez en douze prises.
Dose ; une prise de deux en deux heures.

*N*o. 46. *R.* Tartre stibié, deux grains, (0,106)
Oxymel scillitique, deux onces, (61,188)
Eau de fenouil, sept onces, (214,158). Mêlez.
Dose ; une cuillerée â soupe de deux en deux heures.

*N*o. 47. *R.* Racine de Seneka, ou Polygala de Virginie, une once, (30,594)
Eau, une livre et demie, (734,250).
Faites cuire, jusqu'à-ce que le tout se réduise à une livre, (489,500). Ajoutez.

Bois de reguelisse rapé, demi-once, (15,297).

Infusez et passez.

Dose ; une cuillerée à soupe, de deux en deux heures.

N°. 48. *R.* Feuilles de lierre terrestre en poudre, demi once, (15,297)

Conserve de lys, quatre onces, (122,376)

Sirop d'althéa, autant qu'il en faut pour former un électuaire.

Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

N°. 49. *R.* Baume de Tolu, trois onces, (91,782)

Eau, une livre, (489,500).

Faites cuire pendant deux heures dans un matras à long col; après le refroidissement, passez, et ajoutez assez de sucre pour en faire un sirop.

Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

N°. 50. *R.* Myrrhe en poudre.

Sucre, une demi-once, (15,297) de chaque. Mêlez.

Divisez en douze prises.

Dose ; une prise trois ou quatre fois par jour.

No. 51. *R.* Colle de poisson, deux gros, (7,648)

Eau, six onces, (183,564).

Faites fondre la colle dans l'eau chaude, passez, et ajoutez

Sucre, demi-once, (15,297). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

No. 52. *R.* Colle de peau d'asne, demi-gros, (1,912).

Bouillon de veau, six onces, (183,564).

Faites fondre la colle dans le bouillon chaud; et faites le prendre au malade deux fois par jour.

No. 53. *R.* Gomme adragant,

Amidon, deux gros, (7,648) de chaque.

Eau, une livre, (489,500).

Faites fondre la gomme et l'amidon en ajoutant l'eau peu-à-peu, et en broyant; puis ajoutez : sirop de roses, deux onces, (61,188).

Esprit-de-vitriol foible, un denier, (1,274). Mèlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

No. 54. R. Feuilles de digitale, en poudre, douze grains, (0,637)

Sucre, deux gros, (7,648.) Mèlez.

Divisez en douze prises.

Dose ; une prise quatre fois par jour.

N°. 55. R. Oignons de scille en poudre, un denier, (1,274)

Sel de soude, demi-once, (15,297.) Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose ; une prise quatre fois par jour, délayée dans un peu d'eau sucrée, sur laquelle on versera au moment de la boire, une cuillerée à soupe de vinaigre, ou de suc de citrons.

N°. 56. R. Sel de tartre, deux gros, (7,648)

Vinaigre, autant qu'il en faut pour la saturation complète,

Sirop de violette, une once, (30,594)

Eau de cerfeuil, autant qu'il en faut pour faire une potion de douze onces, (367,128).

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 57. R. Alkali fluor, deux gros, (7,648)

Huile d'olives, ou

Baume tranquille, une once, (30,594.) Mêlez.

N°. 58. *R.* Racine de bardane,

Sucre de lait, deux onces de chaque, (61,188.)

Douce amère, une once, (30,594)

Eau bien bouillante, deux liv., (979,000)
Faites cuire à grand feu, dans un pot couvert, pendant cinq minutes, et passez.
Dose; un verre de trois en trois heures.

N°. 59. *R.* Térébenthine,
Graine de Lin, demi-once de chaque, (15,297.)
Eau bouillante, six onces, (183,564.)
Infusez la graine de Lin, passez, et incorporez la térébenthine dans l'infusion au moyen d'un jaune d'œuf.
C'est la dose pour chaque lavement.

N°. 60. *R.* Nitre pur, deux gros, (7,648)
Sirop de Diacode, une once, (30,594)
Eau de lys, une livre, (489,500.) Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe d'heure en heure.

N°. 61. *R.* Kermes minéral, douze grains, (0,636)
Gomme Guayac,
Extrait de douce-amère, une once de chaque, (30,594.) Mêlez.
Divisez en 288 pilules.
Dose; six pilules quatre fois par jour.

N°. 62. *R.* Bois de Guayac rapé,
Racine de Sarsepareille,

de Squine, deux onces de chaque, (61,188)
Eau, quatre livres, (1958,000.)
Faites cuire jusqu'à la réduction de la moitié, en ajoutant sur la fin
Bois de Sassafras,
Reguelisse, demi once de chaque, (15,297)
Après le refroidissement, passez.
Dose; quatre verres par jour.

No. 63. *R.* Extrait d'Aconit, un denier, (1,274)
Rob de sureau, autant qu'il en faut pour faire 48 pilules.
Dose; d'une à quatre, quatre fois par jour.

No. 64. *R.* Esprit de térébenthine, demi-once, (15,297)
Miel, une once, (30,594)
Poudre de reguelisse, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.
Dose; une cuillerée à café quatre fois par jour.

No. 65. *R.* Calomel, deux deniers, (2,548)
Conserve de roses, autant qu'il en faut pour faire 48 pilules.
Dose; d'une à trois, quatre fois par jour.

No. 66. *R.* Opium pur, un gros (3,824)
Savon blanc, cinq gros, (19,120)

Esprit-de-vin rectifié, trois onces, (91,782.)
Digerez pendant trois jours, passez et ajoutez en remuant soigneusement le mélange,
Camphre, deux gros, (7,648)
Huile essentielle de romarin, demi-gros, (1,912.) Mèlez.
Liniment appelé *Opodeldoch* dont on frotte les parties affectées de contusions ou de douleurs rhumatismales.

*N*o. 67. *R.* Kermes minéral, six grains, (0,318)
Sel volatil concret, un gros, (3,824)
Opium pur, trois grains, (0,159)
Sucre, demi-once, (15,297.) Mêlez.
Divisez en vingt-quatre prises.
Dose; une prise de trois en trois heures avec le régime sudorifique.

Poudre de Dover.

*N*o. 68. *R.* Tartre vitriolé,
Nitre, un gros de chaque, (3,824).
Ipecacuanha,
Opium pur, dix-huit grains de chaque, (0,954.) Mèlez.
Dose; de trois à six grains, (de 0,159 à 0,318) *de trois en trois heures*, *ou de douze à vingt-quatre grains*, (de 0,637 à 1,278) *le soir en se couchant.*

*N*o. 69. *R.* Gomme Guayac, deux onces, (61,188)

Rhum, ou Esprit de sucre, deux livres, (979.000)

Macérez pendant trois jours, et passez.

Dose; une cuillerée à soupe le matin et le soir, dans un verre d'eau.

*N*o. 70. *R.* Fleurs de zinc, douze grains, (0,639)

Sirop d'althéa, une once, (30,594.)

Eau de lys, deux onces, (61,188.)

Mêlez.

Dose; pour de petits enfans, une cuillerée à café de deux en deux heures.

*N*o. 71. *R.* Sirop de safran, deux onces, (61,188)

Eau de menthe poivrée, six onces, (18,564.)

Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe, de deux en deux heures.

*N*o. 72. *R.* Elixir de Garus, une once, (30,594)

Eau de muguet, quatre onces, (122,376.)

Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

*N*o. 73. *R.* Poudre de la Comtesse, demi-once, (15,297)

Kermes minéral, trois grains, (0,156.)

Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose ; une prise de trois en trois heures.

N°. 74. *R.* Liqueur de corne de cerf succinée, deux gros, (7,648)
Sucre, demi-once, (15,297)
Eau, six onces, (183,564). Mèlez.
Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 75. *R.* Nitre, demi-once, (15,297)
Conserve de roses, quatre onces, (122,376.) Mèlez.
Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

N°. 76. Amandes douces, une once et demie, (45,891)
Sucre blanc, demi-once, (15,297)
Eau, deux livres, (979,000).
Broyez les amandes avec le sucre. Ajoutez l'eau peu-à-peu en remuant constamment le mélange, et passez.
Dose ; une tasse de deux en deux heures.

N°. 77. *R.* Alum,
Sucre, deux gros de chaque, (7,648.)
Mèlez et divisez en douze prises.
Dose ; une prise de quatre en quatre heures.

N°. 78. *R.* Ipecacuanha, douze grains, (0,639)

Gomme arabique,
Sucre blanc, deux gros de chaque, (7,648)
Eau de fleurs d'orange, quant. suff.
Mêlez et divisez en quarante-huit tablettes.
Dose; *une tablette de deux en deux heures.*

No. 79. R. Noix de Galles en poudre, d'un demi-gros à un gros, (de 1,912 à 3,824)
Sucre, deux gros, (7,648)]
Mêlez, et divisez en douze prises.
Dose; *une prise de quatre en quatre heures.*

No. 80. *R.* Raccine de grande consoude, deux onces, (61,188)
Eau, trois livres, (1468,500)
Faites cuire jusqu'à la réduction du tiers. Ajoutez
Reguelisse rapée, demi-once, (15,297.)
Infusez et passez.
Dose; *une tasse de trois en trois heures.*

Eau de Rabel.

No. 81. *R.* Huile de vitriol, quatre onces, (122,376)
Esprit-de-vin rectifié, douze onces, (367,128)
Mêlez peu-à-peu, et digérez dans un matras fermé.

No. 82. *R.* Crême de tartre, demi-once, (15,297)

Ipecacuanha, douze grains, (0,639.)
Mèlez et divisez en douze prises.
Dose ; une prise de trois en trois heures.

Marmelade de Tronchin.

No. 83. *R.* Pulpe de casse,
Manne en larmes,
Huile d'amandes, une once de chaque, (30,594.) Mêlez.
Dose ; une bonne cuillerée à café soir et matin, ou plus fréquemment.

No. 84. R. Aloës, un denier, (1,278)
Sel marin, un gros, (3,824)
Miel, demi-once, (15,297.)
Mêlez, et cuisez jusqu'à la consistence nécessaire pour en faire un suppositoire, qu'on insère tous les soirs dans le fondement.

No. 85. R. Aloës socotrin,
Gomme arabique, un gros de chaque, (3,824)
Eau, Q. S. Mêlez, et divisez en 36 pilules.
Dose ; une ou deux, le soir en se couchant.

No. 86. R. Gomme ammoniaque, deux gros, (7,648)
Eau, huit onces, (244,750)
Mêlez en broyant dans un mortier, et passez.

Dose; une cuillerée à soupe, de deux en deux heures.

No. 87. R. Resine de kina,

Sucre, deux gros de chaque, (3,824)

Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose; une prise quatre fois par jour.

No. 88. *R.* Lichen d'Islande, demi-once, (15,297)

Faites cuire dans huit tasses d'eau jusqu'à la réduction de la moitié, passez et ajoutez

Suc de reguelisse, deux gros, (7,648)

Dose; une tasse quatre fois par jour.

No. 89. *R.* Ecorce de la racine de Simarouba, deux gros, (7,648.)

Faites cuire dans une livre, (489,500) d'eau, jusqu'à-ce qu'il ne reste que douze onces, (367,128) et passez.

Dose; une tasse de trois en trois heures.

No. 90. *R.* Glands de chêne séparés de leur écorce, coupés par quartiers, grillés et moulus en une poudre très-fine, demi-once, (15,297)

Eau, deux tasses.

Faites cuire pendant quelques minutes comme du café, et passez.

Dose; une demi-tasse quatre fois par jour, ou une tasse deux fois par jour.

N°. 91. *R.* Æther, un denier, (1,278)
Teinture de succin,
Teinture de Jalap, un gros de chaque, (3,824)
Sucre, demi-once, (15,297).
Tartre stibié, deux grains, (0,106)
Electuaire lénitif, deux onces, (61,188)
Eau, six onces, (183,564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, suivant le besoin.

N°. 92. *R.* Fleurs de chamomille, une poignée,
Graines de lin concassées, deux gros, (7,648)
Eau bouillante, demi-livre, (244,750)
Infusez, passez et ajoutez,
Tartre stibié, de trois à six grains, (de 0,156 à 0,312) ou vin antimoniel, d'une à deux onces, (de 30,594 à 61,188.) Mêlez.

Dose; un lavement semblable de quatre en quatre heures.

N°. 93. *R.* Calomel, de douze à trente-six grains, (de 0,639 à 1,912)
Magnésie, demi-once, (15,297.)
Mêlez, divisez en douze prises.

Dose; une prise de trois en trois heures.

Pilules mercurielles. Ph. Gen.

N°. 94. *R.* Mercure pur, demi-once (13,297)
Conserve de roses, une once, (30,594)
Broyez exactement jusqu'à ce que les globules mercuriels disparoissent entiérement, et divisez en 288 pilules.
Dose ; d'une à six pilules, ou davantage, de quatre en quatre heures, jusqu'à-ce qu'il survienne une légère salivation.

N°. 95. *R.* Phosphore, six grains, (0,319)
Huile d'amandes, deux onces, (61,188.)
Broyez le phosphore dans l'huile tiède, jusqu'à-ce qu'il soit bien dissous, laissez refroidir la solution, et passez.
Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

Infusion de Raifort sauv. Ph. Gen.

N°. 96. *R.* Racine de raifort sauvage, fraîche,
Graine de moutarde concassée, une once de chaque, (30,594)
Canelle blanche, deux gros, (7,648.)
Eau bouillante, une livre et demie (734,250.)
Infusez pendant deux heures, passez, et ajoutez.
Eau distillée d'anis, deux onces, (61,188.)
Mêlez.
Dose ; une tasse de quatre en quatre heures.

N°. 97. *R.* Onguent martiat, deux onces, (61,188)
Baume de Fioraventi, demi-once, (15,297.)
Mêlez.
Il faut en frotter la grosseur d'une noisette deux fois par jour.

N°. 98. *R.* Pétales du cresson des prés, séchées et pulvérisées, demi-once, (15,297)
Alun, deux gros, (7,648.) Mêlez.
Divisez en douze prises.
Dose; une prise quatre fois par jour.

N°. 99. *R.* Castor en poudre, d'un à deux gros, (de 3,824 à 7,648.)
Sucre blanc, deux gros, (7,648)
Mêlez, et divisez en douze prises.
Dose; une prise quatre fois par jour.

N°. 100. *R.* Asa fœtida, demi-once, (15,27.)
Divisez en 96 pilules qu'il faut argenter.
Dose; de deux à huit pilules quatre fois par jour.

N°. 101. *R.* Racine de pivoine en poudre, de deux gros à demi-once, (de 7,648 à 15,297)
Sucre blanc, demi-once, (15,297.)
Mêlez, et divisez en douze prises.
Dose; une prise quatre fois par jour.

N°. 102. *R.* Sel volatil concret, deux gros, (7,648)

Sucre, demi-once, (15,297)

Eau de tilieul, six onces, (183,564.) Mèlez.

Dose; une cuillerée à soupe occasionnellement, de quart d'heure en quart d'heure.

Poudre anodyne.

No. 103. *R.* Opium pur, un denier, (1,378)

Sucre, vingt-trois deniers, (29,216.) Mêlez.

Un denier de cette poudre contient un grain d'opium. Elle sert à administrer ce remède en très-petites doses.

No. 104. *R.* Oxyde noir de Manganèse,

Sucre blanc, une once de chaque, (30,594.)

Mêlez et divisez en vingt-quatre prises.

Dose; une prise quatre fois par jour.

No. 105. *R.* Cuivre ammoniacal, un denier, (1,278)

Conserve d'Eglantier, autant qu'il en faut pour faire 192 pilules.

Dose; une le matin et le soir en augmentant tous les jours d'une pilule.

No. 106. *R.* Nitrate d'argent, soit pierre infernale, un denier, (1,278)

Conserve d'Eglantier, autant qu'il en faut pour faire 192 pilules.

Dose; une le matin et le soir, en augmentant tous les jours d'une pilule.

N°. 107. R. Teinture volatile de valériane, deux gros, (7,648)
Sucre, demi-once, (15,297)
Eau de tilieul, six onces, (183,564) Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, ou occasionnellement.

N°. 108. R. Teinture de castor, deux gros, (7,648)
Teinture aromatique, demi gros, (1,912)
Teinture de succin,
Sucre, demi-once de chaque, (15,297)
Eau, demi-livre, (144,750.) Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, ou occasionnellement.

N°. 109. R. Extrait de Gentiane, une once, (30,594)
Divisez en 144 pilules.
Dose; de trois à six pilules quatre fois par jour.

N°. 110. R. Myrrhe,
Galbanum,
Sagapenum,
Asa fœtida, deux gros de chaque, (7,648)
Fleurs de zinc, un gros, (3,824)
Elixir de propriété, q. s. pour en faire 144 pilules.
Dose; de trois à six pilules quatre fois par jour.

No. 111. R. Teinture de cantharides, demi-once, (15,297)

Eau, deux livres, (979,000)

Sirop de safran, deux onces, (61,188.)

Mêlez.

Dose; *une cuillerée à soupe le matin et le soir, en augmentant tous les jours d'une cuillerée à café, jusqu'à-ce qu'il survienne un peu de dysurie.*

Pilules de Saiffert.

No. 112. R. Extrait de Gentiane, demi-once, (15,297)

Fiel de bœuf, trois gros, (11.472)

Scammonée, deux gros, (7,648.)

Mêlez et divisez en 162 pilules.

Dose; *de quatre à huit pilules à jeun, ou avant le dîner, tous les jours.*

No. 113. R. Fleurs de benzoin, demi-once, (15,297)

Rob de sureau, q. s. pour en faire 144 pilules.

Dose; *deux pilules le matin et le soir en augmentant tous les jours d'une pilule.*

No. 114. R. Pétales du cresson des prés séchées et pulvérisées, trois onces, (91,782.)

Divisez en vingt-quatre prises.

Dose; *une prise quatre fois par jour.*

N°. 115. *R.* Poudre de noix de Galles, deux deniers, (2,556)

Sirop d'althéa, trois onces, (91,782)

Eau de Fenouil, sept onces, (214,156.)

Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures en remuant la bouteille.

N°. 116. *R.* Noix de Galles concassées, 32,

Eau bouillante, deux livres.

Infusez pendant vingt-quatre heures, et passez.

Dose; une cuillerée à soupe quatre fois par jour.

N°. 117. *R.* Lait bouillant, douze onces, (367,125)

Alum en poudre, deux gros, (7,648)

Remuez jusqu'à-ce que le lait soit bien coagulé, passez et ajoutez,

Sucre, une once, (30,594.) Mêlez.

Dose; une tasse de trois en trois heures.

Pilules de Pringle.

N°. 118. *R.* Extrait cathartique, deux deniers, (2,556)

Calomel, dix grains, (0,532)

Opium pur, trois grains, (0,156.)

Mêlez, et divisez en 24 pilules.

Dose; une, deux ou trois pilules suivant

le besoin, ou une de deux en deux heures, jusqu'à-ce qu'elles opèrent.

*N*o. 119. *R.* Poussière d'étain, demi-once, (15,297)
Miel blanc, quatre onces, (122,375.)
Mèlez.
Dose; une cuillerée à café, quatre fois par jour.

*N*o. 120. *R.* Coralline de Corse, quatre onces, (122,375)
Sucre blanc, une livre, (489,500.)
Faites cuire pendant long-temps dans une quantité d'eau suffisante pour en faire un sirop très-épais.
Dose; une cuillerée à soupe le matin et le soir, pendant six jours de suite.

*N*o. 121. *R.* Coralline de Corse, un gros, (3,824)
Eau bouillante, trois onces, (91,782.)
Infusez comme du thé, passez et ajoutez du sucre à volonté.
Dose; à prendre le matin et le soir.

*N*o. 122. *R.* Poudre de Grenette, ou semen contra, deux deniers, (2,556)
Follicules de séné,
Sel de Glauber, deux gros de chaque, (7,648)

Ecorce de citron, un gros, (3,824)
Eau bouillante, quatre onces, (122,375.)
Infusez pendant deux heures, et passez.
Dose à prendre en deux fois, à une heure de distance l'une de l'autre.

Décoction de corne de cerf. Ph. G.

N°. 123. *R.* Corne de cerf rapée, une once et demie, (45,891)
Eau, trois livres, (1468,500.)
Faites cuire jusqu'à la réduction d'un tiers. Passez, et ajoutez
Sucre blanc,
Eau de fleurs d'orange, une once de chaque, (30,594.) Melez.
Dose; une tasse de deux en deux heures.

N°. 124. *R.* Corne de cerf calcinée, deux onces, (61,788)
Gomme arabique, six gros, (22,944)
Eau, trois livres, (1468,500.)
Faites cuire jusqu'à la réduction d'un tiers, en remuant bien le mélange; passez et ajoutez
Eau de fleurs d'orange,
Sucre blanc, une once de chaque, (30,594.) Melez.
Dose; une tasse de deux en deux heures, en remuant la bouteille.

Teinture de Corail. Ph. G.

No. 125. *R.* Corail rouge,
Cire jaune, deux livres de chaque, (979,000.)

Fondez la cire et ajoutez le corail. Faites cuire à feu lent, jusqu'à-ce que la couleur du corail aît passé dans la cire. Transvasez, ajoutez

Sucre blanc deux livres, (979,000.)

Faites cuire jusqu'à-ce que le sucre soit fondu, retirez le vase de dessus le feu, et versez peu-à-peu dans le mélange treize onces, (397,719) d'eau, en remuant constamment et avec précaution pour éviter l'explosion. Faites de nouveau fondre la cire sur le feu, laissez alors reposer le mélange jusqu'à-ce que la cire coagulée surnage, transvasez le sirop restant; c'est la teinture demandée.

Dose; une cuillerée à café quatre fois par jour.

No. 126. *R.* Sel de soude, deux gros, (7,648)
Suc de citron, autant qu'il en faut pour saturer l'alkali,
Æther, un denier, (1,278)
Teinture de succin, deux gros, (7,648)

Confection d'hyacinthe,
Sucre blanc, demi-once de chaque, (15,297.)
Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 127. *R.* Poudre de Dover, N°. 68, un gros, (3,824)
Conserve d'Eglantier, q. s. pour en faire 72 pilules.

Dose; une pilule de deux en deux heures, ou après chaque selle.

N°. 128. *R.* Foie de soufre sec, trois gros, (11,472)
Digitale en poudre, dix-huit grains, (0,956)
Sirop de diacode, q. s. pour en faire 72 pilules.

Dose; d'une à trois, de trois en trois heures.

N°. 129. *R.* Kina jaune en poudre, deux onces, (61,188)
Rhubarbe, deux gros (7,648)
Eau de chaux récente, deux livres, (979,000.)
Infusez pendant vingt-quatre heures, et passez.

Dose; une demi-tasse de deux en deux heures.

N°. 130. *R.* Crême de Tartre, deux onces, (61,188)
Borax,

Nitre, une demi-once de chaque, (15,297.)
Mèlez.

Dose ; une cueillerée à café de quatre en quatre heures.

N°. 131. *R.* Racine de Domte-venin,
Ecorce de Cascarille,
Scordium, demi-once de chaque, (15,297.)
Mèlez et divisez en 12 paquets.

Dose ; un paquet quatre fois par jour, en infusion sur une tasse d'eau bouillante, avec du sucre.

N°. 132. *R.* Seconde écorce d'épine-vinette, un gros, (3,824)
Eau froide, trois tasses, (305,950.)
Faites cuire jusqu'à-ce que l'eau soit bouillante, retirez alors le pot de dessus le feu; ajoutez-y du sucre et laissez refroidir l'infusion.

Dose à prendre tous les matins en trois fois.

N°. 133. *R.* Muriate calcaire, quatre onces, (122,325)
Eau distillée, une livre, (489,500.) Mêlez.

Dose ; une cuillerée à soupe le matin et le soir dans une jatte de bouillon chaud.

N°. 134. *R.* Muriate de baryte crystallisé, demi-once, (15,297)

Eau distillée, une once, (30,594.) Mêlez.

Dose; cinq gouttes le matin et le soir, dans une demi tasse d'eau sucrée en augmentant tous les jours d'une goutte.

Esprit antictérique. Ph. G.

N°. 135. *R.* Esprit de térébenthine, une once et demie, (45,881)

Esprit-de-vin rectifié, huit onces, (244,750.)

Distillez par une douce chaleur. Décantez ensuite soigneusement l'esprit, pour le séparer de l'huile surabondante qui passe aussi dans le récipient, et s'y précipite.

Dose; cinq gouttes le matin et le soir sur une cuillerée à café de sucre, en augmentant tous les jours d'une goutte.

N°. 136. *R.* Térébenthine,

Noyaux de pêches, une once de chaque, (30,594)

Amandes douces, cinq onces, (152,970)

Miel blanc, six onces, (183,564)

Lait de vache, trois livres, (1468,500.)

Broyez soigneusement la térébenthine avec le miel, les noyaux et les amandes; ajoutez peu-à-peu le lait, et distillez au bain Marie.

Dose à prendre tous les jours en trois ou quatre reprises.

Liniment résolutif. Bibl. Germ. p. 277.

N°. 137. *R.* Un fiel de bœuf frais,
Sel marin,
Huile de noix, trois cuillerées de chaque.
Mêlez le tout, et laissez-le digérer au soleil, ou dans un endroit un peu chaud pendant deux jours.

Pilules spécifiques. Ph. G.

N°. 138. *R.* Sel ammoniac, un gros et demi, (5,796)
Eau distillée, demi-once, (15,297.) Mêlez et ajoutez à la solution
Mercure sublimé corrosif, demi-gros, (1,912.)
Mèlez et ajoutez à la solution autant de mie de pain blanc qu'il en faut pour absorber toute l'humidité, et former une masse qu'on divise en 288 pilules.
Dose; une le matin et le soir, en augmentant tous les jours d'une pilule jusqu'à huit.

N°. 139. *R.* Feuilles d'asarum, trois gros, (10,473)
Feuilles de marjolaine, un gros, (3,824)
Turbith minéral, un denier, (1,278.)
Mêlez.

Dose ; une prise le matin et le soir en guise de tabac.

Poudres de St. Yves.

No. 140. *R.* Racine d'Euphraise en poudre,
Racine de Valériane,
Cloportes, une once de chaque, (30,594)
Mèlez et divisez en 24 prises.
Dose ; une prise le matin et le soir.

Pilules de Plummer. Ph. G.

No. 141. *R.* Soufre doré d'antimoine,
Calomel, un denier de chaque, (1,278)
Rob de sureau, q. s. pour en faire 24 pilules.
Dose ; uns ou deux pilules le matin et le soir.

No. 142. *R.* Mercure violet, (Ph. Par.)
Sucre blanc, une once de chaque, (30,594)
Mèlez, et divisez en 24 prises.
Dose ; une le matin et le soir.

FIN.

Quelques-unes des Formules ci-dessus se trouvent dans la Pharmacopée de Genève, ou dans d'autres ; mais comme elles ne sont pas bien connues, j'ai cru devoir les transcrire.

TABLE

DES MATIERES.

